1

COLLECTION MICHEL LÉVY
— 1 franc le volume —
1 franc 25 centimes à l'étranger

ÉMILE SOUVESTRE

— ŒUVRES COMPLÈTES —

SOUS LA TONNELLE

ROMANS DES FAMILLES

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS
—
1859



ŒUVRES COMPLÈTES

D'EMILE SOUVESTRE

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

—

AU BORD DU LAC	1 vol.
AU COIN DU FEU	1 —
CHRONIQUES DE LA MER	1 —
CONFESSIONS D'UN OUVRIER	1 —
DANS LA PRAIRIE	1 —
EN QUARANTAINE	1 —
HISTOIRES D'AUTREFOIS	1 —
LE FOYER BRETON	2 —
LES CLAIRIÈRES	1 —
LES DERNIERS BRETONS	2 —
LES DERNIERS PAYSANS	1 —
DEUX MISÈRES	1 —
CONTES ET NOUVELLES	1 —
PENDANT LA MOISSON	1 —
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE	1 —
SCÈNES DE LA VIE INTIME	1 —
SOUS LES FILETS	1 —
SOUS LA TONNELLE	1 —
UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS	1 —
EN FAMILLE	1 —
RÉCITS ET SOUVENIRS	1 —
SUR LA PELOUSE	1 —
LES SOIRÉES DE MEUDON	1 —
SOUVENIRS D'UN VIEILLARD	1 —
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES	1 —
LA GOUTTE D'EAU	1 —
LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS	2 —
LES PÉCHÉS DE JEUNESSE	1 —
LES ANGES DU FOYER	1 —
RICHE ET PAUVRE	1 —
L'ÉCHELLE DE FEMMES	1 —
PIERRE ET JEAN	1 —
LES DRAMES PARISIENS	1 —
LE MÉMORIAL DE FAMILLE	1 —
SOUS LES OMBRAGES	1 —
LE MAT DE COCAGNE	1 —
SOUVENIRS D'UN BAS-BRETON	2 —
L'HOMME ET L'ARGENT	1 —
LE MONDE TEL QU'IL SERA	1 —

Montmartre. - Typ. PILLOY, boulevart Pigalle. 50.

SOUS
LA TONNELLE

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 bis.

1859

A

M. HENTSCH PÈRE

DE

GENÈVE

Nous avons parlé ailleurs [1] de l'importance des lectures faites en commun dans les familles, de la difficulté que présentait le choix des livres et du motif qui nous faisait essayer des publications destinées aux soirées intimes. L'accueil fait par le public à notre premier volume (dont la seconde édition sera bientôt épuisée) nous encourage à continuer l'œuvre commencée. Le foyer n'est point le seul lieu de réunion domestique, et nous espérons que ceux qui ont bien voulu écouter nos anciens récits AU COIN DU FEU, ne refuseront pas d'entendre les nouveaux, SOUS LA TONNELLE

Puissent-ils occuper quelques-unes de ces belles soirées d'automne où la famille, rassemblée à l'ombre des vignes rougissantes et des clématites à demi défleuries,

[1] Voyez la Préface de : AU COIN DU FEU.

jouit silencieusement des dernières largesses de la création ! Les douces leçons données par la voix de la fantaisie sont mieux écoutées dans les lueurs de ces beaux soleils mourants, parmi les parfums vivifiants des fleurs tardives et aux chants des oiseaux voyageurs passant par volées dans le ciel. Arrivé au terme des beaux jours, on se recueille, on savoure avec plus d'attention les sensations charmantes qui vont finir ; on trouve au fond de soi-même cette disposition attendrie dans laquelle jette l'heure des adieux, et l'âme, vaguement émue, s'ouvre sans résistance aux enseignements du conteur.

Ces enseignements n'ont aucune prétention à la nouveauté ; ils répètent, sous d'autres formes, ceux que la sagesse des siècles a déjà proclamés mille fois. Quoi qu'on en ait pu dire, nous ne croyons pas que les grandes lois de la morale soient changeantes et soumises à des découvertes successives, comme les procédés industriels. Etablies de toute éternité par Dieu, révélées à l'homme pour la conservation de son âme, de la même manière que les grandes lois physiques pour la conservation de son corps, éclairées d'une suprême lumière par le christianisme, elles peuvent être mieux comprises, mais non changées ; et, au total, la grande morale que le Créateur a dû écrire dans toutes les consciences, parce qu'il en a fait une condition de la vie humaine et de l'existence des sociétés, restera toujours la même pour les plus

humbles intelligences et pour les plus sublimes penseurs.

Ces récits n'apportent donc aucune nouvelle règle pour l'être de bonne foi et de bonne volonté ; ils tâchent seulement de lui rappeler ce qui est vrai et ce qui est bon ! Ce sont de modestes voix qui avertissent, mais trop dépourvues d'éclat pour être entendues ailleurs que dans le calme des cercles de famille.

SOUS LA TONNELLE

PREMIER RÉCIT

LA DERNIÈRE FÉE

—

Simon était un vaillant gars, mais orphelin de naissance, et par suite élevé en grande misère. Un de ses oncles, pauvre homme qui avait plus de bonne volonté que de ressources, l'avait adopté et nourri comme il avait pu, tant qu'il s'était trouvé trop petit pour qu'on le gageât ; puis il avait servi comme *pastour* chez le maître le plus dur du pays, où, à défaut du reste, il avait appris la soumission et la patience.

Mais l'âge était venu ; Simon entrait dans sa vingtième année, et il était temps de chercher une plus forte condition.

On avait parlé de lui à Pierre Hardi, qui manquait d'un garçon de labour ; si bien qu'il s'était mis en route pour la ferme des Boulaies, où il espérait bien s'arranger avec le maître et obtenir, comme on dit dans nos campagnes, « un bon lit, une bonne écuelle et un bon gage. »

On se trouvait en automne ; mais, ce jour-là, l'air était aussi chaud qu'au temps des moissons ; de gros nuages se traînaient entre ciel et terre, et pas un souffle ne courait dans les dernières feuilles.

Simon avait ressenti l'effet du temps. Malgré lui, il ralentissait le pas, quand, à un des détours de la route, il rencontra la vieille Fasie, chargée d'un gros panier et de deux lourds paquets.

Le jeune gars connaissait d'ancienne date la paysanne qui, dans le pays, avait réputation de faire commerce avec le diable, de lire l'avenir et de jeter un sort à volonté. Moitié crainte, moitié respect pour l'âge, il avait toujours été poli avec la sorcière, et, cette fois encore, il lui tira honnêtement son chapeau en s'informant de l'état de sa santé.

Fasie s'arrêta en soufflant.

— Par mon baptême ! tu arrives à propos, mon gars, dit-elle, et tu vas me soulager en prenant quelque peu de ma charge.

— Volontiers, si nous faisons même route, répliqua Simon.

— Prends toujours les paquets, répliqua la sorcière; je sais où tu vas.

Et comme il paraissait surpris.

— N'est-ce point que tu espères une place chez Pierre Hardi? continua-t-elle. De fait, il a besoin d'un homme de labour. Tâche de t'agrafer à cette maison, ce sera grande satisfaction pour toi; car les maîtres ont de quoi, et leur fille Annette n'est point encore promise. Si tu es honnête avec elle et brave avec les parents, peut-être bien que te voilà sur le chemin de la noce!

Simon repoussa de bien loin cette idée, comme trop ambitieuse pour un pauvre gars sans famille et sans légitime; mais, à vrai dire, elle lui sourit au cœur, et il se mit à y penser malgré lui. Fasie continua d'ailleurs à l'entretenir des Hardi, qu'elle connaissait, disait-elle, depuis leur première communion, et à lui apprendre ce qu'il fallait pour leur agréer.

Le gars écoutait sans en avoir l'air; il pensait même, à part lui, que la vieille paysanne pourrait bien le faire réussir si c'était sa fantaisie; car tout le monde savait dans la paroisse qu'elle *avait pouvoir sur les personnes et sur les choses*, comme les fées d'autrefois; mais il n'eût osé lui demander un pareil service, ne sachant point si c'était chose licite et religieuse.

Cependant tous deux avançaient lentement, rapport aux paquets et aux vieilles jambes de Fasie. Simon, qui était parti un peu tard de chez son ancien maître, commença à avoir peur de n'arriver aux Boulaies que vers le milieu de la nuit! La paysanne devina son impatience; elle lui fit

prendre, à travers champs, par les *traînes* et les *voyettes*.

Ce fut merveille de voir combien le voyage se trouva ainsi raccourci. Au bout d'une heure, Simon s'aperçut qu'ils avaient laissé derrière eux des villages dont il se croyait bien loin. Par malheur, le ciel était devenu trouble, le tonnerre grondait vers l'horizon, et, comme ils traversaient une brande, toutes les écluses du ciel s'ouvrirent à la fois!

Simon voulut gagner une touffe de peupliers qu'ils avaient à leur droite ; mais la vieille l'en empêcha en déclarant que c'était courir au-devant d'un malheur.

— Il faudrait pourtant chercher un abri, mère Fasie, dit le jeune gars, qui se sentait transpercé.

— Descendons de ce côté, répondit-elle en suivant les ornières qui tournent vers la ravine.

Mais l'eau suivait la même route, et tous deux en eurent bientôt par-dessus leurs sabots. L'orage redoublait, les éclairs ne s'attendaient pas l'un l'autre, et le tonnerre roulait à tous les coins du ciel. Simon, qui enfonçait de plus en plus dans la terre détrempée, commençait à regretter de n'avoir pas suivi sa première idée, quand Fasie se retourna à un coup plus fort et lui montra avec son bâton deux des peupliers sous lesquels il avait voulu se réfugier, que le tonnerre venait de briser. Elle l'engagea en même temps à hâter le pas en lui montrant qu'ils étaient dans une route charretière.

— Les traces blanches prouvent que nous approchons d'une carrière à plâtre, ajouta-t-elle, et quoique le sombre soit venu, il me semble que je l'aperçois là-

bas sous mes pieds. Encore quelques coups de talons, et nous trouverons ce qu'il nous faut.

Ils arrivèrent véritablement quelques minutes après, à la carrière, où les chaufourniers leur donnèrent place sous l'appentis et devant un feu qui les sécha, en un clin d'œil, depuis les oreilles jusqu'à la cheville. Seulement l'orage continuait, et il leur fallut prendre patience. Ils avaient lié conversation avec les carriers, qui, au moment où l'on apporta la soupe, donnèrent des cuillers aux deux pèlerins attardés.

La réfection arrivait à point, car la route avait aiguisé l'appétit du jeune gars. Fasie s'aperçut du plaisir avec lequel il approchait de la terrine fumante.

— Eh bien ! m'est avis que nous avons mieux fait de gagner la ravine que le petit bois de peupliers, dit-elle en clignant de l'œil.

— C'est affaire à vous, mère Fasie, répliqua Simon presque respectueusement ; vous en savez plus que nous autres, et il faut suivre vos commandements.

La soupe mangée, il faisait nuit close ; mais l'orage ne grondait plus que dans les lointains ; la vieille paysanne déclara qu'il était temps de repartir, et, après avoir remercié leurs hôtes, tous deux se remirent en route.

Le ciel était resté couvert ; il y avait dans l'air une bruine qui empêchait de distinguer devant soi ; quelques étoiles se montraient seulement de loin en loin, à moitié noyées dans le brouillard.

La paysanne et le jeune gars arrivèrent au marais des Fonceaux qu'il fallait traverser.

Simon connaissait l'endroit d'ancienne date. Il chercha la vieille chaussée que le temps avait enfoncée dans le marécage, mais qui, bien qu'enterrée sous les joncs, formait un chemin solide au milieu des chemins mouillés. La petite maison, bâtie à l'autre bout des Fonceaux, servait d'indication pour reconnaître la route.

Il aperçut au loin sa lumière et se dirigea sur elle ; mais dès les premiers pas il sentit qu'il s'enfonçait dans la *mollière*. Il releva la tête ; la lumière était à sa droite ! Il inclina de ce côté, crut avoir enfin trouvé la chaussée, et avança de nouveau. Cette fois il entra dans l'eau jusqu'aux genoux ! Etonné, il regarda encore vers l'autre rive du marais ; la lumière était passée à sa gauche ! Il lui sembla même qu'elle voltigeait le long de la berge comme pour le railler : aussi resta-t-il un pied dans les joncs, tout penaud et saisi.

Fasie, qui l'avait jusqu'alors regardé faire, appuyée sur son bâton, éclata de rire.

— Eh bien ! voilà-t-il pas mon pauvre gars tout *assotté*, dit-elle ; tu n'as donc pas reconnu le follet, grand *jodane* ? [1]

— Le follet ! répéta Simon un peu effrayé (car il avait sur le *feu des eaux* les idées qu'on lui avait données à la veillée) ; je le prenais pour la lumière de la maisonnette du garde ! Mais, par le vrai Dieu ! si celle-ci ne brille pas, comment allons-nous reconnaître notre chemin ?

— Nous regarderons les lumières du bon Dieu, qui

[1] *Jodane*, nigaud, en patois.

luisent toujours à leur place, dit la vieille, en montrant la grande étoile polaire.

Et elle remonta vers la droite sans hésiter, et atteignit la chaussée qu'ils suivirent jusqu'à l'autre bord.

Simon s'émerveillait de plus en plus. Tout ceci le confirmait dans ses idées sur la Fasie, qui lui semblait avoir des lumières au-dessus de son apparence, et il pensait en lui-même que la vieille ressemblait bien moins à une pauvre paysanne qu'à une de ces puissantes fées dont il avait entendu raconter les histoires au fileries d'hiver.

Cependant tous deux continuèrent leur route le long des friches, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le moulin Neuf, où Fasie engagea son compagnon à passer la nuit.

— Les chemins creux sont noyés à cette heure, lui dit-elle, tu n'arriveras chez les Hardi qu'après la minuit ; tout le monde dormira : les gens qu'on réveille nous font souvent mauvais accueil. Reste au moulin, et à la *piquée* du jour je te mènerai aux Boulaies par les vrais sentiers.

— La proposition est grandement raisonnable, répondit Simon ; mais il reste à savoir si le meunier, que je ne connais point, me donnera volontiers de quoi dormir jusqu'à demain.

La Fasie fit un petit rire d'assurance moqueuse, et, sans répondre, s'avança vers la planchette du moulin, passa le *fare* d'eau et alla frapper à la porte, comme eût pu faire la maîtresse du logis.

Un garçon vint tirer la barre. En reconnaissant la

vieille, il lui fit grand accueil, appela le maître qui arriva en toute hâte, tira son bonnet comme il eût fait à une dame de la ville, et cria à sa femme d'apporter du maître cidre avec la miche de froment.

La Fasie recevait toutes ces politesses sans en paraître étonnée; elle présenta son compagnon en disant qu'ils venaient coucher tous deux au moulin, ce dont le maître du logis les remercia; puis elle s'informa de ce qui s'était passé depuis sa dernière visite. Le meunier lui rendit compte, et raconta tout avec détail. La Fasie donna des conseils d'un ton qu'on eût pris pour des commandements ; elle parla de réparer les vannes qui laissaient perdre l'eau, dit ce qu'il fallait faire pour la chevaline qui se trouvait un peu alanguie, et promit d'envoyer une nouvelle espèce de canards qui nicheraient sur la rivière.

Après souper, on conduisit Simon au lit du premier garçon de meules, où il dormit d'un somme jusqu'au matin.

Avant de partir, la meunière lui servit une soupe, et le meunier le força de boire un petit verre de cognac, ce qui l'anima pour la route.

La vieille Fasie avait laissé son panier au moulin, et voulut reprendre un de ses paquets. Après avoir suivi pendant quelques temps les brandes, ils gagnèrent les terres de labour, et le toit des Boulaies se montra bientôt au penchant de la colline. Comme ils longeaient un pré dont les clôtures en fagotage avaient été renversées par le mauvais temps de la veille, ils aperçurent six

belles vaches qui avaient quitté leurs pâtureaux et qui se vautraient dans l'herbe marécageuse. La Fasie s'arrêta.

— Vite, vite, mon gars, vire les bêtes et reconduis-les à l'étable, s'écria-t-elle, sans quoi, avant deux heures, les Hardi n'auront plus que leurs peaux! L'herbe du petit pré est de grande nuisance, et, pour en avoir mangé un tantinet, les bovines seront en mauvaise disposition pendant plusieurs jours.

Simon fit ce que la vieille lui commandait; il alla rassembler les vaches qu'il reconduisit à la ferme.

La fille du logis, qui traversait la cour, fut étonnée de les voir.

— Remerciez ce jeune gars, lui dit Fasie, il vient de faire sortir les bêtes du petit pré aux bouleaux.

— Jésus! c'est-il possible! s'écria Annette saisie. Que le bon Dieu vous récompense pour un pareil service, jeune homme! S'il était arrivé malheur, la chose fût retombée sur moi, car les bovines me sont confiées; mais j'ai si grand souci en tête que je ne sais à qui aller.

— Y a-t-il quelque malade aux Boulaies? demanda Fasie.

—Eh! mon doux Sauveur! vous ne savez donc pas? reprit la jeune fille; voilà plus de trois semaines que la fièvre secoue le petit frère Henriot, et, pour le moment il est quasi trépassé.

En parlant ainsi, la jolie Annette avait de grosses larmes dans les yeux, et, afin de les cacher, elle reconduisit le bétail à l'étable.

Simon entra au logis; mais le maître était absent

jusqu'au surlendemain. On lui dit d'attendre son retour. Pour le moment, comme Annette était forcée de se rendre à la ville afin de porter le lait du maître, et que le reste de la maisonnée allait aux champs, il proposa de garder le petit Henriot. La jeune fille le remercia de son humanité ; elle le conduisit près de l'enfant qui peinait d'ahan et paraissait en triste état. Après avoir expliqué ce qu'il fallait lui faire, Annette partit le cœur bien gros et les yeux rouges.

Il y avait environ une demi-heure que Simon était près du malade, quand il vit entrer la Fasie avec un grand pot dans lequel fumait une tisane faite d'une petite herbe qu'elle venait de cueillir sur les fossés. Elle dit au gars de la donner à boire au malade, en lui montrant la plante pour qu'il pût renouveler le remède au besoin ; puis, prenant congé, elle lui recommanda le zèle et la patience.

Simon exécuta si bien les ordres donnés, que, quand Annette revint du marché, le petit Henriot était sur son séant, l'œil grand ouvert, et quasiment près de sourire ! Le soir, il était encore mieux, et, grâce à la tisane, le mal guérit tout doucement.

Lorsque Hardi fut de retour, Annette ne manqua pas de lui dire ce qu'avait fait le gars pour le petit frère et pour les bovines.

— Je crois, dit-elle, que le jeune homme a de l'attention, de la science et de la bonté. S'il est toujours aussi profitable au logis qu'il l'a été ces jours-ci, ce sera pour vous, notre maître, un grand secours et un vrai trésor.

— Nous verrons ça, répondit le père Hardi, qui n'aimait point à se prononcer sur les gens avant de les avoir essayés. Mais, malgré tout, ce qu'avait dit sa fille le mit en bonne disposition, et il accorda à Simon de meilleurs gages qu'il ne comptait.

Le jeune homme répondit, du reste, à tout ce qu'on avait espéré de lui. C'était un rude travailleur, et dont les conseils tournaient toujours à l'avantage des Hardi. Pour dire la vérité, ces conseils lui étaient le plus souvent soufflés par la vieille Fasie, qui passait toutes les semaines aux Boulaies, et ne manquait guère de lui donner quelque bon avertissement. Tantôt c'était une précaution à prendre contre un mal qui travaillait les ouailles du pays, tantôt une observation sur les grains ou sur les fourrages. Un jour, elle l'avait prévenu que la pluie de vingt jours allait prendre; Simon s'était hâté de faire ramasser les blés, et la récolte avait été sauvée, tandis que celle des voisins germait sur les sillons. Une autre fois, elle était accourue en disant que la grande meule de foin s'était échauffée et allait prendre feu ; et, de fait, quand le gars était arrivé avec les gens de la ferme, il l'avait trouvée fumant comme un four à briques !

La vieille laissait au jeune homme tout le mérite de ces services rendus, de sorte que les Hardi le prenaient plus à gré chaque jour.

Annette surtout le préférait à tous les jeunes gens du canton. Elle avait refusé déjà plusieurs riches prétendants sans donner le véritable motif. Simon l'avait deviné, et il ne se sentait pas moins d'amitié pour la jeune

fille que la jeune fille pour lui; mais comme elle était riche et bien apparentée, il ne pouvait espérer d'être accepté pour gendre, ce qui lui causait un grand crève-cœur.

La vieille Fasie, qui s'aperçut de son chagrin, en devina la cause. Un jour qu'il revenait du labour, sa bêche sur l'épaule, elle l'arrêta près du pignon de la ferme, et lui dit brusquement qu'elle savait bien ce qui le rendait langoureux depuis quelques mois.

— Tu trouves que le nom de Hardi ne va pas bien à la belle Annette, ajouta-t-elle, et tu voudrais le lui faire troquer contre celui de Simon.

— Sur votre salut! parlez plus bas, s'écria le jeune gars effrayé.

— Pourquoi cela? dit-elle.

— Parce que si l'on vous entendait, je pourrais être chassé des Boulaies.

— Tu crois! Eh bien, alors, mon gars, il faut que tu t'expliques sans plus attendre. Annette est portée d'amitié pour toi; si vous ne devez pas être l'un à l'autre, il ne faut point laisser grandir cette bonne volonté des deux parts; montre donc que tu es un honnête garçon.

— Je ne demande pas mieux, la Fasie; que dois-je faire pour cela?

— Tu vas aller de ce pas trouver la mère Hardi qui est dans la grange; tu lui annonceras qu'il te faut quitter les Boulaies, et comme elle t'en demandera le motif, tu le lui diras bravement.

Simon fut un peu effrayé de l'expédient; mais la

vieille paysanne lui déclara que c'était son seul moyen, et comme il sentait, au fond, qu'il y avait là un devoir de conscience, il se décida.

A la première annonce de son départ, la mère Hardi s'exclama bien haut, ainsi qu'on devait s'y attendre; mais il avoua alors la vraie cause de sa résolution, et la paysanne s'arrêta court. On ne peut dire qu'elle n'y eût jamais pensé, seulement son idée ne s'était point arrêtée sur la chose. Quand elle eut écouté toutes les raisons du jeune gars, elle lui dit d'un ton d'amitié, que ce qu'il venait de faire augmentait la considération qu'elle avait toujours eue pour lui; qu'elle ne pouvait rien répondre, parce que c'était au maître de décider; mais que le soir même elle voulait lui en parler.

A peine Simon fut-il sorti de la grange, que la jeune fille, qui coupait des racines dans le petit retrait voisin et qui avait tout entendu, sortit de sa cachette et vint toute pleurante s'asseoir près de sa mère. Les deux femmes eurent une longue conversation, à la suite de laquelle la mère Hardi alla trouver son mari. Celui-ci amena Simon au champ dès le lendemain, et, après lui avoir fait répéter tout ce qu'il avait dit la veille à sa femme, il lui déclara, en lui serrant la main, qu'il ne demandait pas mieux que de devenir son beau-père.

Les noces se firent en grande réjouissance, et Simon y invita la mère Fasie, malgré les observations de quelques parents, qui craignaient que la vieille ne portât malheur au jeune ménage. Au moment où elle allait repartir, le jeune gars lui présenta un joli panier tout neuf garni

de provisions, avec une cape de drap qu'il la priait d'accepter en reconnaissance de ce qu'elle avait fait pour lui.

— Je sais bien que vous n'en avez nul besoin, mère Fasie, dit-il avec un respect un peu craintif, car j'ai vu que tout obéissait à votre volonté.

— C'est-à-dire que, toi aussi, tu me crois sorcière, répondit la vieille en riant.

— Je crois que Dieu vous a donné plus de pouvoir qu'aux autres, répliqua timidement Simon; mais je sais par moi-même que vous ne l'employez qu'à faire le bien.

— Tu as raison, dit la vieille plus sérieusement; c'est grâce à ce pouvoir que tu m'as vue reconnaître ma route pendant la nuit, deviner que le tonnerre allait tomber sur les peupliers, te conduire à la carrière des chaufourniers, obtenir un souper et un abri chez le meunier qui est mon débiteur et mon obligé; faire sortir le bétail du pré nuisible; donner une tisane bienfaisante à l'enfant, et prévoir une maladie ou le mauvais temps; mais tu te trompes quand tu crois que je le tiens de Dieu en présent particulier; Dieu ne m'a donné que ce qu'il donne à toutes ses créatures; seulement, je m'en suis servie avec plus de soin et de volonté. On fait bien de dire que je suis la dernière fée du pays; mais on devrait ajouter que mon nom est l'Expérience!

—

DEUXIÈME RÉCIT

L'INCOGNITO

—

Le prince Georges, destiné à régner sur la Moldavie, venait d'achever un de ces tours d'Europe par lesquels les héritiers présomptifs modernes complètent leur éducation politique. Malheureusement, dans ce voyage à travers les cours, où chaque étape avait été pour lui une ovation officielle, le jeune prince n'avait pu voir des hommes et des choses que ce qu'on lui en avait montré, c'est-à-dire ce qui pouvait lui plaire, et non ce qui pou-

vait l'instruire. Son précepteur, Marco Aski, un de ces *Fanariotes* dont le principe est que pour avancer vite il faut marcher à genoux, l'avait soigneusement entouré de tout ce qui pouvait caresser son orgueil. Le prince avait beau changer de lieu, il semblait emporter avec lui son atmosphère de mensonge et de flatterie. Cependant la nature l'avait assez heureusement doué pour que la sincérité des bons désirs eût résisté à cette fatale éducation. En lui présentant la vie sous une fausse apparence, on ne lui avait point enlevé la faculté de voir; trompé sur la vérité, il conservait la volonté de la connaître. Au fond, son aveuglement n'était que de l'ignorance; il s'agissait seulement d'enlever l'espèce de cataracte dont les courtisans avaient voilé son esprit.

La nouvelle de la mort de son oncle, qui lui laissait l'autorité souveraine, était venue le chercher en Grèce, dernière station de son pèlerinage, et il s'était hâté de reprendre la route de la Moldavie en remontant le Danube. Il avait seulement laissé derrière lui ses gens et ses bagages, n'emmenant que son précepteur, avec lequel il voyageait incognito.

Tous deux venaient de s'arrêter dans une petite auberge située au bord du Pruth, et Marco Aski communiquait au prince le résultat des renseignements qu'il avait pris sur les moyens de continuer leur route. La dernière chaise de poste était partie une heure avant leur arrivée; aucune barque particulière ne se trouvait à louer; et, à moins de se résigner à une attente qui pouvait se prolonger, il ne restait d'autre ressource que

le bateau public remontant tous les jours le fleuve avec les voyageurs que fournissaient les deux rives.

— Eh bien, nous prendrons le bateau public, dit le prince ; je tiens à éviter les moindres retards. Cette voie me paraît d'ailleurs la plus commode.

— Sa Seigneurie a saisi, avec sa perspicacité habituelle, tous les avantages que présente le voyage par eau, dit Marco, dont le sourire obséquieux applaudissait aux moindres paroles et aux moindres gestes de son élève ; mais il me reste à lui signaler de graves inconvénients. Il n'y a dans le bateau qu'une seule cabine ; Sa Seigneurie va se trouver confondue avec tous les voyageurs.

— Qu'importe ! Vous oubliez toujours notre incognito, Aski, et vous finirez par le faire deviner à tout le monde. Je ne puis obtenir que vous m'appeliez simplement Georges,

— Pardon, dit le précepteur ; mais s'il m'était permis de me justifier, je dirais que ce n'est point seulement ma faute. Sa Seigneurie a un air qui ne permet point d'oublier son rang, et, à vrai dire, j'ai bien peur que tout le monde la reconnaisse. Son costume vulgaire ne peut lui ôter son extérieur de prince. Tout à l'heure encore j'entendais l'aubergiste s'extasier sur la beauté de ses traits et la distinction de ses manières.

— L'aubergiste aura vu que vous l'écoutiez, dit le prince gaiement, et il a voulu vous être agréable ; mais soyez sûr qu'il portera cette flatterie en compte sur le mémoire.

— En vérité, rien n'échappe à Sa Seigneurie ! s'écria Marco avec admiration ; elle lit jusqu'au fond des âmes... Porter des éloges sur un mémoire !... voilà un des mots les plus spirituels que j'aie jamais entendus ; s'il était connu à Paris, il serait demain dans tous les journaux.

— De grâce ! assez, Marco ! interrompit le jeune prince ; vous avez pour moi une indulgence qui ressemble singulièrement à de l'aveuglement. Quand doit arriver le bateau ?

— Dans une heure. J'ai oublié d'avertir Sa Seigneurie que l'hôtelière m'a donné quelques inquiétudes sur la navigation du Pruth. Il paraît qu'il y a, depuis un mois, des bandits de rivière qui ont dévalisé quelques barques... sans parler d'un naufrage tout récent.

— Allons, vous voulez m'effrayer, Aski.

— Je n'ai point de prétentions à l'impossible, et le courage de Sa Seigneurie m'est trop connu... j'ai cru seulement devoir lui dire toute la vérité. Sa Seigneurie sait bien, du reste, que je suis prêt à le suivre, fût-ce en Sibérie ; elle n'a qu'à prononcer le *Sic volo, sic jubeo*...

— Eh bien, vous n'achevez pas ? reprit le prince ; continuez le vers ; dites : *Sit pro ratione voluntas* ; « Que votre volonté tienne lieu de raison. » Triste raison, Aski, et dont j'espère ne jamais me contenter.

Marc fit un geste d'émerveillement.

— Sa Seigneurie me permettra au moins d'admirer comme elle se rappelle son latin.

— C'est vous qui me l'avez enseigné, Aski, comme tout le reste.

— Aussi suis-je fier de mon œuvre ; et j'ose dire que Sa Seigneurie n'est pas moins au-dessus des autres hommes par son instruction que par sa naissance.

— Voici le bateau, interrompit le prince ; réglez vite avec l'aubergiste ; dans dix minutes nous serons en route.

Marco s'empressa d'obéir, tandis que son ancien élève l'attendait sur la rive.

Bien que l'habitude de s'entendre louer eût donné à ce dernier une opinion favorable de lui-même, il avait assez de bon sens et de sincérité pour remettre parfois en question la réalité de ses mérites. Les éloges que son ancien précepteur venait de faire, coup sur coup, de sa beauté, de sa distinction, de son esprit, de son courage et de son instruction, le laissaient un peu incertain : non qu'il n'eût aimé à se croire toutes ces supériorités ; mais il sentait le besoin de les constater par l'expérience. Le voyage qu'il allait faire sur le Pruth était une occasion favorable. Inconnu de tous, il se trouverait recommandé par sa seule valeur personnelle, et saurait enfin la vérité sur lui-même. Il ordonna de nouveau à Aski, et sérieusement cette fois, de ne rien faire qui pût le trahir, et monta avec lui sur le bateau, qui reprit aussitôt sa course vers le haut du fleuve.

Les passagers étaient nombreux et semblaient appartenir à toutes les classes. Il y avait des laboureurs, des marchands, de riches propriétaires, un vieux militaire

allemand, et quelques jeunes filles de différentes conditions. Le prince en remarqua une dont la beauté vive et les manières enjouées le frappèrent. Plusieurs passagers s'étaient approchés d'elle l'un après l'autre pour lier conversation, et en avaient fait insensiblement la reine d'une sorte de petite cour où la gaieté semblait avoir élu domicile. Le prince Georges s'approcha à son tour pour y trouver place ; mais, contrairement à l'habitude, on ne prit point garde à lui. Il voulut parler, son voisin l'interrompit ; il essaya un trait d'esprit, personne ne se crut obligé même de sourire. D'abord un peu surpris, notre Moldave se sentit piqué de cette indifférence inattendue, et voulut s'en venger par des épigrammes ; mais la jeune fille les releva avec une finesse si amusante et si gracieuse, que tous les rieurs se tournèrent contre le plaisant malencontreux. Le prince étourdi fut obligé de tourner sur ses talons et de battre en retraite vers une villageoise qui avait écouté de loin le débat et ri, comme les autres, à ses dépens.

— Asseyez-vous là, mon pauvre innocent, dit la grosse femme en lui faisant place ; vous avez trouvé plus fort que vous, mais faut pas que ça vous tourmente ; l'esprit, c'est comme le velours, il n'y en a pas pour tout le monde ; seulement, on doit savoir se rendre justice, et ne pas chercher chicane à ceux qui ont des sabres d'acier quand on n'a qu'un sabre de bois.

Georges regarda la bourgeoise campagnarde avec un étonnement mêlé d'humeur ; elle se pencha vers lui en clignant l'œil.

— Vous ne savez pas pourquoi la petite vous a si malmené, continua-t-elle, sans remarquer son air scandalisé, c'est que vous avez plaisanté le jeune Morave assis à sa droite ; c'est son fiancé, et nous autres femmes nous ne laissons pas toucher à ceux que nous aimons... surtout quand ils sont aussi beaux que celui-là... Ah ! dame ! vous n'étiez pas brillant tout à l'heure auprès de lui, mon pauvre chéri ! Je suis sûre que vous êtes un bon garçon ; mais lui, il a l'air d'un prince.

Georges se leva brusquement pour aller rejoindre Marco et le vieil officier allemand, avec lequel il se mit à causer ; mais il se trouva avoir affaire à un de ces érudits pointilleux qui, sachant tout au juste, ne laissent passer aucune inexactitude. Au bout de quelques minutes, le vieux militaire avait relevé, dans la conversation de son interlocuteur, trois erreurs d'histoire, autant de fautes contre les principes de la physique, et je ne sais combien de solécismes dans le langage. Le prince impatienté rompit l'entretien ; mais en partant il entendit l'Allemand communiquer à Aski ses doléances sur le manque d'instruction des jeunes gens.

Jusqu'ici l'expérience lui avait été peu favorable. Les opinions du précepteur sur sa distinction, son esprit, sa science et sa beauté, ne semblaient pas faire beaucoup de prosélytes. Il trouva la leçon plus rude qu'il ne s'y était attendu, et ne put se défendre de quelque dépit. Descendre d'un piédestal est toujours une opération pénible et délicate, même pour les plus modestes : aussi

notre Moldave vint-il s'asseoir près de la proue, d'assez triste humeur.

La nuit commençait à s'étendre sur le fleuve, dont les rives désertes ne se dessinaient plus que vaguement. La plupart des voyageurs avaient quitté la cabine, attirés par la fraîcheur du soir. Le bateau venait d'entrer dans un bras resserré entre deux îles dont les arbres interceptaient les dernières lueurs du ciel. On arrivait au passage le plus étroit, lorsque trois nacelles sortirent des fourrés de saules qui s'étendaient des deux côtés, et se dirigèrent rapidement vers le bateau. Au moment où le patron les aperçut, il poussa un cri d'avertissement :

— Les bandits de rivière!

Mais il n'avait pas achevé que les barques abordaient et qu'une douzaine d'hommes se précipitaient sur le pont.

Il y eut, parmi les passagers, un moment de confusion et d'épouvante dont les pirates profitèrent pour dépouiller les plus opulents de leurs meilleurs vêtements et de leurs bijoux. Ils commençaient déjà à faire main-basse sur les bagages entassés à l'entrée de la cabine, lorsque le jeune Morave, qui y était resté avec sa fiancée, sortit brusquement le sabre à la main, en excitant ses compagnons à se défendre. Le prince, d'abord étourdi, comme tout le monde, entendit son appel et le répéta en se jetant sur l'un des bandits. Leur exemple fut suivi par les mariniers, puis par les voyageurs ; si bien qu'après une mêlée de quelques instants, les pirates vaincus regagnèrent précipitamment leurs barques et disparurent à force de rames.

Le combat avait été vif, mais assez court pour qu'il n'y eût aucune mort à déplorer ; tout se bornait à quelques blessures. Celle que le prince avait reçue au bras, sans être dangereuse, lui faisait perdre beaucoup de sang. La fiancée du jeune Morave s'occupait de la lui bander avec son mouchoir, quand le précepteur, qui avait disparu dès le commencement de la bagarre, sortit, avec précaution, d'une natte roulée qui servait de tente pendant le jour, et l'aperçut qui venait de se faire panser.

— Grand Dieu ! Sa Seigneurie est blessée ! dit-il.

— Ce n'est rien, répliqua le prince en souriant ; mais d'où diable sortez-vous, Aski ?

Au lieu de répondre, le précepteur se précipita vers lui avec des exclamations de désespoir.

— Quoi ! les misérables ont osé lever les mains sur Sa Seigneurie ! s'écria-t-il ; Sa Seigneurie est couverte de sang. Vite, pilote, abordez au premier village ! Des remèdes, un médecin ! C'est le prince Georges, messieurs, songez que vous répondez des jours de votre souverain !

Il s'éleva dans le bateau, à cette déclaration, un cri général de surprise, qui fut suivi d'un silence plein de respect. Tous les voyageurs s'étaient écartés en se découvrant ; Marco Aski s'approcha les mains jointes et les yeux tournés vers le ciel.

— Aussi, c'est la faute de Sa Seigneurie ! s'écria-t-il ; elle n'a voulu écouter que son courage ; quand tout fuyait, elle a seule tenu tête aux bandits, et c'est à elle que nous devons notre délivrance !

— Vous vous trompez, Marco, interrompit le prince sévèrement; j'ai d'abord cédé à la frayeur, comme tous les autres.

Puis prenant par la main le jeune Morave :

— Voilà celui qui a combattu le premier, et dont la fermeté nous a servi d'exemple, dit-il avec expansion ; il vient de prouver qu'il avait droit au premier rang pour le courage comme pour tout le reste. Le souvenir de cette journée restera à jamais dans ma mémoire : elle m'a appris ce qu'était, au juste, un prince réduit à lui-même. Une jolie fille m'a guéri des prétentions à l'esprit, un vieil officier m'a prouvé mon ignorance, un brave étranger m'a surpassé en courage, et une prudente matrone m'a avoué que j'avais simplement l'air d'un bon garçon. Désormais je me le tiendrai pour dit ; je tâcherai de conserver mes droits à ce titre, et je n'oublierai jamais la leçon que je dois à l'*incognito*.

—

TROISIÈME RÉCIT

UNE FAMILLE RIDICULE

—

I

Un jeune homme et une jeune dame d'une élégance remarquable étaient appuyés sur la balustrade du bateau à vapeur allant de Nantes à Paimbœuf. Tous deux avaient tourné leurs lorgnons vers les groupes de voyageurs dispersés sur le pont, et se communiquaient tout bas leurs remarques.

A leur toilette recherchée et à leur parler grasseyant, il eût été facile de les reconnaître pour Parisiens, lors

même que leur étonnement moqueur sur tout ce qui frappait les yeux ne l'eût point suffisamment révélé.

Le jeune homme avait une figure spirituelle, mais qui paraissait un peu fade, malgré sa barbe à la Henri III, ses longs cheveux, et sa casquette bizarre, visiblement destinée à lui donner de l'*accent*. Il tenait sous le bras un de ces petits portefeuilles en maroquin, qui désignent un artiste aussi sûrement que la plume derrière l'oreille indique un bureaucrate.

Quant à la jeune personne, elle était d'une beauté peu commune et portait un négligé singulièrement étudié. Bien qu'elle eût la fraîcheur de la première jeunesse, quelques ombres estompant ses paupières inférieures annonçaient la fréquence des veilles et la fatigue des fêtes. Ses traits étaient ceux d'une jeune fille, mais son assurance annonçait une femme.

Elle communiquait, en riant, quelque remarque à son compagnon, lorsqu'un nouveau voyageur parut tout à coup au haut de l'escalier de la grande chambre. A son aspect, les deux Parisiens jetèrent un cri de surprise.

— M. de Sorel ! dit la jeune fille.

Le voyageur leva la tête, poussa à son tour une exclamation, et s'avança les mains tendues.

— Vous ici, Gorin ! s'écria-t-il.

— D'où diable arrivez-vous donc, mon cher !

— D'Espagne.

— Nous de Paris.

— Et vous vous rendez ?...

— A Pornic.

— Moi aussi.

Ces questions et ces réponses s'étaient succédé rapidement, pendant que M. de Sorel serrait la main du jeune peintre et baisait celle de sa compagne. Tous trois se retirèrent à l'écart pour causer plus à l'aise.

— Et quel heureux hasard a pu vous amener en Bretagne? demanda le nouveau venu aux deux Parisiens.

D'abord la santé de ma sœur, à qui l'on a recommandé les bains de mer, répondit le peintre; puis le désir d'étudier vos grèves. Mais vous-même, qui deviez faire le tour de l'Europe, comment êtes-vous sitôt de retour?

— J'étais ennuyé du rôle de pèlerin, l'isolement me pesait; je me suis décidé à régler ma vie, à me fixer.

— Et vous cherchez un coin pour faire votre nid?

— Je crois l'avoir trouvé.

— Où cela?

— À Pornic.

— À Pornic! répétèrent le frère et la sœur stupéfaits.

— Oui; j'ai là un oncle que je n'ai point revu depuis mon enfance, mais qui m'a vingt fois engagé à venir m'établir près de lui. C'est mon dernier parent, il m'aime, et je suis décidé à accepter sa proposition.

— Quoi! monsieur de Sorel, s'écria la jeune fille, vous pourriez quitter Paris, renoncer aux Tuileries, aux Italiens, aux concerts du Conservatoire?

— J'aurai pour les remplacer la mer, les rossignols, et des gens qui m'aimeront, répondit le jeune homme en souriant.

Berthe se récria.

— Tout cela est bon pour un mois, dit-elle mais que devenir ensuite, dans un pays où il y a des champs pour rues et des arbres au lieu de maisons ?

— Je ne donne pas six semaines à Sorel pour en avoir assez, ajouta le peintre. Mais vous arrivez d'Espagne, à ce que vous nous avez dit ; parlez-nous donc de la guerre ! Avez-vous vu Maroto? Est-il vrai que les troupes de la reine soient obligées de se faire des souliers avec leurs chapeaux? Apprenez-nous ce que vous savez, et racontez ce que vous avez vu.

A ces mots, Garin montra à Edmond Sorel un banc isolé vers lequel tous trois se dirigèrent.

Pendant qu'ils y sont assis, et qu'Edmond tâche de répondre aux questions multipliées de ses compagnons, faisons connaître au lecteur le nouveau personnage que nous venons d'introduire en scène, et qui doit jouer le principal rôle dans cette histoire.

Privé fort jeune de ses parents, Edmond Sorel avait reçu dans une institution parisienne une éducation à la fois sérieuse et brillante. Devenu maître de ses actions et d'une fortune considérable, il n'avait abusé ni de sa liberté ni de sa richesse. C'était un esprit droit, auquel on ne pouvait reprocher qu'un peu d'incertitude. La fréquentation d'un certain monde lui avait donné l'habitude et le goût de la distinction extérieure ; mais il se tenait avec soin sur l'étroite limite qui sépare l'élégance de la recherche.

L'oncle chez lequel Edmond se rendait était le frère

de sa mère. Il avait une fille destinée dès sa naissance à son cousin, et que Sorel s'était habitué à regarder comme devant être sa femme. Cependant le jeune homme n'était point revenu à *la Cherrière* depuis quatre années, lorsque M. Dubois lui écrivit que Rose était sortie du couvent et attendait son *petit mari*. Edmond, que son isolement fatiguait et qui était déjà désabusé de Paris, avait répondu en annonçant sa prochaine arrivée et son dessein arrêté de se fixer près du capitaine. Cette réponse pouvait être considérée comme un acquiescement aux projets antérieurs de la famille, et le jeune homme se considérait lui-même comme un prétendu qui rejoint sa fiancée.

Mais sa cousine ne l'occupait pas assez pour le rendre indifférent à la rencontre de Garin et de sa sœur. Admirateur sincère du talent du premier, il ne l'était pas moins de l'esprit et de la beauté de la jeune fille, qui passait pour *accomplie* dans les salons de la capitale. Elle avait, en effet, tout ce qui peut y assurer le succès : la gaîté, le goût du plaisir, un égoïsme assez enveloppé de grâces pour ne point blesser, et ce qu'il faut de vanité pour ne perdre aucun de ses avantages.

Le voyage se passa en récits et en causeries. Près d'arriver, Sorel demanda à Paul Garin s'il s'était assuré un logement pour le temps qu'il voulait passer au bord de la mer ; celui-ci le regarda avec étonnement. Il avait espéré trouver une maison de bains avec billards, cabinet de lecture et salle de bal, comme à Barèges ; il fut atterré lorsque Edmond lui apprit qu'il n'y avait à Pornic

qu'une auberge où l'on trouvait rarement place, et des cabanes de paysans toujours louées d'avance. Garin et Berthe se regardèrent.

— Nous n'avons alors qu'à prendre la route de Dieppe, ma sœur, dit le premier d'un ton tragique.

— Mais où coucherons-nous ce soir? demanda la jeune fille désappointée.

— Ne craignez rien, interrompit Sorel; mon oncle ne m'attend point seul, Desvoisins devait m'accompagner; vous prendrez sa place, et je vous promets bon accueil. Suivez-moi ce soir à *la Cherrière;* demain nous chercherons ensemble dans le village.

Il n'y avait point d'autre parti à prendre; Paul accepta.

II

Le jour commençait à tomber, lorsqu'ils aperçurent l'habitation du capitaine Dubois : c'était un vieux château récemment réparé, à l'aspect duquel le jeune peintre jeta un cri d'horreur.

— Quel est le barbare qui a abattu ces tourelles, élargi ces fenêtres, recrépi les murs, et planté les douves en potager? s'écria-il.

— Hélas! je crains bien que ce ne soit mon oncle, répondit Edmond; il a habité vingt ans la cabine d'un brick, et je le crois plus versé en navigation qu'en architecture artistique.

— Sacrilége! murmura Garin; toucher à ce vieux manoir couronné de lierres qui formait un si magnifique

second plan ! ôter au paysage tout son caractère !... et cela pourquoi ? pour être plus à l'aise. Ah ! nous vivons à une époque d'égoïsme, Sorel ; la poésie, le pittoresque s'en vont de compagnie, et bientôt les peintres n'auront plus d'autre ressource que de fabriquer des enseignes pour notre société d'avocats et de marchands.

A ces mots, il poussa un soupir. Il se repentait presque d'avoir accepté la proposition d'Edmond, et se sentait un instinct de répugnance pour l'homme qui avait gâté à ce point le *second plan* d'un paysage. Aussi franchit-il la grande porte de *la Cherrière* avec les préventions les plus défavorables contre le capitaine Dubois. Berthe, de son côté, se récriait de trouver les allées conduisant au manoir garnies de pierres qui coupaient ses brodequins de satin turc, et encadrées de ronces dans lesquelles s'accrochaient ses volants de mousseline. Elle se crut sincèrement transportée chez quelque peuple barbare.

Mais ce fut bien pis lorsque, ayant dépassé le seuil, elle se trouva dans une cour tapissée de hautes herbes au milieu desquelles gloussaient une vingtaine de poules ! La porte était gardée par un énorme chien à la chaîne qui voulut s'élancer sur elle ; la jeune fille se jeta de côté avec un cri ; mais une voix qui se fit entendre sur le perron apaisa tout à coup le dogue irrité : c'était celle du capitaine lui-même, qui avait aperçu ses hôtes et venait à leur rencontre.

M. Dubois était un homme d'environ soixante ans, à la figure vulgaire mais bienveillante et franche. Il reçut

son neveu et ses amis avec une brusque cordialité, les fit entrer au salon, et ouvrit les fenêtres pour appeler Marguerite... Une vieille servante parut dans la cour, demandant d'un ton de mauvaise humeur, ce qu'on lui voulait.

— Avertis Rose que son cousin est arrivé ! cria Dubois.

— Elle le sait, répondit la vieille.

— Pourquoi ne vient-elle pas alors?

— Elle est allée faire sa toilette.

Le marin éclata de rire.

— Compris! dit-il, la petite se pavoise pour le salut d'honneur. En l'attendant, nous allons, si vous voulez, faire le tour du jardin et cueillir les cerises du souper... Ohé! Marguerite, apporte le panier à croc.

Puis, se tournant vers Mlle Garin :

— Ce sera comme à Montmorency ! ajouta-t-il, avec un gros rire. Vous allez, le dimanche, manger des cerises à Montmorency, pas vrai?... ces badauds de Parisiens aiment ça... Mais pardon, vous êtes Parisiens, je crois... Vous ferez la comparaison. Ma cerisaie passe pour la plus belle du pays; c'est moi qui fournis tous les confiseurs de Nantes. Je vous expliquerai ma méthode... Eh bien! Marguerite, viendras-tu?

— Voilà, monsieur! cria la servante qui arrivait en trottinant.

— Enfin! dit le capitaine, qui prit brusquement les paniers.

— Puis, baissant la voix :

— La vieille ne navigue plus que sous ses voiles de fortune, ajouta-t-il ; mais c'est un vieux ponton qui a été autrefois un vaillant navire, et il ne faut pas être ingrat.

Il conduisit ses hôtes dans un jardin soigneusement partagé en parallélogrammes garnis de buis ou d'oseille, et planté d'arbres en plein rapport. Arrivé au bout, il regarda Garin avec un certain sourire de satisfaction orgueilleuse.

— Eh bien ! que dites-vous de ça ? demanda-t-il.

— Vous avez là un terrain qui ferait envie à nos meilleurs maraîchers, répondit le jeune peintre.

— Je les défie tous de vous montrer une fosse d'asperges comparable à celle-ci, reprit le capitaine ; et quant à mes artichauts... vous en mangerez ce soir. Mais Dieu sait ce qu'il m'a fallu de soins ! ce sol était aigre et léger comme tous ceux du pays ; je l'ai amendé, épaissi, transformé.

— Cela a dû vous coûter bien des peines ! balbutia Garin en étouffant un bâillement.

— Vous allez en juger, monsieur, dit le capitaine enchanté d'avoir amené la conversation sur son sujet favori.

Et il commença à raconter les procédés successifs qu'il avait employés ; combien de fois le terrain avait été retourné à fond, engraissé et façonné.

Paul et Berthe succombant à l'ennui, se lançaient des regards de désespoir. Etrangers aux travaux de la campagne, ils ne pouvaient s'y intéresser : hors de l'art et

du plaisir, rien, d'ailleurs, n'existait pour eux; à force de se tourner d'un seul côté, leur intelligence avait perdu la faculté de voir ailleurs, et ils méprisaient tout ce qu'ils ne pouvaient comprendre.

Sans partager cette impression, Edmond la remarqua, et tâcha de rompre l'entretien en proposant de rentrer.

III

Ils trouvèrent au salon la fille du capitaine, qui avait achevé sa toilette et les attendait. A sa vue, Berthe fit un mouvement comme si elle eût aperçu quelque objet prodigieux; un sourire effleura ses lèvres, et elle échangea avec son frère un regard qui équivalait à une exclamation.

Pour une personne accoutumée aux raffinements de la mode, il y avait, en effet, dans la toilette de Rose une série de monstruosités bouffonnes difficiles à voir de sang-froid. Chaque partie de son habillement appartenait à une époque différente, et donnait, pour ainsi dire, un échantillon des modes qui s'étaient succédées depuis dix années. Il résultait de ce mélange de formes et de couleurs je ne sais quelle désharmonie prétentieuse impossible à exprimer.

Par malheur, la tournure ne rachetait point ce défaut d'ensemble. La jeune fille était raide et embarrassée. Sa jolie figure elle-même respirait je ne sais quelle contrainte inquiète, et tous ses mouvements, comme le fit observer Berthe, *avaient l'air faits du côté gauche.*

Elle tendit en rougissant ses joues à son cousin, fit une courte révérence à Garin, puis s'assit, droite et immobile, dans le coin le plus obscur de l'appartement.

— D'ici que je lui aie touché la main, je soutiendrai que c'est une poupée de carton, avec des yeux d'émail et un râtelier d'ivoire, dit Paul tout bas à Berthe.

— Dieu me pardonne ! elle porte des souliers de prunelle ! reprit celle-ci de même.

— Et une chaîne en cheveux, ajouta Garin.

— As-tu entendu le capitaine l'appeler Zozo !

— Et elle lui répond : Mon papa.

— Je suis désolé de ne point dessiner la caricature.

Dans ce moment la vieille Marguerite entra pour mettre le couvert. Elle eut une longue discussion avec le capitaine pour savoir si la table aurait une allonge, puis avec Rose sur le linge que l'on emploierait ; M. Dubois se mit en colère, et sa fille, qui était trop serrée, déchira sa robe en voulant atteindre la pile de serviettes désignée.

Edmond éprouvait une gène réelle ; Rose, de son côté, paraissait confuse ; Garin et sa sœur retenaient à grand' peine leur sérieux. M. Dubois seul, au milieu de l'embarras général, se montrait souriant et à l'aise. Il avait recommencé ses explications sur le meilleur mode à employer pour chaque culture, et arriva bientôt à raconter le grand orage auquel il avait échappé en 1806, à sa sortie de Manille. Cet orage était l'événement capital de la vie du vieux marin ; c'était la source unique de ses comparaisons, de ses images, de ses transitions. Depuis quinze ans il racontait exactement à ses amis, chaque

semaine, l'histoire du grand orage de Manille sans en oublier une circonstance, et quel que fût le sujet de la conversation, il réussissait toujours à amener sa fatale transition : — C'est comme en 1806! — Aussi ses voisins de Pornic l'avaient-ils nommé le *Grand-Orage.*

Il ne manqua point d'en faire subir le récit à ses nouveaux hôtes dès le commencement du souper, et il se préparait à le recommencer vers la fin, lorsque Garin prétexta la fatigue de sa sœur, et demanda la permission de se retirer.

Marguerite conduisit la jeune fille à la chambre qui lui était destinée. C'était une grande pièce tapissée de jaune, avec des fauteuils rouges, un lit à flèche, et une énorme cheminée ornée de fausses fleurs sous verre. Le seul miroir qui s'y trouvât était placé à cinq pieds du plancher, sur deux patères, et au-dessus d'une table à jeu servant de toilette.

C'était la chambre d'honneur, comme Marguerite eut soin de le dire à la jeune Parisienne, et on ne l'ouvrait qu'aux grands jours, lorsque M. le sous-préfet venait pour le recrutement, ou le major pour les remontes. Quant à Garin, il fut conduit par le capitaine lui-même dans l'ancienne bibliothèque, dont les armoires vitrées étaient garnies, au lieu de livres, de graines et d'oignons de fleurs étiquetées. Un navire à la voile, seule œuvre d'art qu'eût jamais exécutée M. Dubois, était suspendu au plafond en guise de lustre, et quelques animaux empaillés décoraient une commode à rampe de cuivre. Le capitaine assura au jeune homme que le lit était bon ; il

l'avertit de remuer une chaise s'il avait besoin de quelque chose, les sonnettes étant inconnues à *la Cherrière*, lui recommanda d'éteindre sa chandelle, et finit par l'engager à mettre un bonnet de coton de peur des *fraîcheurs*. Garin n'avait vu jusqu'alors rien de pareil, si ce n'est aux *Variétés*. Il se promit bien d'étudier le capitaine et d'en faire une charge d'atelier qui ferait oublier M. Prudhomme.

Le lendemain on frappa à sa porte ; il se réveilla en sursaut, croyant le feu dans la maison : c'était M. Dubois qui venait, en sabots et tout humide de la rosée du matin, lui demander s'il était prêt à déjeuner.

— Prêt à déjeuner ! répéta le peintre avec étonnement, quelle heure est-il donc ?

— Sept heures.

— Et vous déjeunez à sept heures !

— Pardieu ! trouvez-vous que ce soit trop tôt pour dîner à midi ?

Le jeune peintre le regarda avec stupéfaction.

— Pardon, monsieur, dit-il enfin ; mais alors, moi et ma sœur, si vous le permettez, nous ne déjeunerons qu'à dîner.

— Et que ferez-vous jusque-là ?

— Jusque-là je comptais dormir.

— Fi donc ! s'écria le capitaine, mauvaise habitude ! Il y a quatre heures que je suis debout, moi ; j'ai déjà cassé une croûte et bu un doigt de cognac pour tuer le ver. Hors du lit, mon jeune Parisien, et venez vous mettre à table.

— En vérité, monsieur, dit Garin excédé, je tombe de sommeil.

— Je connais ça; il faut se secouer... Autrefois j'étais sujet à ces pesanteurs, surtout dans les pays chauds... Je me rappelle qu'en 1806, comme nous quittions Manille...

— Pardon, monsieur, interrompit brusquement Garin, qui vit *le grand orage* près de fondre sur lui... Je me lève; mais veuillez ne rien retarder pour moi.

— Comment donc! je sais ce que l'on doit à ses hôtes, dit le capitaine. Je vais faire un tour de jardin, et quand vous descendrez, je vous raconterai comment, en 1806...

— De grâce! ne m'attendez pas, s'écria le peintre, qui fit un mouvement pour se lever.

— C'est bon, dit Dubois en gagnant la porte; ne vous occupez point de nous. Vous avez cinq minutes pour vous faire beau. Je vais savoir de Rose si l'on a averti mademoiselle votre sœur.

Mais Berthe fit répondre de déjeuner sans elle, ce qui causa un trouble général. Le capitaine déclara qu'elle devait être malade; Rose proposa timidement d'envoyer chercher le docteur, et Marguerite, en retournant dans la cuisine, exprima à demi-voix combien il serait désagréable pour M. Dubois de voir des étrangers mourir chez lui. Garin fut forcé de leur avouer, pour les rassurer, que sa sœur ne se levait qu'à onze heures et déjeunait à midi.

Il interrogea ensuite son hôte sur les moyens de trouver un gîte à Pornic pendant la saison des bains. Le

vieux marin lui apprit qu'un nouvel établissement venait d'être créé à l'imitation de celui de Dieppe, et que les étrangers y trouvaient toutes les ressources ordinaires à ces maisons. Le jeune peintre, enchanté, déclara qu'il s'y établirait le jour même, et toutes les instances de M. Dubois pour le retenir furent inutiles.

IV.

Cependant Edmond n'avait point été sans remarquer l'impression produite par sa famille sur les Garin. Il en avait éprouvé une honte mêlée de je ne sais quel mécontentement contre son oncle et sa cousine ; il leur en voulait de se montrer ainsi sous un aspect ridicule. Il résistait même à sa propre sensation, accusant Berthe et son frère de prévention contre les habitudes provinciales ; mais quoi qu'il pût se dire, ces habitudes ne le choquaient pas moins lui-même. La vie du capitaine lui semblait mesquine, ses occupations puériles. Quant à sa cousine, il n'avait pu encore lier un entretien avec elle ; Rose ne parlait que *par réponses*, comme au catéchisme : il acquit seulement la certitude que son instruction avait été bornée à l'orthographe et à l'arithmétique, et que ses journées se passaient à coudre ou à festonner, en chantant des romances dont les vielles organisées lui avaient appris l'air.

Or, entouré jusqu'alors d'esprits cultivés et d'imaginations actives, Edmond était devenu raffiné dans ses jouissances intellectuelles. A son insu, tout ce qui était

ordinaire lui semblait méprisable. Accoutumé à la vie fiévreuse de Paris, il éprouvait un besoin d'émotions successives et habilement excitées. Aussi ne tarda-t-il point à sentir un invincible dégoût pour l'intérieur monotone de son oncle, et à regretter la décision qu'il avait prise en venant s'établir à Pornic.

La présence de Paul et de Berthe contribuait surtout à l'entretenir dans ces dispositions. Il trouvait en eux l'esprit vif et capricieux, les ressources d'amusement et la distinction qui manquaient à sa famille. Outre son esprit et sa beauté, Berthe possédait des talents qui contribuaient à rendre sa société charmante. Elle parlait plusieurs langues, peignait presque aussi bien que son frère, et avait fait en musique des études avancées. Sa voix était, en outre, l'une des plus expressives et des plus suaves que l'on pût entendre. Sorel, qui venait chaque soir pour l'écouter, s'en retournait chaque soir plus ravi.

Ces longues visites à Mlle Garin, et la comparaison involontaire de ses perfections avec l'insignifiance de Rose, ne tardèrent pas à troubler le repos du jeune homme. Il commença à se repentir de l'espèce d'engagement qu'il avait pris vis à-vis de son oncle, et à regretter que Berthe ne fût point sa cousine.

La jeune Parisienne ne négligeait rien, du reste, pour plaire à Edmond. Le mariage ne lui semblait qu'une affaire de convenances et de position ; Sorel était jeune, considéré, riche surtout ; c'était assez pour qu'elle l'acceptât. Garin, qui voyait, de son côté, dans cette

union un moyen de se débarrasser de sa sœur, y poussait le jeune homme de tout son pouvoir.

Cependant l'intimité d'Edmond avec *les Parisiens* n'avait point tardé à devenir un sujet de conversation pour les baigneurs. Quelqu'un s'étant hasardé à dire d'un ton fin que ces assiduités devaient avoir une cause, cette remarque fut répétée, revue, commentée, et le lendemain, tout le monde savait que M. Sorel allait épouser Mlle Berthe Garin à la fin de la saison.

Cette nouvelle ne manqua point d'arriver jusqu'aux oreilles du capitaine. C'était un homme simple, mais de bon sens, parce qu'il était de bonne foi. Voulant savoir la vérité, il se mit à observer Edmond, et ne tarda point à reconnaître de quel côté l'entraînait son penchant. Cette découverte l'attrista. Pour tout au monde, il eût voulu réaliser le dernier projet qu'il avait formé avec sa sœur, et confondre, par une union, deux fortunes acquises en commun; mais il aimait Edmond avec désintéressement. La préférence du jeune homme pour Mlle Garin était d'ailleurs naturelle, et une pareille alliance n'avait rien que d'honorable : la seule raison que pût avoir le capitaine pour l'en détourn[illegible] était son désir personnel; il le sacrifia sans balancer à celui de voir Edmond heureux.

Refoulant donc son rêve au fond de son cœur, et renonçant à d'inutiles explications, il se mit à entretenir son neveu comme si le projet de mariage avec Rose n'avait jamais eu rien de sérieux. Il lui demanda, en souriant, s'il n'avait point quelque idé[illegible] d'établissement,

où il comptait passer l'hiver, et quelle profession il voulait adopter.

Étonné d'abord, puis ravi de découvrir que l'engagement qu'il avait cru si lourd était imaginaire, et que sa liberté lui restait tout entière, Sorel n'essaya plus de résister au penchant qui l'entraînait vers Mlle Garin.

Le bonheur le rendit même ingrat. Il commença à remarquer plus volontiers les ridicules du capitaine et de sa fille, sûr qu'il n'aurait point un jour à en souffrir. Garin et Berthe en plaisantaient devant lui; il repoussa d'abord faiblement leurs railleries, et finit par s'en amuser.

Du reste, il ne voyait plus son oncle ni sa cousine qu'en passant : ses journées étaient employées en promenades avec le jeune peintre et sa sœur ; ses soirées, à lire haut ou à entendre Berthe chanter. Le capitaine souffrait de cet abandon, mais sans se plaindre; l'expérience l'avait rendu indulgent. Quant à Rose, déconcertée dès l'abord par la politesse un peu dédaigneuse des Garin, et glacée par la froideur d'Edmond, elle n'eût osé ni faire une remarque, ni adresser un reproche à son cousin.

V.

Edmond revenait un jour d'une longue promenade entreprise, avec plusieurs baigneurs, le long de la mer; tous étaient descendus de la calèche et s'étaient dispersés sur la pente de la dune, cherchant des coquillages ou cueillant des fleurs marines. Berthe et son

frère marchaient seuls à côté de la voiture que Sorel conduisait lentement. Le jeune peintre, en levant les yeux, aperçut tout-à-coup *la Cherrière*, dont le toît scintillait sous le soleil couchant.

— Pardieu ! dit-il en se tournant vers la jeune fille, nous devons une visite au capitaine. Voilà quinze jours que nous ne sommes allés voir ses couches de melons ; il doit avoir fait au moins, depuis, trois récoltes.

— Nous aurons un *grand orage*, objecta Berthe.

— Peut-être, reprit Garin, le capitaine m'a promis, la dernière fois, que sa fille nous expliquerait une recette pour fabriquer le fromage blanc.

— Mais c'est donc une personne accomplie ! Son père m'a déjà dit qu'elle savait tricoter et faire les confitures de petits fruits...

— A froid, ajouta Garin, en imitant la grosse voix du capitaine.

— Je ne parle pas de ses robes, qu'elle taille elle-même.

— Dis qu'elle les invente !... Je n'en ai jamais vu de pareilles à personne.

— Je vous demande grâce pour ma famille, interrompit Sorel en souriant.

— Comment donc, reprit Berthe, mais votre cousine est fort bien ! une taille droite comme un jonc, une figure rose, et de grands yeux bleus qu'elle ne lève que sur son potage ; on ne peut pas être plus modeste. J'espère que M. Dubois la mariera à un procureur du roi.

— Et qu'il aura des primeurs pour la noce.

— On chantera au dessert.

— Et le capitaine racontera le *grand orage* de 1806.

Ils éclatèrent de rire, et le jeune peintre fit tourner sa canne. Les chevaux, tourmentés par la chaleur, étaient déjà ombrageux et inquiets; effrayés de ce mouvement, ils firent un écart. Edmond, qui était sur le siége, voulut ramener à lui les rênes, mais trop brusquement; ils reculèrent.

— Pardieu! voilà des rosses qui veulent jouer les coursiers d'Hippolyte, s'écria Paul; fouettez-les, Sorel. Les chevaux de louage sont contrariants comme des avocats; le seul moyen de les faire aller au pas est d'essayer de les mettre au galop.

Edmond suivit ce conseil; mais l'attelage irrité se dressa en secouant la tête, tourna sur lui-même un instant, puis s'élança en avant. Sorel voulut les retenir: les rênes se brisèrent dans ses mains.

Avertis par les cris de Berthe et de Garin, les baigneurs étaient accourus; tout à coup les chevaux, qui avaient pris le mors aux dents, tournèrent brusquement de leur côté. A cette vue, tous se dispersèrent épouvantés, et la calèche fut emportée vers la pointe de la falaise. Le chemin était si étroit, que les roues effleuraient par instants le bord du précipice; elle allait enfin atteindre le sommet du promontoire, lorsqu'un homme parut sur le versant opposé.

— Mon oncle! cria Edmond en étendant les bras.

Le capitaine poussa un cri et se jeta à la tête des chevaux; mais, ne pouvant résister à leur élan, il arriva,

traîné par eux, jusqu'à l'extrémité de la dune. Il y eut un moment terrible pendant lequel il demeura suspendu aux rênes et penché sur l'abîme; enfin, les chevaux firent un mouvement en arrière, la calèche recula, et l'une des roues, venant frapper le rocher, se brisa. Edmond, lancé au loin par le choc, demeura étendu à terre, privé de sentiment.

On le releva; mais la tête avait porté, et le coup était si violent qu'on le crut mort un instant. Lorsqu'il revint à lui, une fièvre accompagnée de délire le saisit, et il fut près d'un mois dans un état désespéré. Enfin, sa jeunesse et les soins l'emportèrent; la fièvre s'apaisa, la raison lui revint.

Au moment où il recouvra ainsi la conscience de lui-même, il se dressa avec effort sur son séant, cherchant à rappeler le souvenir encore confus de ce qui s'était passé. Le soleil venait de se lever, et répandait à travers les rideaux fermés une joyeuse lueur. Rose était assise dans un fauteuil au pied du lit, et dormait la tête renversée sur le dossier. Son visage parut à Edmond plus pâle, et ses yeux légèrement creusés par la fatigue. Il se rappela alors avoir vu vaguement, au milieu de son délire, une douce figure toujours penchée à son chevet.

Un mouvement qu'il fit réveilla la jeune fille en sursaut.

— Voulez-vous quelque chose, Edmond? demanda-t-elle d'une voix caressante.

A peine sorti de son délire, et bercé par la musique de cette douce voix, le jeune homme ne répondit pas. Rose crut sans doute qu'il ne l'avait point entendue;

car elle le regarda un instant avec une indicible expression de tristesse, deux larmes vinrent au bord de ses paupières, et elle étendit sur le front du blessé sa main blanche et tremblante.

Sorel prit cette main dans les siennes.

— Je suis mieux, ma cousine, dit-il en souriant faiblement.

— Il me reconnaît! cria Rose avec un éclat de joie.

— Et je vous remercie, continua Edmond attendri.

La jeune fille battit des mains et courut à la porte.

— Mon père! s'écria-t-elle, Edmond entend, Edmond parle; il n'a plus de délire... Venez... et vous aussi, ma bonne Marguerite! Oh! mon Dieu! il est sauvé.

— Est-ce vrai! dit Dubois en courant au lit du blessé.

— Je l'espère, répondit Sorel.

— J'en étais sûre, dit Marguerite; je l'avais voué à sainte Anne. C'est la messe que le curé a dite hier à son intention qui l'a guéri.

— Et les saignées que le docteur lui a faites, ajouta M. Dubois.

— Sauvé! répéta Rose, les mains jointes.

— Oui, grâce à vous tous, reprit Edmond attendri. Grâce à mon oncle, d'abord, qui s'est exposé pour moi à la mort; grâce à vous, ma cousine, qui avez veillé à mon chevet comme un ange. Ah! je ne méritais pas tant de dévouement.

— Paix! paix! dit la jeune fille; le docteur ne veut point que vous parliez... il recommande du calme et du silence. Laissons-le reposer, mon père... je suis tran-

quille maintenant. Marguerite restera seulement pour nous avertir s'il veut quelque chose. Venez.

A ces mots, elle fit un pas vers la porte; puis, se ravisant, elle souleva légèrement la tête du malade, s'assura d'un coup d'œil que rien ne lui manquait, et sortit sur la pointe du pied avec le capitaine.

Sorel n'essaya pas de les retenir. Il sentait le besoin d'être seul, de repasser ses souvenirs et de reprendre possession de lui-même.

Il chercha à se rappeler toutes les circonstances de l'accident qui avait pensé lui coûter la vie, et se souvint tout à coup du jeune peintre et de sa sœur.

— Où est M. Garin? demanda-t-il à Marguerite.

— Le Parisien? répliqua la servante; il est parti le lendemain de votre chute, pour dessiner des points de vue le long des côtes.

— Et mademoiselle Berthe?

— C'est elle qui a voulu s'en aller, parce qu'elle avait peur de voir monsieur mourir, et que ça lui aurait fait, qu'elle disait, trop de mal. Après ça, ces jeunesses qui ont été éduquées, c'est si sensible! ça ne peut pas voir souffrir.

Sorel éprouva un désappointement et un serrement de cœur.

—Ma cousine n'a point eu de craintes, dit-il à demi-voix et comme s'il se fut parlé à lui-même.

— Oh! quand ceux qu'elle aime souffrent, Zozo a du courage comme un lion, reprit la vieille servante. Elle a passé presque toutes les nuits sur ce fauteuil,

vous soignant comme une sœur grise. Et Dieu sait pourtant si elle avait le cœur gros, la pauvre enfant ; mais elle ne pleurait que quand vous n'aviez plus besoin d'elle, pendant que vous reposiez.

Edmond fut touché jusqu'au fond du cœur. Puis un amer sentiment s'éleva en lui ! Abandonné aux jours de la souffrance par ceux qu'il avait préférés, il n'avait dû son salut qu'à cette famille ridicule si cruellement raillée. Le Ciel semblait avoir pris soin de lui prouver combien il était dangereux de ne consulter *que la forme*, et quels dévouements pouvaient se cacher sous une enveloppe vulgaire. Il eut honte de n'avoir pas su deviner ce qu'il y avait de noble dans ces deux natures, et de s'être laissé prévenir par une toilette surannée, quelques habitudes de langage, et d'innocentes manies.

Alors, comme il arrive toujours aux esprits détrompés, il mit une sorte d'amour-propre à se prouver à lui-même son injustice et son erreur. Il étudia le capitaine, et reconnut que si son parler était souvent commun, ses sentiments ne l'étaient jamais ; toute la distinction de cette âme était passée dans les actions !

Les longues conversations qu'il eut avec Rose pendant sa convalescence lui firent également comprendre combien il y avait de douce intelligence derrière son ignorance et sa timidité. Enhardie par la bienveillance du jeune homme, elle lui raconta sans contrainte toutes ses pensées. C'était une âme limpide comme le ruisseau, et que l'on pouvait voir jusqu'au fond. Facile à effrayer, elle ressemblait à ces oiseaux que l'on croirait

muets au premier abord, mais qui font entendre dans la solitude des chants qui vous ravissent.

Elle raconta à Edmond sa vie de jeune fille; lui parla de ses fleurs, de ses amies de couvent, de rares tristesses qui traversaient son cœur comme de légères nuées, Tout ce qui autrefois avait paru ridicule au jeune homme s'illumina à ses yeux de je ne sais quelle naïve poésie, Rose lui rappela la Claire du comte Egmont[1], uniquement occupée de coudre, de prier Dieu, et de regarder à la fenêtre si elle ne voit pas venir son fiancé.

VI.

La jeune fille, de son côté, encouragée par l'affection de son cousin, se montrait d'heure en heure plus intelligente de ce qu'il désirait. La tendresse épanouit l'âme comme le soleil les fleurs. Mille nouvelles pensées venaient à Rose, mille nouveaux intérêts s'éveillaient dans sa vie. Edmond sentait cette souple nature se modeler chaque jour à ses propres sentiments, et ce jeune esprit s'ouvrir à toutes les lumières.

La transformation de Rose commençait à se révéler jusque dans son extérieur; son front semblait s'être élargi, ses yeux plus pensifs avaient pris une modeste assurance : sûre de n'être plus raillée, elle marchait à l'aise dans son bonheur.

Cependant Sorel était presque entièrement rétabli.

[1] Drame de Gœthe.

Ses entretiens avec sa cousine pouvaient être plus longs, plus suivis et prendre presque la forme de leçons. Quelquefois il lui faisait à haute voix quelques lectures de nos poètes modernes, et il jouissait de son émerveillement, au milieu de ce monde tout nouveau d'images et d'idées. Il se plaisait alors à interroger ses émotions, à écouter ses confessions toujours charmantes, parfois profondes comme tout ce qui est sincèrement naïf.

Un soir qu'il lui lisait ainsi une méditation de Lamartine, Marguerite annonça M. et Mlle Garin. Edmond éprouva une sorte de contrariété; mais le jeune peintre venait d'entrer suivi de sa sœur; tous deux coururent à lui avec des exclamations de joie caressante.

— Enfin le voilà debout! s'écria Paul; ce cher Edmond! Quel bonheur de le trouver rétabli.

— Ah! nous n'avons pensé qu'à vous depuis six semaines, interrompit Berthe d'un accent plaintif.

— Et quel dommage qu'il n'ait pu nous accompagner! reprit Garin... Votre pays est plus beau que l'Écosse, mon cher!

— Et les habitants qu'on nous avait représentés comme des sauvages, reprit la jeune fille, ils nous ont partout reçus en ami.

— On nous a donné des fêtes.

— Nous avons logé à Brest chez le préfet maritime.

— Nous avons vu manœuvrer la flotte.

— Il y a eu un bal, pour nous, à bord du vaisseau amiral.

— On peut être fier d'appartenir à un tel pays, ajouta Paul gravement.

— J'ai bien promis d'y revenir, acheva Berthe.

Tout cela s'était dit si rapidement, que Sorel n'avait pu prononcer un mot. Il lui sembla seulement que si elle *n'avait pensé qu'à lui*, Mlle Garin avait au moins raisonnablement essayé de se distraire; mais, après tout, elle le croyait mort ou mourant, et devait le regarder comme un prétendu fort incertain.

Lorsqu'ils eurent fini de raconter leur voyage, Sorel les félicita d'avoir rapporté de si bons souvenirs de la Bretagne.

— Et pendant ce temps ce pauvre M. Edmond était au lit! dit Berthe.

— Trop heureux de ne pas être entre quatre planches, continua Paul.

— Ah! Je n'oublierai jamais cette scène, reprit la jeune fille; je crois voir encore la calèche sur le bord de l'abîme... c'était horrible.

— On pourrait composer avec cela un tableau, fit observer Garin pensif.

— Voulez-vous que je pose? demanda Edmond ironiquement; je suis encore assez pâle pour cela.

Le jeune peintre allait répondre, lorsque le capitaine entra.

— Eh! ce sont nos Parisiens, s'écria-t-il en tendant la main à Garin. Eh bien! notre gars est remis de son abordage, et le voilà qui a quitté la cale de radoub; je venais le chercher pour qu'il vît ma récolte de rousselets.

— Mademoiselle aurait-t-elle aussi une recette pour les conserves de poires? demanda Paul en se tournant vers Rose avec un grand sérieux.

La jeune fille rougit et Edmond se mordit les lèvres.

— Ma cousine en connaît au moins une pour soulager ceux qui souffrent, dit-il, et celle-là, il en est beaucoup qui l'ignorent.

— Je n'ai jamais douté des qualités éminentes de mademoiselle, dit le jeune peintre en s'inclinant; vous m'avez entendu plusieurs fois dire toute ma pensée à cet égard, et il me semble qu'alors nous étions d'accord..

— Alors je ne la connaissais pas comme aujourd'hui, reprit Sorel en rougissant.

— Il a raison, s'écria le capitaine avec un gros rire; Zozo masque ses batteries; mais, au fond, c'est une fine voilière et solide au gros temps; tout le portrait de sa mère. Elle mérite d'être heureuse.

— Et elle le sera, répliqua Edmond vivement.

Berthe et Paul échangèrent un regard.

— Pardon, dit celui-ci d'un ton un peu contraint, nous ne voudrions pas troubler des épanchements de famille... Seulement, comme notre départ est prochain, nous venions savoir si Sorel comptait toujours faire route avec nous.

Edmond regarda Rose, puis son oncle, et parut embarrassé.

— Je crains que M. Sorel n'ait pris goût au jardinage, et ne veuille compléter son instruction avant de partir, objecta Berthe avec un persiflage amer.

— En effet, dit le jeune homme, j'ai changé d'avis.

— Que dis-tu? s'écria le capitaine; tu restes avec nous?

— Et pour toujours, mon oncle, si vous le voulez. M. Dubois poussa une exclamation de joie, regarda son neveu, puis sa fille.

— Ainsi balbutia-t-il... tu as pris la plaisanterie d'autrefois au sérieux...

— Si ma cousine y consent, dit Edmond tendrement et en tendant la main à la jeune fille.

QUATRIÈME RÉCIT

UNE NUIT DANS LES NUAGES

I

C'était un dimanche du mois d'août ; le jour allait finir, et la population de Manheim regagnait la ville par troupes joyeuses. Tous les jardins établis depuis peu à la place des fortifications détruites étaient redevenus silencieux et déserts, sauf un seul où retentissaient le bruit des voix et le son des instruments.

C'était le *Jardin de la Cabane*, alors célèbre à Manheim par ses bals champêtres, ses carrousels, ses feux d'artifice et ses aérostats captifs.

Ceux-ci avaient surtout longtemps attiré la foule à cause de leur nouveauté. Bien que l'admirable découverte des frères Mongolfier fût déjà ancienne, on n'avait songé que depuis peu à en faire un moyen de divertissement; mais le succès avait été si universel et si rapide en Allemagne, que tous les jardins publics avaient alors leurs ballons, et qu'une ascension était devenue une chose presque aussi simple et aussi peu redoutée qu'une promenade sur le Rhin.

Il est vrai que ces voyages aériens étaient courts et offraient peu de dangers. Solidement attaché à la terre par des cordes que l'on pouvait allonger ou raccourcir à volonté, le ballon ne s'élevait qu'à la hauteur désirée par les aéronautes, et ne dépassait guère, dans ses ascensions les plus hardies, le sommet des arbres.

Cependant la foule avait abandonné les parties les plus écartées du jardin, pour se porter vers la grande esplanade où le feu d'artifice se trouvait préparé. Les bosquets étaient déjà déserts depuis quelque temps, lorsqu'un homme d'une quarantaine d'années, tenant par le bras une jeune fille, parut à l'extrémité d'un des sentiers les plus ombreux. Tous deux semblaient également se diriger vers l'esplanade, mais lentement et comme des gens que préoccupe quelque idée sérieuse.

Après un assez long silence, l'homme dit vivement, et avec un geste énergique :

— Non, ma sœur, non, tant que je vivrai je ne pourrai pardonner à Christian Loffman de me disputer la succession de mon cousin ! car Dieu sait que cet héritage

n'est point un don, mais un légitime dédommagement pour ce qui m'était dû par le mort.

— Son testament eût dû le déclarer, Michel, fit observer la jeune fille.

— Et parce qu'il ne l'a point fait, je serai dépouillé de ce qui m'est dû, Florence! Parce qu'un agonisant a négligé de tout dire, Michel Ritter sera accusé de captation par ce Loffman!

— Hélas! il ne nous connaît pas, mon frère, dit doucement la jeune fille; on aura fait naître en lui ces soupçons, et il les aura accueillis, parce que son intérêt était d'y croire.

— Ainsi, reprit Michel amèrement, la terre que je cultive depuis vingt années, et que j'ai acquise à force de travail, me sera enlevée par un étranger qui n'y a d'autre droit que le hasard de la naissance!

— Le jugement n'est point encore prononcé, interrompit Florence.

Son frère secoua la tête.

— Ah! j'espère bien peu, dit-il; ce Loffman est jeune, actif... il a sans doute des amis qui solliciteront pour lui... Peut-être l'arrêt qui me dépouille est-il déjà porté...

Florence soupira; Ritter s'en aperçut.

— Allons, dit-il avec effort, me voilà encore revenu à te parler de cette affaire, après t'avoir conduite ici pour te distraire et l'oublier. Je voudrais quelque spectacle saisissant, quelque sensation nouvelle, qui pût m'arracher de cette préoccupation unique...

Comme il achevait ces mots, tous deux arrivèrent au détour du sentier, et se trouvèrent à l'entrée d'une salle de verdure qu'ils n'avaient point encore aperçue : c'était le lieu destiné aux ascensions. Un ballon captif s'agitait gracieusement à quelques pieds au-dessus de leur tête, et soutenait une nacelle élégante qui, en suivant ses oscillations, semblait flotter doucement sur le gazon.

Florence ne put retenir un cri de surprise et d'admiration. Elevée loin de la ville, c'était la première fois qu'elle voyait un aérostat de près et dans tous ses détails. Elle s'approcha avec son frère.

— Encore deux places, cria le gardien chargé de lâcher les freins.

Michel regarda la nacelle, où venait de s'asseoir un jeune homme en habit de voyage et tenant à la main un de ces bâtons ferrés qui servent aux excursions dans les montagnes.

— Deux places! répéta-t-il avec un sourire et en se tournant vers Florence; voudrais-tu faire une promenade au-dessus des arbres?

— N'y a-t-il point de danger? demanda la jeune fille incertaine.

— Aucun, ma belle demoiselle, dit le gardien; j'ai déjà fait faire le voyage à plus de dix mille chrétiens.

— Et l'on peut redescendre quand on le veut?

— Il suffit de tirer le cordon de sonnette qui se trouve dans la nacelle.

Florence parut hésiter. Bien qu'elle éprouvât quelque

crainte, l'originalité d'une pareille promenade la tentait. Accoutumée, d'ailleurs, à s'associer à tous les actes de son frère, elle lui déclara au bout d'un instant qu'elle était prête à faire ce qu'il déciderait.

— Va donc pour un voyage dans l'air! dit Michel.

Et s'approchant de la nacelle, il s'y plaça avec Florence.

Dès que le gardien les vit assis, il lâcha doucement les freins, et le ballon commença à s'élever lentement.

En se sentant enlevée, la jeune fille ne put retenir un cri, et devint pâle. L'étranger, qui se trouvait placé vis-à-vis d'elle, avança la main vers le cordon de sonnette.

— Faut-il retourner à terre? demanda-t-il en souriant.

— Mille grâces, monsieur, dit Florence, dont les couleurs reparurent presque aussitôt; je vais m'habituer à cette sensation.

— Vois, vois donc! interrompit Michel; nous voilà déjà plus haut que les arbres.

La jeune fille regarda au-dessous d'elle, et la singularité du spectacle dissipa ce qui lui restait de craintes.

Le *Jardin de la Cabane* apparaissait en entier, et l'œil pouvait saisir à la fois toutes ses parties. On eût dit un de ces plans en relief que l'on voit dans nos Musées militaires. Immédiatement au-dessous du ballon s'étendait l'esplanade, couverte d'une foule pressée dont les rumeurs arrivaient à peine jusqu'à nos voyageurs aériens. L'air, plus léger et chargé par instants de par-

fums terrestres, avait une fraîcheur excitante. Florence se tourna vers son frère, le visage rayonnant.

— Que tout ce qui nous entoure est grand et beau! s'écria-t-elle; dites, Michel, ne sentez-vous point une sorte d'enivrement, et n'êtes-vous pas ici plus tranquille, plus heureux que tout à l'heure?

— C'est la vérité, répliqua Ritter; la sensation physique passe jusqu'à l'âme, et il me semble que je plane au-dessus des iniquités des hommes comme au-dessus de leurs demeures. Mais que se prépare-t-il donc, et pourquoi cette foule réunie sur l'esplanade?

— Elle attend le feu d'artifice, fit observer l'étranger.

— En effet, voici les premières fusées, dit Florence.

— Pourquoi partent-elles ainsi l'une après l'autre?

— Eh! voyez; la charpente qui soutenait les principales pièces vient de s'écrouler.

— Le spectacle est manqué.

— Aussi, entendez-vous les cris?

— Dieu me pardonne! interrompit Michel, on brise les balustrades qui entourent les parterres.

— C'est une émeute d'étudiants, dit l'étranger en souriant; ils se vengent sur le jardin de leur désappointement.

— Quel bonheur que nous ne nous trouvions point au milieu de ce tumulte! ajouta Florence.

— Tu es donc rassurée? demanda Ritter.

— Tout à fait.

— Alors, nous pouvons monter davantage.

Il fit le signal convenu; les freins furent lâchés, et le

ballon s'éleva de nouveau pendant quelques instants, puis s'arrêta.

Les trois voyageurs jetèrent, presque à la fois, un cri d'admiration.

Sous leurs pieds s'étendaient, aussi loin que le regard pouvait aller, de magnifiques vallées parsemées de forêts, de prairies, de champs cultivés, de villages, dont les teintes et les contours variés formaient mille broderies capricieuses. La Forêt-Noire du côté de Wurtemberg, et le Rhin du côté de la France, encadraient ce tableau d'une ligne ondoyante, tandis qu'on voyait serpenter au loin et se perdre à l'horizon le Neker couvert de voiles inclinées.

— Heureux pays, dit l'étranger, comme s'il se fût parlé à lui-même, heureux pays, où Dieu a donné à l'homme le champ fertile, le fleuve navigable et la montagne boisée!

Michel soupira.

— Heureux surtout, s'il n'y eût point laissé place aux procès et aux calomnies! ajouta-t-il à demi-voix.

L'inconnu se tourna vers lui.

— Ah! nul ne le sait mieux que moi, monsieur, dit-il.

— Êtes-vous donc aussi condamné à défendre vos droits devant les juges?

— Et contre un adversaire qui ne négligera rien pour me dépouiller.

— C'est comme le mien, dit Michel; s'il gagne son procès, je perds tout ce que m'a acquis le passé.

— Moi, tout ce que me promettait l'avenir.

— Le fruit de mon travail ira enrichir un homme avide,

— Toutes mes espérances seront anéanties au profit d'un hypocrite.

— Et cependant je crains que la loi ne fasse taire l'équité.

— Moi, que l'intrigue ne l'emporte sur le bon droit.

— Ah! je le vois, s'écria Michel, notre position est la même, monsieur; vous plaidez aussi contre quelque Christian Loffman.

— Christian Loffman! répéta l'étranger, c'est mon nom.

— Le vôtre!

— Et mon adversaire s'appelle Michel Ritter.

— C'est aussi mon nom!

Les deux hommes se regardèrent avec une surprise mêlée de colère et de haine; Florence parut effrayée.

— Descendons, Michel, dit-elle en posant une main sur le bras de son frère.

Mais celui-ci ne l'écoutait pas.

— Ce que M. Loffman vient de dire de son adversaire est une calomnie! s'écria-t-il en regardant l'étranger avec des yeux étincelants.

— Et ce que M. Ritter a dit du sien est un mensonge! répliqua vivement le jeune homme.

— Au nom du Ciel! descendons, reprit la jeune fille tremblante.

— Soit, dit Michel, les explications seront plus faciles sur terre.

— Et j'espère qu'elles seront décisives, ajouta Loffman d'un ton significatif.

Il avait tiré le cordon de la sonnette, et les trois voyageurs attendirent un instant en silence; mais le ballon demeura immobile. Le jeune homme sonna une seconde fois, puis une troisième, sans être plus heureux.

— Le gardien doit pourtant nous entendre, murmura-t-il en tirant de nouveau le cordon.

— Il n'y a plus de gardien! s'écria Florence, qui avait penché la tête hors de la nacelle.

— C'est la vérité, dit Michel en regardant à son tour; l'émeute continue et lui aura fait peur. Voyez ce feu de joie dans lequel la foule jette les bancs.

— Et cette troupe de jeune gens qui parcourent les allées en brisant les lampions.

— Les voilà sous le ballon... Dieu!

— Que font-ils?

— Ils détachent les freins.

— Que dites-vous?

— Voyez!...

Les trois voyageurs se penchèrent en même temps, poussèrent un grand cri et agitèrent les mains; mais il était trop tard. Croyant la nacelle vide, les étudiants avaient coupé les cordes qui retenaient le ballon captif; et celui-ci, s'élevant avec une rapidité prodigieuse, disparut bientôt dans les brumes du soir.

II

Nos trois voyageurs s'épuisèrent d'abord en cris inutiles et en témoignages de désolation; mais lorsqu'ils eurent perdu de vue, d'abord le *Jardin de la Cabane*, puis la terre, une sorte de calme, produit par l'abattement bien plus que par la résignation, succéda à leur désespoir.

Tous trois demeurèrent immobiles, silencieux et sans pensée.

Leur situation ne pouvait, en effet, être comparée à aucune autre. Dans la plupart des cas, les dangers auxquels un homme se trouve exposé ont pu être prévus de lui; il s'y est préparé au moins par des suppositions, des récits, des lectures; mais ici tout était imprévu; on ne pouvait rien attendre ni de sa propre volonté, ni du secours des autres. Nos trois voyageurs se trouvaient pour ainsi dire hors de la sphère humaine, sans prévisions possibles, et condamnés à ce courage passif qui fait attendre la mort sans pouvoir même en deviner l'instant.

Florence, à demi évanouie de terreur, avait caché, son visage contre la poitrine de son frère, qui, flottant lui-même entre la crainte, l'étonnement et la douleur, ne trouvait aucun encouragement à lui donner.

Christian Loffman, assis à l'autre extrémité de la nacelle, semblait moins troublé, et jetait, de temps en temps, un regard de commisération sur Michel Ritter et

sur sa sœur; mais le souvenir de leur inimitié et des insultes réciproques qu'ils venaient de se faire remplissait encore ces deux âmes et les tenait éloignées l'une de l'autre, même dans ce commun danger.

Cependant le ballon, abandonné aux vents de la nuit, flottait au hasard dans les cieux, tantôt fendant l'air rapidement comme une hirondelle qui regagne son nid, tantôt s'arrêtant au-dessus des montagnes comme un vautour qui plane. Quelquefois Ritter et Loffman se penchaient en dehors, et alors, au fond de ce goùffre de ténèbres, ils apercevaient des lumières tremblantes et confuses qui leur indiquaient les villes ou les hameaux. Mais peu à peu ces dernières traces de la terre disparurent, le ballon avait atteint les régions les plus élevées, et l'air devenait à chaque instant plus rare. Nos trois voyageurs commencèrent à se sentir oppressés. De sourds bourdonnements tintaient à leurs oreilles; des lancinations douloureuses parcouraient leurs corps; l'air, toujours plus froid, glaçait leurs membres engourdis. Florence, dont les forces étaient épuisées, se laissa glisser aux pieds de son frère.

— Que fais-tu! s'écria celui-ci.

— Je veux dormir, murmura la jeune fille.

— Réveille-toi! réveille-toi! reprit Michel effrayé; le sommeil, c'est la mort! Lève-toi, Florence!

Mais elle demeura immobile.

— Florence! répéta Michel éperdu... O mon Dieu! elle ne m'entend pas; et nul moyen de la réchauffer...

— Prenez ce manteau dit une voix.

Il releva la tête, et aperçut Loffman qui se dépouillait d'une sorte de pelisse fourrée dont il était entouré.

— Mais vous-même? demanda Ritter surpris et touché.

— C'est aux plus forts de souffrir, répliqua Christian en déployant le manteau.

Michel l'aida à en envelopper sa sœur; et comme, en prenant ce soin, sa main rencontra celle du jeune homme, il la saisit vivement.

— Ce que vous faites là rachète tout le reste, dit-il, et je regrette d'avoir prononcé des paroles qui ont dû vous blesser.

— Ne regrettez rien, reprit Loffman ému; car le plus grand tort est venu de moi.

— Soyons donc indulgents l'un pour l'autre, reprit Michel; chacun de nous aura bientôt à justifier devant Dieu ses sentiments et ses actions; déposons au moins notre haine avant de nous présenter à lui.

— Je n'en ai plus, s'écria Christian; voici ma main, Michel Ritter, et c'est celle d'un ami.

— Je l'accepte comme telle, dit Michel avec une effusion pieuse. Nous avons été trompés tous deux, Loffman; chacun de nous a cru que l'autre était un méchant, par cela seul qu'il avait des intérêts opposés, et nous nous sommes calomniés faute de nous connaître. Hélas! il en est ainsi le plus souvent parmi les hommes; leurs haines ne sont que des ignorances ou des malentendus. Remercions tous deux la Providence de nous avoir réunis à une heure suprême pour que

nous puissions nous présenter devant Dieu sans fiel dans le cœur.

— Ah! je veux la remercier avec vous, Michel, dit Florence, qui venait de se ranimer.

— Prions donc, s'écria Ritter en la serrant dans ses bras; et puisse Dieu nous pardonner comme nous pardonnons!

A ces mots, il se découvrit ainsi que Christian, et ces trois âmes se confondirent dans une prière commune.

Comme ils l'achevaient, une pâle lueur colora l'orient, c'était le jour.

Le vent, qui les avait jusqu'alors emportés vers les régions les plus élevées, parut fléchir tout à coup; le ballon commença à redescendre doucement, et un peu d'espoir rentra dans leurs cœurs.

La réconciliation avait d'ailleurs ranimé leur courage. Isolés par la haine, chacun d'eux n'avait eu que lui-même pour consolateur et pour appui, tandis que maintenant ils se trouvaient trois qui pouvaient s'encourager et se soutenir.

Le soleil acheva de se lever, et ils ne tardèrent point à apercevoir les campagnes badoises.

Ce fut pour eux comme une résurrection : ils n'étaient plus seuls dans cet abîme de ténèbres au milieu duquel ils avaient flotté toute la nuit; le soleil brillait; *la terre existait encore!* Ils la voyaient au-dessous d'eux, ils apercevaient les fleuves, les montagnes, les villes; là étaient des hommes, leurs semblables, dont les regards les

suivaient peut-être dans les nuages, dont les vœux les appelaient.

Et le ballon descendait toujours.

Enfin, ils purent distinguer les champs, les maisons, les personnes. Tout à coup Ritter poussa une exclamation de joie. Il venait de reconnaître Loërrach, et, plus loin, sur le versant des coteaux, son village et ses champs! Le vent les portait de ce côté. Ils arrivèrent bientôt au-dessus des prairies qui bordent les collines.

Florence avait joint les mains en sanglotant : elle distinguait le toit de leur demeure, le bosquet de chênes où elle allait s'asseoir et travailler, le petit ruisseau qui tournait au pied des rochers. Michel lui-même pleurait. Dans ce moment, le ballon, qui avait jusqu'alors continué à descendre, se releva lentement, soulevé par une brise. La jeune fille et son frère jetèrent un cri de désespoir, se penchèrent sur les bords de la nacelle, et étendirent les bras comme s'ils eussent voulu s'élancer vers leur habitation.

— Ah! n'est-il donc, mon Dieu! aucun moyen de redescendre? s'écria Florence éplorée.

— Il en est un, répliqua Loffman, mais dangereux.

— Quel qu'il soit, tout plutôt que cette agonie! reprit vivement Ritter; songez à cette nuit dernière.

— Oui, dit le jeune homme; c'est d'ailleurs notre dernière ressource; allons...

Il se souleva avec précaution, éleva le bâton ferré qu'il avait jusqu'alors gardé près de lui, et déchira l'enveloppe du ballon.

Celui-ci sembla pousser un soupir, et s'agita convulsivement comme un être animé qui reçoit une blessure. Pendant un moment l'incertitude fut terrible. Le gaz s'échappait impétueusement par l'ouverture qui venait d'être faite; le ballon détendu s'abaissa avec une rapidité effrayante, comme s'il se fût abîmé dans l'espace. Les trois voyageurs fermèrent les yeux, épouvantés et étourdis...

Tout à coup un long déchirement se fit entendre, et fut suivi d'une secousse violente; ils relevèrent la tête avec terreur : le ballon venait de s'arrêter aux dernières branches d'un sapin, et la nacelle se balançait à quelques pieds de terre.

III

Vers la fin de ce même jour, Loffman et Ritter étaient accoudés à la fenêtre d'une maison bâtie sur le penchant de la colline. C'était celle de Michel, qui y avait conduit son compagnon de voyage aussitôt après leur commune délivrance.

Le frère et la sœur n'avaient songé d'abord qu'à se réjouir avec lui de leur bonheur; mais une fois la première joie passée, Ritter sentit se réveiller en lui le souvenir de ses intérêts si gravement menacés.

Appuyé sur la balustrade de bois qui servait de balcon, il gardait depuis quelque temps le silence, lorsque Christian, dont les regards se promenaient sur la campagne, se retourna tout à coup, et dit :

— Jusqu'où s'étend votre domaine, monsieur Ritter?

Celui-ci tressaillit comme si cette demande lui eût révélé la pensée secrète de son hôte.

— Ah! vous voudriez connaître ce que vous rapporterait de terre le gain de votre procès? dit-il avec quelque amertume.

— Sur mon âme! je n'y ai point songé, reprit Loffman déconcerté.

— Il ne faut point rougir pour cela, dit Ritter; chacun a confiance dans son droit. Je vais vous montrer les limites du domaine.

Et il se mit à lui désigner, l'un après l'autre, les bois, les champs, les prés qui en faisaient partie.

— C'est une propriété merveilleusement aménagée, fit observer Christian.

— Aussi y ai-je mis tout mon temps et toute mon intelligence, répliqua le fermier. J'espérais exécuter bien d'autres améliorations; mais qui sait combien de jours je dois encore passer ici? cette terre a déja cessé peut-être de m'appartenir...

Comme il achevait ces mots, Florence entra. Elle était troublée, et tenait à la main une lettre portant le timbre de Manheim.

— Est-ce de M. Littoff? s'écria Michel en pâlissant.

— De lui, répondit la jeune fille.

— Alors, le jugement est prononcé, et nous allons savoir.

Il étendit, pour prendre la lettre, une main qui tremblait; mais Florence saisit cette main dans les siennes. et, jetant à Loffman un regard timide :

— Ah! quoi qu'il arrive, dit-elle, n'oubliez point que vous avez renoncé à la haine.

— Cette lettre! donne cette lettre! interrompit Michel agité.

La jeune fille recula d'un pas.

— Promettez d'abord de vous soumettre sans rancune à ce qui a été décidé, dit-elle plus vivement.

Et montrant du doigt, au pied de la colline, le sapin aux branches duquel pendaient encore les débris du ballon, elle ajouta :

— Rappelez-vous la nuit passée au-dessus des nuages!

Ritter et Loffman se regardèrent. Il y eut un instant d'hésitation, puis tous deux se tendirent la main.

— Oui, s'écria Michel, il ne sera point dit que le danger seul a ouvert nos cœurs à la miséricorde! Sauvés par la bonté de Dieu, prouvons-lui notre reconnaissance par notre soumission. Christian Loffman, nous avons laissé notre inimitié là-haut; ne la reprenons pas en nous retrouvant sur la terre. Quoi que cette lettre annonce, je déclare que je l'accepterai sans colère.

— Et moi, je la bénirai de m'avoir assuré un ami, ajouta Christian, dût-elle assurer la ruine de toutes mes espérances.

Florence tendit alors la lettre à son frère, qui l'ouvrit d'une main ferme, la parcourut et pâlit légèrement. La jeune fille fit un mouvement.

— Vous êtes chez vous, monsieur Loffman, dit le fermier en se tournant vers le jeune homme.

— Ainsi les juges ont décidé en ma faveur! s'écria celui-ci avec un éclair de joie.

— Voici l'arrêt.

Christian prit le papier que lui tendait Michel.

— Désormais, continua le fermier, vous êtes le maître de ce qui a appartenu à votre cousin; son domaine est à vous...

— Un domaine ne vaut point le bonheur d'un ami! interrompit Loffman qui déchirait le jugement.

Ritter le regarda étonné; Florence joignit les mains.

— Oui, reprit le jeune homme, je suis entré ici comme un hôte, je n'y resterai pas comme un ennemi. Celui qui m'a reçu avec tant de générosité désignera lui-même un arbitre pour régler nos droits.

— Moi! dit Ritter attendri; ah! qui pourrais-je choisir?...

Loffman tourna un regard plein de tendresse vers Florence, qui baissa les yeux; puis, prenant la main du fermier :

— C'est à celle qui a formé l'amitié d'en resserrer à jamais les nœuds, dit-il, et de rendre entre nous le partage facile.

— Comment cela? demanda Michel.

— En faisant que les amis deviennent des frères.

Ritter regarda Florence en souriant, comme pour l'interroger du regard, et la jeune fille confuse se jeta sur son cœur en tendant la main à Loffman.

CINQUIÈME RÉCIT

LE CHIEN DE TOBIE

—

Plusieurs bergers écossais étaient arrêtés sur le sommet d'une colline, causant de la prochaine tonte des moutons et de la vente des laines à Edimbourg. La nuit allait venir; son ombre commençait déjà à envelopper les *glens* [1] solitaires qui entrecoupent les montagnes. Tout à coup, un son de trompe se fit entendre, et tous

[1] Nom que les Ecossais des montagnes (*Highlanders*) donnent aux petits vallons des hautes-terres.

les yeux se tournèrent vers un côteau voisin, où venait de paraître un Highlander accompagné d'un chien qui chassait devant lui son troupeau.

—Voyez, dit un des interlocuteurs, qu'à son costume il étai facile de reconnaître pour un habitant des *borders* [1], comme la bête conduit seule les moutons. Par le Christ ! mes compères, chacun de vos chiens fait ici la besogne de dix bergers, et sans eux toutes vos bruyères ne vaudraient pas trois schellings. Vous devriez remercier Dieu tous les jours de vous avoir donné de tels serviteurs.

— Il faut remercier Dieu même quand il nous châtie, fit observer le plus vieux des Ecossais ; mais il y a deux côtés à toute chose, monsieur Thompson ; s'il est des chiens qui nous servent, il en est d'autres qui nous ruinent.

— Lesquels ?

— Ceux des *pillards*.

— Tout ce que l'on raconte de ces voleurs de moutons est-il bien vrai ? demanda le premier ; et vous sont-ils si nuisibles ?

— Demandez à Steel et à Dickins, qui ont perdu cet hiver près de cent têtes de bétail.

— Mais, où se cachent donc ces *pillards* ?

— C'est ce que l'ennemi de Dieu pourrait vous dire mieux que moi, monsieur Thompson. Cependant vous n'êtes point sans avoir rencontré quelquefois, je pré-

[1] Terres des frontières.

sume, le long des bruyères, des étrangers montés sur de petits chevaux à longs poils et suivis d'une chienne noire...

— En effet, mais je ne leur ai jamais vu de brebis.

— Il serait trop facile de les découvrir, s'ils marchaient en compagnie de leur butin. Ils envoient leurs chiennes sur les côteaux : elles rassemblent tous les moutons qu'elles trouvent sans gardiens, les poussent devant elles, en ayant soin d'éviter les *glens*, et les conduisent à plusieurs milles, dans quelque lieu désert indiqué par le maître pour le rendez-vous.

— Mais ces chiennes ont donc une intelligence humaine ?

Le berger secoua la tête :

— Vous ne dites pas assez, monsieur Thompson; elles ont l'intelligence de celui qui a mangé le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal : aucun de nous ne pourrait amener son chien à faire la même chose.

Un jeune homme, qui avait jusqu'alors gardé le silence, sourit à cette assertion du vieillard.

— John Scott aime mieux admettre l'intervention du démon que la puissance de la volonté humaine, dit-il.

— Parce que je connais par expérience la vanité de nos volontés, répliqua John ; mais toi, enfant, tu crois possible tout ce que tu veux !

— Et je l'ai prouvé, ajouta le jeune homme.

— Prends garde, Tobie, prends garde, reprit Scott; c'est l'orgueil qui a perdu le premier homme.

— Soit ; mais il est certain qu'un bon dresseur peut tout obtenir de son chien.

— Excepté ce qu'en obtiennent les *pillards*, répliqua John.

Les autres bergers se joignirent à lui pour affirmer la puissance surhumaine des voleurs de moutons ; Tobie haussa les épaules.

— Oh! il ne cédera pas, dit John Scott ; Tobie ne croit que ce qu'il désire trouver vrai.

— Il tient a sa réputation, ajouta un autre ; il veut passer pour meilleur dresseur que Satan lui-même.

— Que ne se fait-il *pillard ?* demanda un troisième.

— Qu'il essaye a dresser une chienne noire ! reprit le premier.

— Adieu ! Tobie le tout-puissant !

— Bonsoir, Tobie le sorcier.

Les bergers s'en allèrent avec le fermier Thompson, en éclatant de rire.

Tobie ne répondit rien ; il demeura à la même place, appuyé sur son bâton de cytise, jusqu'a ce qu'il les eût vus disparaître dans l'ombre : il se redressa alors.

— Nous verrons ! nous verrons ! murmura-t-il d'un accent blessé.

Et rejetant sur son épaule son plaid de tartan, il siffla son chien, et prit une route opposée à travers les bruyères.

Mais les moqueries de ses compagnons lui étaient restées sur le cœur. Tobie n'avait rien, malheureusement, de cette humilité qui fait ici-bas les heureux.

C'était un esprit vain, audacieux, et jaloux de tout soumettre à sa volonté. Il suffisait de dire d'une chose : *Cela est impossible*, pour qu'il la tentât sur-le-champ. Peu lui importait le but ; ce qu'il désirait, c'était la victoire d'une difficulté. Une fois, on avait dit devant lui :

— Les bergers de Crawfort se réunissent demain à New-House ; il serait dangereux à ceux de Tiertine d'y aller.

Le lendemain, Tobie, qui était de Tiertine, était, avant le jour, à Crawfort, d'où on le rapporta, deux heures après, à demi mort.

Une autre fois, quelqu'un ayant prétendu que nul de la paroisse n'oserait manquer à l'office le dimanche des Ramaux, ni garder son chapeau devant le curé, Tobie avait affecté de ne point aller à l'église, et de refuser le salut au pasteur. Toute sa vie il avait ainsi bravé les lois établies pour tous. En vain John Scott, qui l'aimait pour l'avoir fait danser sur ses genoux quand il était tout petit, lui répétait-il sans cesse :

— N'essaye pas ce qui est difficile, mais ce qui est bien, Tobie.

Le jeune berger méprisait les conseils du vieillard.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis la conversation que nous avons rapportée plus haut ; Tobie, Wilkie et quelques autres bergers se trouvaient réunis sur la même colline, lorsque John Scott y arriva haletant.

— Les *pillards* sont venus ! s'écria-t-il.

— Les *pillards !* répétèrent les bergers.

— Ils m'ont enlevé près de cinquante moutons !

— Quand cela ?

— Tout à l'heure.

Les bergers se récrièrent.

— C'est impossible! dirent-ils... à cette heure!... Etes-vous bien sûr, John ?

— Sûr ! répéta le vieillard au désespoir. Le troupeau était complet ce matin quand je l'ai conduit à la lisière du petit bois ; je n'ai point quitté le côteau, et cependant, quand j'ai voulu rassembler les brebis dispersées, la moitié manquait.

Les bergers se regardèrent.

— Jamais ils n'avaient osé pareille chose! dit Wilkie. S'ils nous volent maintenant en plein jour, sans que nous puissions nous en apercevoir, autant abandonner la montagne.

— Ainsi, demanda Tobie avec un étrange accent, le vol qui vient d'être fait vous semble plus hardi et plus adroit qu'aucun autre?

— Si adroit, que l'esprit du mal doit s'en être mêlé, fit observer Wilkie.

— C'est l'opinion de John Scott, je suppose, dit Tobie en souriant ; car il a prétendu que nul homme ne saurait rendre un chien aussi habile que ceux des *pillards*.

— Et je viens d'en avoir une triste preuve, ajouta le berger désolé.

— Vieux Scott, dit Tobie en s'approchant d'un air délibéré, c'est Sirrah, mon élève, qui a tout fait.

Les bergers poussèrent une exclamation de surprise.

— Et dans ce moment, ajouta le jeune homme d'un

air triomphant, vos cinquante moutons sont au gué de Blakhouse.

— Est-ce vrai? demandèrent Wilkie et les autres.

— Vous allez le voir.

Tobie les conduisit au lieu indiqué, où ils trouvèrent, en effet, Sirrah avec les brebis dérobées, qu'il avait forcées à se cacher dans le taillis. Tous demeurèrent stupéfaits.

— Eh bien ! John, dit le jeune homme, crois-tu encore que le démon puisse seul instruire les chiens à voler des moutons ?

— J'en ai peur, dit le vieux berger; car, certes, ce n'est point l'esprit de Dieu qui t'a inspiré, Tobie. Acquérir la puissance de faire le mal serait dangereux même pour les saints.

— Ah! j'attendais le sermon, s'écria Tobie en se tournant vers les bergers ; il faut que le vieux se dédommage de s'être trompé. Mais, quand tous les versets de l'Ecriture seraient contre moi, avoue au moins, vieux Scott, que je sais mon métier de dresseur de chiens, et que Sirrah vaut son prix.

— Aussi feras-tu sagement de le vendre à ton premier voyage hors du district, répondit le berger.

— Le vendre ! répéta Tobie ; pourquoi me priverais-je d'un si habile serviteur ?

— Parce que les serviteurs corrompus nous induisent en tentation, répondit John.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Allez, père Scott, dit-il avec mépris, à force de

vieillir, votre esprit est devenu comme vos yeux ; de loin vous prenez une brebis pour une vache noire. Sirrah va vous ramener vos moutons.

A ces mots il siffla le chien, lui fit un signe, et celui-ci força le petit troupeau à rebrousser chemin.

Cependant Wilkie et les autres bergers ne manquèrent pas de dire ce qu'ils avaient vu. On répéta bientôt dans tout le district que Tobie avait un chien qui savait voler les brebis : on s'en émerveilla d'abord ; puis quelqu'un ajouta qu'heureusement Tobie était un honnête garçon.

— C'est dommage qu'il aime la dépense et les fêtes, continua un second.

— Et qu'il aille si rarement à l'église, ajouta un troisième.

— En tous cas, nous sommes avertis, et c'est à nous de tenir l'œil ouvert, dit un dernier.

La probité du jeune berger était déjà soupçonnée, par cela seul qu'on lui connaissait un moyen de dépouiller ses voisins.

Les vols nombreux qui se commirent l'hiver suivant augmentèrent ces soupçons ; Tobie en fut instruit et s'en indigna. John Scott l'engagea en vain à se défaire de Sirrah pour y mettre fin ; la vanité du jeune berger le poussa à braver les doutes injurieux qui s'étaient élevés contre lui : il affecta de se montrer partout avec Sirrah, et de lui faire exécuter, devant les bergers, tout ce qui pouvait donner une idée exagérée de son obéissance et de sa finesse.

Il sacrifiait ainsi, sans s'en apercevoir, sa réputation

à son amour-propre ; car chaque preuve d'adresse donnée par Sirrah augmentait la défiance contre son maître. Bientôt les compagnons de ce dernier l'évitèrent. Loin de s'expliquer avec eux, Tobie accepta fièrement l'espèce d'isolement dans lequel on le plongeait, et cessa de voir ceux qui ne l'avaient point encore abandonné.

Il passait ses journées et une partie des nuits sur la montagne avec son chien, triste, mais surtout irrité de l'injustice des *Highlanders*. Si la solitude est bonne aux cœurs simples, elle aigrit et déprave les orgueilleux. Ne pouvant satisfaire leurs instincts dans l'isolement, ils prennent en horreur ce monde où ils voudraient être, comme le pauvre prend en haine la vie du riche.

Ce fut ce qui arriva à Tobie. Il souhaita tous les maux aux habitants des *glens* voisins, par cela seul qu'il ne pouvait plus briller au milieu d'eux : or, de souhaiter le mal à le faire il n'y a le plus souvent qu'un pas. Tobie se demanda quel avantage il y avait pour lui à demeurer honnête, puisqu'il était soupçonné. N'avait-il pas toute la honte des voleurs sans en avoir les profits ? Pourquoi ne point accepter en entier le rôle qu'on lui avait fait ? Il pouvait en même temps s'enrichir et se venger des injures reçues ; n'était-ce point folie de perdre une si heureuse occasion ?

A toutes ces questions, dictées par un orgueil blessé, les mauvaises passions répondaient en chœur. C'était d'abord la paresse, qui lui disait que le vol exemptait du travail ; la vanité, qui murmurait qu'il pourrait faire de la dépense et briller dans les villages ; la sensualité, qui

lui présentait une table couverte de clairet et de pâtés de venaison. Tobie succomba à ces sollicitations tentatrices.

Un soir d'hiver, après avoir placé le troupeau de son maître à l'abri d'un petit bois et sous la garde de deux chiens, il monta sur son poney et se dirigea vers Stirling.

Le vent soufflait avec violence, et le jeune berger avait prévu qu'un *drift* [1] ne tarderait pas à tomber sur la montagne; l'occasion ne pouvait être meilleure pour fuir sans être aperçu. Si la tourmente de neige éclatait dans quelques heures, comme tout l'annonçait, on ne manquerait point de lui attribuer, dans le premier instant, la disparition de Tobie et des moutons qu'il emmenait; lors même que l'on découvrirait la vérité, les bergers auraient trop d'occupation pour songer à le poursuivre, et, une fois le *drift* passé, il serait hors d'atteinte.

Tobie, qui avait fait tous ces calculs, ne doutait point du succès. Sirrah était parti quelques heures auparavant pour *faire sa quête* de brebis sur les collines, et le jeune berger lui avait assigné un rendez-vous à une distance d'environ trois milles, dans un ravin escarpé et solitaire.

Il venait d'y arriver, lorsque le bruit d'un troupeau nombreux se fit entendre sur le versant opposé. Il s'avança de quelques pas, et aperçut, à la clarté des étoiles qui scintillaient dans un ciel gris et limpide, Sirrah poussant devant lui près de deux cents moutons de toute couleur et à toute marque.

[1] Tourmente de neige.

A la vue de ce grand troupeau, dérobé à tous les *glens* de la montagne, Tobie se sentit saisi d'une sorte de terreur. Jusqu'alors son crime n'avait été, pour ainsi dire, qu'une mauvaise pensée, une intention ; sa réalité lui apparut pour la première fois comme s'il l'eût aperçu et touché. Tout ce qu'il y avait en lui de bons sentiments et de raison se réveilla. Il songea au châtiment qui le menaçait, à l'infamie dont il resterait couvert, aux dangers d'une fuite dont il ne pouvait prévoir tous les hasards; il eut honte et peur à la fois.

— Non, se dit-il avec agitation, je ne veux point que l'on m'appelle Tobie le voleur.

Il pensa à retourner sur ses pas : mais on pouvait s'être déjà aperçu de son absence et de celle des brebis dérobées par Sirrah; il était fatigué, d'ailleurs, de cette vie isolée; les tentations pouvaient lui revenir, et il succomberait peut-être; il valait mieux qu'il partît.

Cependant la neige commençait à tomber fine et serrée; les cornes d'appel retentissaient dans la montagne. Tobie eut peur d'être surpris au milieu du troupeau volé, il appela à lui Sirrah, dispersa les brebis, qui prirent la fuite dans toutes les directions, et partit au galop pour éviter le *drift* qui approchait.

Il fit environ trois milles, descendant toujours vers la plaine, et uniquement occupé de mettre un long espace entre lui et le lieu où la pensée du crime lui était venue.

Cependant son cheval ruisselait de sueur et bronchait à chaque instant; craignant d'épuiser ses forces, il le laissa ralentir son pas.

Il suivait ainsi depuis quelque temps un chemin étroit et raboteux, lorsqu'il lui sembla entendre un bruit derrière lui. Il tressaillit à la pensée qu'il était poursuivi, et se pencha sur son poney pour lui faire prendre le galop; mais se ravisant tout à coup, il l'arrêta court et regarda en arrière.

La plupart des étoiles avaient diparu, la nuit était devenue sombre; il ne put rien apercevoir. Seulement il lui sembla que le bruit qu'il entendait n'était point un galop de cheval. Bientôt ce bruit s'approcha, devint plus distinct, et tout à coup, au détour du chemin, parut le troupeau de brebis volées que Sirrah poussait vigoureusement devant lui. Après le départ de son maître, le chien avait rassemblé de nouveau les moutons dispersés, et les avait forcés à suivre le galop du poney; ils étaient tous fumants, hors d'haleine et la langue pendante.

Tobie demeura glacé de surprise et d'effroi. Il se trouvait trop loin des *glens* pour pouvoir ramener les brebis; le *drift* enveloppait d'ailleurs déjà le sommet de la montagne; il eût été dangereux d'y retourner. Les moutons étaient, selon toute apparence, perdus pour leurs maîtres; mais il ne voulait pas, du moins, qu'on pût lui reprocher d'en avoir profité.

Il descendit de cheval, dispersa de nouveau le troupeau, attacha son chien à la queue du poney après l'avoir battu, et repartit.

Mais à peine avait-il fait un mille que Sirrah rompit son lien et disparut dans la nuit. Tobie ne douta point

qu'il ne fût retourné vers les moutons : le poursuivre était incertain et dangereux ; il préféra l'abandonner.

Quittant donc brusquement le chemin qu'il avait suivi, il prit, à travers les bruyères, un sentier qu'il savait inconnu à Sirrah, passa deux ruisseaux afin de lui faire perdre sa piste, et arriva enfin, vers le jour, au village de Stirling.

Il entra dans l'hôtellerie très-fatigué, s'assit à une table écartée après avoir demandé de l'ale et du pain, et se mit à déjeuner tristement.

Tout à coup son nom prononcé à haute voix lui fit relever la tête ; il reconnut Thompson et quelques autres habitants des basses-terres.

— Toi ici ! dit le fermier en lui frappant sur l'épaule ; depuis quand as-tu quitté la patrie des moutons noirs pour celle des vaches blanches ?

— J'arrive, répondit Tobie, contrarié de cette rencontre.

— Et comment as-tu laissé ton maître ?

— Bien.

— Quand repars-tu ?

— Tout à l'heure.

— Vive Dieu ! il faut que tu me racontes, avant, tout ce qui s'est passé dans les *glens* depuis que je n'y suis allé.

Tobie voulut refuser, mais le fermier le força à prendre place au milieu des joyeux compagnons qu'il régalait : c'étaient un marchand, un homme de loi, et quelques laboureurs voisins.

— Tu ne perdras rien au changement de table, dit le fermier en servant à Tobie une tranche de bœuf grillé; tu n'es pas ici dans ta montagne, il faut vivre comme un chrétien.

— Je suis sûr que le garçon ne demande pas mieux, objecta le marchand avec un gros rire, les *Highlanders* sont sobres par la même raison qu'ils portent des jupons courts ; donnez-leur de la viande et du drap, ils mangeront du roast-beef et porteront des culottes.

— Il est de fait, reprit l'homme de loi, que les habitants des hautes-terres sont encore bien loin de la civilisation des peuples policés; on peut dire qu'ils vivent *sicut animalium greges*. Leur état de barbarie est tel, qu'ils n'ont presque jamais recours aux tribunaux, et que parmi eux un homme de loi mourrait de faim.

— Et un homme de commerce n'y ferait point de meilleures affaires, ajouta le marchand ; ils fabriquent eux-mêmes ce qu'ils consomment, chose contraire à tous les principes de l'économie politique.

— Aussi, voyez comme ils sont vêtus, ajouta-t-il en montrant Tobie : un mauvais tartan dont les couleurs ont passé, une chemise de toile rousse et une méchante jupe. J'ai été longtemps avant de pouvoir m'habituer à cette mascarade.

— Je fais des affaires avec plusieurs montagnards, fit observer Thompson, et je n'ai jamais eu qu'à m'en louer.

— Sans doute, honnêtes, mais pauvres gens, répliqua le marchand d'un ton dédaigneux : ça se transmet le

travail et la misère de père en fils, comme nous nous transmettons, nous, la fortune. Aucun moyen de s'enrichir chez eux ; tout ce que peuvent faire les deux bras d'un homme, c'est de le nourrir. Ce berger, par exemple, il est vigoureux et bien portant ; combien gagne-t-il chez son maître ?

Tobie indiqua le chiffre de ses gages ; le marchand haussa les épaules.

— Juste la moitié de ce que je paye à mon dernier garçon de magasin, dit-il.

— Allons, allons, ne le dégoûtez pas de son métier, reprit Thompson en riant. Un verre de porto, Tobie ; bois, mon garçon ! tu n'en retrouveras pas la-haut dans ton *glen*.

Le jeune berger vida son verre de mauvaise grâce. L'espèce de compassion qui lui était témoignée, et la comparaison que faisaient les convives de leur position à la sienne, l'humiliaient profondément. Il se sentait blessé à la fois dans son patriotisme et dans sa vanité ; mais il n'était point au bout. Les convives, animés par le vin et par cette espèce de haine que les habitants des *borders* ont toujours eue pour ceux des hautes-terres, n'étaient pas près d'abandonner un tel sujet.

— Ce qui m'étonne toujours, reprit le marchand après avoir vidé sa tasse, c'est que les *Highlanders* ne quittent point leurs bruyères pour chercher fortune ailleurs ; car ce ne sont pas les occasions qui manquent. Encore aujourd'hui, par exemple, un de mes commettants fait une expédition pour l'Inde qui doit enrichir tous ceux qui en

feront partie. Je lui ai déjà envoyé une vingtaine de garçons que je connaissais.

— Et les chances sont belles?

— Sûres, monsieur Thompson; chaque travailleur est entretenu aux frais de la compagnie, et doit revenir au bout de dix ans avec une rente de trente livres sterling.

— Mais quelles sont les conditions?

— Il faut être jeune, bien portant, et protestant.

Le fermier se tourna vers Tobie :

— Eh bien! dit-il, cela ne te tenterait-il pas?

— Lui quitter les *glens!* interrompit l'homme de loi; fi donc! les *Highlanders* aiment trop leurs troupeaux; ils sont attachés à la queue de leurs moutons comme les enfants gâtés à la robe de leurs mères.

— Je suis prêt à prouver que monsieur se trompe, dit sèchement Tobie, s'il y a vraiment des avantages dans cette affaire.

Le marchand lui expliqua au long les conditions de l'entreprise, qui était excellente. Quand il eut fini, Tobie déclara qu'il était disposé à en faire partie.

— A la bonne heure, dit le marchand; mais il faut une première mise de fonds pour l'achat du trousseau et des instruments d'exploitation : chaque travailleur doit posséder au moins trente guinées.

— Trente guinées! dit l'homme de loi en éclatant de rire; autant vaudrait demander à un *Highlander* l'explication des lois de la reine Anne!

Tobie rougit de colère et de dépit.

— As-tu cette somme? demanda le marchand d'un ton péremptoire.

— Je dois avouer que je ne la possède point, dit Tobie avec embarras; mais...

Il fut interrompu par l'aubergiste, qui lui annonça que son troupeau venait d'arriver à la porte de l'hôtellerie.

— Mon troupeau! s'écria Tobie.

— Eh oui, pardieu! dit Thompson en regardant à travers les vitres; je reconnais ton chien.

Le jeune berger courut à la fenêtre, et aperçut en effet Sirrah, qui avait de nouveau réuni une partie des moutons, et suivi sa trace à travers les sentiers non frayés.

Il éprouva d'abord une stupeur impossible à rendre. Cette fois la chose était irréparable : qu'il gardât ou non le troupeau que lui amenait Sirrah, le vol était constant, accompli, et pouvait être constaté par témoins. Il avait tout fait pour échapper au crime; mais maintenant il était commis malgré lui, et il ne restait plus qu'à décider s'il devait en profiter ou non.

La tentation était trop forte; et quand l'homme de loi lui demanda à qui appartenaient ces brebis, il répondit avec une résolution désespérée :

— A moi.

— A toi! répéta Thompson; tu as donc hérité de ton oncle?

— J'en ai hérité, répondit le berger.

— Et qui t'empêche alors de les vendre et de partir pour l'Inde? fit observer le marchand.

— En effet, dit Thompson, je puis te débarrasser de ton troupeau.

— Et vous le payerez comptant?

— Comptant.

— Soit, dit Tobie.

Tous deux descendirent pour voir les moutons, et rentrèrent au bout d'une heure; le marché avait été conclu.

— Maintenant, dit Tobie au marchand, envoyez-moi à Londres; j'ai l'argent nécessaire, et je veux quitter le pays.

Il partit, en effet, le soir même. Mais le *drill* n'avait duré que quelques heures dans la montagne, et le vol des brebis avait été bientôt découvert; Tobie fut dénoncé, poursuivi, et arrêté au moment où il s'embarquait pour l'Inde.

On le renvoya en Ecosse où son procès fut instruit, et où, selon la rigoureuse loi du pays, il fut condamné à être pendu.

Au moment où sa condamnation fut prononcée, John Scott, qui avait été appelé en témoignage, joignit les mains douloureusement, et deux larmes vinrent à ses paupières.

— Hélas! Tobie, murmura-t-il, je te l'avais bien dit qu'il ne faut point essayer le mal même en jouant, et que les serviteurs corrompus nous induisaient en tentation!

SIXIÈME RÉCIT

DIRE ET FAIRE

—

La maison de poste d'Oberhausberg venait d'être mise en émoi par une voiture de voyage arrivant de Saverne et qui se rendait à Strasbourg. Maître Topfer, l'aubergiste, courait çà et là, donnant des ordres à ses domestiques et à ses postillons, tandis que le carrosse, dételé devant la grande porte cochère, était entouré d'enfants et d'oisifs qui se communiquaient leurs remarques.

Parmi ces derniers se trouvait un homme à l'œil vif, au teint basané, et dont l'accent saccadé formait un singulier contraste avec le langage tudesque des autres spectateurs. Maître Bardanou était, en effet, né dans le Midi ; le hasard l'avait seul conduit à Oberhausberg, où il avait élevé, en face du maître de poste, une boutique de perruquier dont les contrevents bleus portaient la double inscription : *Coupe de cheveux et barbe à tous prix ; — On rase dans le genre marseillais.*

Mêlé au groupe de curieux qui s'était formé près de la porte de Topfer, le perruquier prenait part à la conversation générale, dans un allemand dont nous donnerons suffisamment l'idée en disant que c'était de l'alsacien parlé par un Provençal.

— Avez-vous vu le voyageur, maître Bardanou ? lui demanda une vieille femme, qui portait sous le bras un de ces paniers remplis de fil, d'épingles et de lacets, qui indiquent la mercière de carrefour.

— Sans aucun doute, mère Hartmann, répondit le perruquier ; c'est un gros homme, qui a l'air d'avoir plus de ventre que de cerveau.

On remarquera que maître Bardanou avait le goût des épigrammes, et passait à Oberhausberg pour un esprit singulièrement *avancé*.

Ceux qui entendirent sa plaisanterie sur le nouvel arrivé y répondirent par un gros rire auquel la mère Hartmann commença par prendre part ; puis, secouant la tête d'un air capable :

— Mieux vaut des rentes que de l'esprit, mon voisin,

reprit-elle en regardant le perruquier ; car avec de l'esprit on *marche à pied*, tandis que les rentes font rouler carrosse.

— Ce que vous dites là est une grande vérité, mère Hartmann, répondit le Provençal d'un air profond ; et cependant Dieu sait où va souvent la richesse ! Cet étranger qui arrive, par exemple, je voudrais qu'on m'apprît ce qu'il a fait pour mériter de voyager en équipage.

— Taisez-vous, Bardanou, c'est un baron ! interrompit tout à coup une voix fraîche et riante.

Bardanou aperçut la filleule de maître Topfer, qui venait de paraître sur le seuil de l'auberge.

— Un baron ! répéta-t-il, qui vous a dit cela, Nicette ?

— Le grand laquais qui le suit, répliqua la jeune fille ; il a déclaré que M. le baron ne pouvait pas être servi dans la salle commune, et qu'il fallait tout porter dans la grande chambre du balcon.

Les curieux relevèrent la tête : la chambre dont parlait Nicette était précisément placée au-dessus d'eux, et la fenêtre en était ouverte ; mais le rideau abaissé ne permettait d'y rien voir.

— Ainsi, c'est là que vous lui avez mis le couvert ? demanda la mère Hartmann, en désignant du regard la chambre au balcon.

— Pas moi, dit la jeune fille ; M. le baron n'a voulu ni de notre porcelaine ni de nos verres de cristal ; il porte toujours avec lui un service en argent, et j'ai vu son valet le retirer d'une grande boîte en ébène.

Il s'éleva dans la foule un murmure de surprise et d'admiration; le Provençal seul haussa les épaules.

— C'est-à-dire que M. le baron ne peut ni boire ni manger comme les autres chrétiens, reprit-il ironiquement; il lui faut une chambre à part et de la vaisselle plate. Le grand roi Salomon avait raison de dire : *Vanités des vanités, tout n'est que vanité.*

— Allons, Bardanou, vous allez encore dire du mal du prochain ! interrompit Nicette en souriant.

— Du prochain ! répéta le perruquier; est-ce qu'un baron est mon prochain? Laissez donc, je le connais déjà, votre gros homme ; il ressemble à tous les grands seigneurs que nous voyons passer ici. Avez-vous entendu comme il a appelé son valet qui était resté pour parler à maître Topfer : — Je vous attends, Germain, je vous attends!... — Comme si le pauvre diable n'avait point droit de causer un moment. Ce baron-là doit être un véritable tyran.

— Ah! qu'est-ce que vous dites là, Bardanou? s'écria Nicette; Dieu fasse que vous vous trompiez ! Savez-vous pourquoi il se rend dans le duché de Bade?

— Nullement.

— Son domestique me l'a dit, reprit la jeune fille en baissant la voix : il va se marier.

— Se marier?

— Avec une riche héritière du pays, une veuve...

— Qu'il ne connaît pas, sans doute.

— Je n'en sais rien.

— Il ne doit point la connaître; ces gens-là se ma-

rient comme on fait le commerce, par correspondance ; ils ne songent qu'à satisfaire leur cupidité.

— Taisez-vous, Bardanou ! interrompit vivement Nicette ; vous êtes toujours prêt à juger mal des autres sans les connaître...

— Et j'en juge plus mal quand je les connais, ajouta le méridional.

— Vous savez bien pourtant que tout le monde ne se marie point pour s'enrichir, reprit la jeune fille en rougissant un peu et en lui lançant un regard détourné ; il y a encore des gens qui ne consultent que leur amitié...

— Comme moi, par exemple, continua gaiement Bardanou, qui prit la main de Nicette, et la força à le regarder.

— Il ne s'agit point de ça, dit précipitamment la jeune fille.

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi, s'écria le Provençal ; vous savez bien, Nicette, que je ne cours pas après des héritages, moi, et que je ne vous trouve pas moins jolie parce que le père Topfer a déclaré qu'il ne vous donnerait point de dot. Mais moi je suis un original, ma chère, un philosophe, comme dit votre parrain; j'ai sur tout ça des idées qui ne ressemblent pas à celles des autres. Aussi mon sang tourne quand je vois des hommes comme votre baron, pour qui la fortune n'est qu'un instrument de vanité, de tyrannie, d'avarice, et je ne puis m'empêcher de penser que si j'étais à leur place je ferais plus d'honneur au choix de la Providence.

— Reste à savoir, maître Bardanou! fit observer la vieille mercière; la fortune vous retourne drôlement les caractères.

— Quand on n'a point de principes! s'écria vivement le Provençal; quand on se laisse emporter à tout vent qui passe, comme un cerf-volant. Mais moi je sais ce que je veux et ce qu'il faut, mère Hartmann; j'ai ma philosophie. Je deviendrais riche d'un moment à l'autre, voyez-vous, que je ne changerais pas plus que le clocher de notre église. Vous me verriez toujours aussi juste, aussi peu intéressé et aussi bon enfant.

La défiance de lui-même n'était point, comme on le voit, le défaut de Bardanou. Tout ce qu'il retirait à son prochain en moralité et en bon sens, il le reportait à son compte avec une scrupuleuse exactitude. Aussi content de sa personne que mécontent de celle des autres il eût volontiers reproché à Dieu d'avoir fait l'homme à son image au lieu de l'avoir fait à l'image de Bardanou.

Une fois amené sur ce terrain, il se laissa aller à une improvisation sans mesure. Il expliqua longuement tout ce qu'il accomplirait de grand et d'utile si le hasard lui envoyait subitement un de ces oncles d'Amérique qu'on ne retrouve plus, même au théâtre. Il passa en revue toutes les vertus qu'il mettrait au grand jour, tous les mérites dont il donnerait la preuve, et il allait enfin s'accorder l'apothéose, lorsque le voyageur qui avait donné lieu à cette explication parut à la porte de l'auberge.

C'était un homme de quarante ans, replet, un peu

chauve, et dont les traits lourds eussent révélé l'origine allemande, si son accent ultra-germanique eût permis le moindre doute à cet égard. Cependant l'intelligence brillait au fond de son œil d'un bleu clair, et la prévention avait pu seule dicter au perruquier provençal le jugement qu'il en avait porté.

Le baron adressa au groupe formé devant la porte un salut paterne, et dit en souriant :

— Un joli endroit, messieurs, un joli endroit, et une belle journée !

Ceux auxquels il s'adressait se contentèrent de rendre le salut, mais sans répondre : l'Allemand ne parut point découragé par ce silence.

— J'espère, reprit-il toujours souriant, que le pays est bon et que l'on y vit heureux !

— On vit heureux partout quand on a le bonheur en soi-même, répondit sentencieusement Bardanou.

Le baron fit un signe d'assentiment.

— Ce que vous dites-là est d'un grand sens, monsieur, répondit-il d'un ton de déférence, et j'espère que cette remarque est le fruit de votre propre expérience : celui qui comprend si bien le bonheur doit nécessairement le posséder.

— On fait ce qu'on peut, dit Bardanou, que les manières du baron commençaient à adoucir ; il faut bien avoir de la philosophie, quand on n'a pas autre chose.

— Auriez-vous à vous plaindre de votre industrie ? demanda l'étranger avec intérêt.

Le Provençal plia les épaules.

— Je ne me plains jamais, monsieur le baron, dit-il gravement, vu qu'en semant des plaintes on ne recueille que des découragements ; je coupe les cheveux, je fais mes barbes, je frise les faux tours, et, pour le reste, j'attends une heureuse chance.

— Elle viendra, dit le baron, soyez sûr qu'elle viendra ; le hasard n'a point imité votre gouvernement, il a maintenu sa loterie, et on peut toujours y espérer un bon numéro.

— Tiens, à propos de numéros, nous en avons deux ! s'écria Nicette : si nous allions gagner le château !

— Un château ! répéta l'étranger, qui devint attentif.

— Avec des terres et des forêts, acheva Bardanou. C'est un commis-voyageur de Francfort qui est venu ici il y a trois mois pour en offrir, et Nicette m'a forcé d'en prendre un.

— Ne s'agirait-il point, par hasard, du domaine de Rovembourg ?

— Je n'en sais rien ; je n'ai regardé ni le nom ni le numéro ; mais je dois les avoir là.

Le perruquier chercha dans un vieux portefeuille, et en retira un prospectus et un billet.

C'est bien ça, dit-il, après avoir jeté les yeux sur le prospectus : « Domaine de Rovembourg, situé à deux milles de Badewiller, à l'entrée de la Forêt-Noire. » Le billet gagnant devait sortir le 20 juillet.

— Aussi est-il sorti, répliqua tranquillement l'étranger.

— Et vous le connaissez ?

— C'est 66.

Bardanou porta les yeux sur son billet, poussa un cri, et devint pâle.

— 66! balbutia-t-il. Avez-vous bien dit 66?

— Sans doute.

— Et vous êtes sûr que c'est le numéro gagnant?

— Je l'ai vu affiché à Saverne.

— Alors le domaine de Rovembourg est à moi! s'écria le perruquier, qui chancelait.

— A vous? répéta le baron saisi.

— Voyez, voyez; j'ai 66!

Il montrait à tous son billet, qu'il élevait triomphalement au-dessus de sa tête. L'étranger, dont les traits s'étaient altérés, s'approcha vivement; mais, après avoir jeté les yeux sur le numéro, il poussa un cri de joie, et il ouvrait la bouche pour parler, lorsqu'il s'arrêta tout à coup comme frappé d'une réflexion, regarda Bardanou de cet air de bonhomie narquoise qui lui semblait habituel, et s'inclina en signe de félicitation.

La nouvelle de ce bonheur inespéré fut aussitôt connue chez le maître de poste, et se répandit de là dans tout le quartier. Le Provençal, qui s'était sauvé dans sa boutique, ne tarda pas à être assailli par la foule des voisins qui venaient le complimenter sur une fortune aussi imprévue. Il gardait encore quelques doutes au milieu de la joie; mais le baron lui fit envoyer un exemplaire de la gazette de Francfort, qui renfermait tous les détails du tirage et confirmait la nouvelle de manière à ne laisser aucune incertitude.

Bardanou supporta d'abord assez bien ce merveilleux changement. Après la première émotion de joie et de surprise, il reprit, en apparence, son sang-froid, et se mit à causer amicalement avec ceux qui venaient le complimenter : seulement sa voix était plus haute que de coutume, ses manières plus assurées, son affabilité plus majestueuse. Le perruquier tournait évidemment au grand seigneur. Il saluait de la main, rejetait la tête en arrière, parlait de ses projets avec une nonchalance superbe. Il ne savait encore s'il irait habiter son château de Rovembourg ; il avait toujours beaucoup aimé Oberhausberg ; puis, comme Français, il se devait à la France.

Il ajouta quelques allusions à son projet de mariage avec Nicette, qui écoutait émerveillée et recevait les félicitations de ses compagnes.

Cependant le notaire averti était accouru afin d'indiquer à Bardanou les mesures qu'il devait prendre. La première, à son avis, était de partir pour Rovembourg même, où devaient se trouver réunies, dans quelques jours, toutes les parties intéressées. C'était là seulement que la prise de possession du nouveau propriétaire pouvait être régularisée.

Bardanou en tomba d'accord, et déclara qu'il voulait se mettre en route à l'instant. Le marchand de vin proposa son char-à bancs et le vigneron son cheval ; mais Bardanou les remercia avec un sourire royal ; dans sa nouvelle position, il ne pouvait voyager comme le premier venu ; il fallait que son arrivée à Rovembourg fût en rapport avec son titre : pour sa part, il était au-dessus

de pareilles vanités; mais il devait se soumettre aux préjugés établis, respecter l'usage, ne point faire scandale. En conséquence, maître Topfer dut fournir sa meilleure chaise de poste et ses plus beaux chevaux. Le perruquier obtint, en outre, qu'il l'accompagnerait avec Nicette et le notaire, chargé de surveiller les actes de prise de possession. Par ce moyen, il pourrait se présenter à Rovembourg d'une manière convenable.

La filleule du maître de poste ne trouva aucune objection à un pareil arrangement. Elle ne se demanda pas si le Provençal l'attachait à son char de triomphe par amour ou par orgueil, et si elle devait y être une associée de joie ou seulement un ornement. Sans soupçons comme tous les cœurs simples, elle était reconnaissante du souvenir de Bardanou, et sentait que son affection pour lui en était accrue.

Ainsi que nous l'avons dit, l'enivrement du perruquier fut d'abord modéré; il avait besoin d'habituer son esprit au changement qui venait de s'opérer; lui-même avait peine à y croire. Sa nouvelle position lui apparaissait comme un rêve qui, tout en ayant les apparences de la réalité, nous laisse un doute confus. Mais à mesure que la chaise de poste avançait, la certitude entrait de plus en plus dans l'esprit de Bardanou, et il sentait l'ivresse lui venir. A chaque relais, ses façons prenaient quelque chose de plus aristocratique. Ses pensées, d'abord contenues dans de justes limites, s'échappaient en bouffées d'égoïsme ou d'orgueil auxquelles Nicette ne prenait pas garde, et que le notaire

laissait passer par égard pour l'opulence de son nouveau client. Le bruit de l'événement qui venait d'enrichir Bardanou avait gagné de proche en proche : les postillons le transmettaient aux postillons, et l'on répétait partout sur le passage du perruquier :

— Voilà le propriétaire du domaine de Rovembourg !

De même qu'on disait au temps du Chat botté :

— Voilà l'équipage du marquis de Carabas!

Chacun de ces cris était comme un coup de vent qui gonflait le cœur de Bardanou. Devenu un objet de curiosité et d'admiration, il se faisait à lui-même l'effet d'un prince qui voyage incognito. De temps en temps il se penchait à la portière afin de se montrer à ces *braves gens* accourus pour le voir; il les saluait de la tête; il jetait majestueusement des gros sous aux pauvres : pour peu qu'on l'en eût pressé, il eût donné sa main à baiser.

A la dernière auberge où il s'arrêta, il se plaignit du service; le linge était grossier; la vaisselle ébréchée, les couverts bosselés. Il déclara que, s'il quittait son château, il voulait avoir désormais, comme le baron, une argenterie de voyage. Le vin lui parut également indigne de lui, et il fallut lui apporter quelques bouteilles mises en réserve pour les grandes occasions.

Enfin le château de Rovembourg montra à l'horizon ses avenues de sapins, au-dessus desquelles apparaissaient les toits aigus de ses tourelles. Bardanou fit mettre la chaise de poste au pas, afin de mieux jouir de ce coup d'œil. Nicette poussait des cris d'admiration à la vue des prairies diaprées de fleurettes; le notaire estimait,

à demi-voix, le rapport des champs et des bois, et maître Topfer admirait quelques chevaux qui galopaient dans les pâturages.

Bardanou seul gardait le silence. A la vue des tourelles de Rovembourg, une nouvelle préoccupation venait de l'assaillir; il se demandait si aucun titre n'était attaché au domaine, et s'il ne pourrait point se faire appeler comte ou duc de Rovembourg! Ce droit lui semblait maintenant le complément nécessaire de sa position; sans lui, maître Bardanou aurait toujours l'air d'un bourgeois enrichi : la fortune était bonne par elle-même, mais la noblesse semblait indispensable pour la bien porter.

Le perruquier en était là de ses réflexions lorsqu'ils arrivèrent à la porte du château. Nicette proposa de descendre; mais Bardanou tenait à entrer en maître dans sa nouvelle demeure. Il fallut attendre que le concierge, qui était absent, vînt ouvrir la grille devant la chaise de poste, qui pénétra dans la cour d'honneur au trot des chevaux, avec grand bruit de fouets et de grelots. Bardanou avait appris du gardien que les hommes d'affaires de Francfort ne devaient arriver que le surlendemain; mais que la nièce de l'ancien propriétaire, Mme de Randoux, était au château.

Celle-ci ne tarda pas, en effet, à paraître au haut du perron, où elle reçut le Provençal avec toute la grâce d'une femme du monde et toute la bonhomie d'une bourgeoise.

Mme de Randoux était une veuve de vingt-cinq ans, plutôt agréable que jolie, mais de manières élégantes et d'une conversation pleine de charme. Elle se montra

également affable pour Bardanou et pour toute sa compagnie, qu'elle fit entrer dans un riche salon décoré à la Louis XIV.

Le perruquier y trouva le baron, qui les avait précédés de quelques heures, et que la jeune veuve lui présenta comme un ancien ami. On servit des rafraîchissements, auxquels Bardanou fit honneur avec l'aisance d'un propriétaire qui use de ce qui lui appartient. Mme de Randoux proposa ensuite de visiter le domaine, et fit atteler son équipage, dans lequel elle monta avec le Provençal, en compagnie de Nicette et du baron.

Bardanou ne se possédait plus ; la joie et l'orgueil l'exaltaient jusqu'au délire. Assis sur les coussins moelleux de la calèche, il regardait avec une pitié méprisante les paysans qui passaient à pied le long des routes; il ne songeait plus à leur rendre leur salut : ces gens n'avaient désormais rien de commun avec lui ; c'étaient des hommes d'une autre espèce, bons seulement a faire travailler.

Il se montra médiocrement satisfait de la propriété, parla d'améliorations, d'embellissements, et finit par déclarer qu'il voulait faire de Rovembourg une vraie résidence princière. Mme de Randoux approuvait avec gaîté, le baron d'un ton plus réservé. Bardanou ne douta plus qu'il ne fût jaloux, et se promit de ne point ménager un sentiment aussi bas. En conséquence, il continua à affecter des airs de seigneur, se plaignant des chemins, du mauvais état des clôtures, et de la négligence des gardes forestiers.

Nicette s'interposait toujours pour excuser; mais Bardanou, qui trouvait que le mécontentement systématique donnait *un grand air*, l'interrompait en lui imposant silence, et la jeune fille interdite n'osait plus dire mot.

De retour au château, ce fut encore pis. L'ancien perruquier trouva l'ameublement mesquin, le service insuffisant. Il développa avec une nonchalance aisée les changements qu'il voulait y apporter. Il savait comment on monte une grande maison ; il avait vu autrefois de près celle du prince de Groix, dont il était même un peu parent. Nicette, qui n'avait jamais entendu parler auparavant de cette parenté, ouvrit de grands yeux, mais n'osa rien dire, car Bardanou commençait à lui imposer.

Ces entretiens occupèrent la soirée. Lorsque le moment de se retirer fut venu, on conduisit le perruquier dans la plus belle chambre du château, où l'attendait un lit à estrade : les murs étaient garnis de portraits de différentes époques représentant les anciens seigneurs. Bardanou les salua avec une émotion presque respectueuse, comme il eût fait pour ses ancêtres. Il commençait, en effet, à se croire descendant légitime de la maison de Rovembourg. Il ne s'endormit que fort tard, et se vit, en rêve, à la cour du grand-duc de Bade, la poitrine couverte de croix et de cordons.

Lorsqu'il se réveilla, le jour était déjà avancé. Il allait se lever à la hâte, lorsqu'il se rappela qu'un homme comme il faut ne pouvait s'habiller seul. Il sonna le valet

de chambre qui arriva sur-le-champ, et commença sa toilette selon toutes les règles d'un certain monde.

Bardanou, qui ne voulait point paraître les ignorer, se laissa faire patiemment : seulement, quand on en vint à la coiffure, le souvenir de son art l'emporta, et, arrachant le peigne aux mains du valet tudesque, il lui donna une leçon pratique sur la disposition des *faces* et l'implantation du *toupet*.

Enfin, complétement habillé, il descendit au jardin, où il aperçut Mme de Randoux, qui revenait déjà d'une promenade matinale dans la prairie. La jeune veuve portait un élégant négligé, et était coiffée d'un chapeau de la Forêt Noire, dont les larges bords flottaient jusque sur ses épaules. Les pieds humides de rosée, et tenant à la main un petit bouquet de fleurs des champs, elle s'avançait le long des charmilles en chantant, à demi-voix, une vieille mélodie de la Souabe. La course avait animé son teint, et la gaîté du matin semblait respirer dans tout son être.

Bardanou courut la saluer et lui baisa les mains, comme il avait vu faire au théâtre. La jolie veuve accepta son bras sans façon, et lui raconta son excursion à la lisière du taillis. Bien qu'elle eût presque toujours habité les grandes villes de l'Allemagne, Mme de Randoux aimait la campagne, et spécialement Rovembourg, où elle avait été élevée : aussi ne pouvait-elle se consoler de ce que son oncle, avant de mourir, eût consenti à mettre en loterie une propriété qui jusqu'alors n'était point sortie de leur famille. Les deux cent mille

florins dont cette spéculation avait accru son héritage étaient loin de lui paraître un dédommagement suffisant : elle y eût volontiers ajouté vingt mille florins de sa propre fortune pour rentrer en possession de Rovembourg et de ses dépendances.

Bardanou comprit que c'était une proposition indirecte qu'on lui adressait; mais il avait lui-même pris trop de goût au rôle de châtelain pour vouloir l'échanger contre une somme d'argent.

Il répondit en souriant à Mme de Randoux que, bien qu'il eût changé de propriétaire, le château de Rovembourg n'en était pas moins tout entier à sa discrétion, et qu'elle pouvait en disposer aussi librement que par le passé.

La veuve fit un signe d'impatience gracieuse.

— Allons, vous refusez de me comprendre, dit-elle en souriant; vous voulez que je sois reçue par vous à Rovembourg, tandis que c'est moi qui désirerais vous y recevoir.

— Qu'importe, pourvu que vous y soyez chez vous? fit observer galamment le Provençal.

— Chez moi? reprit gaiement Mme de Randoux ; vous seriez bien attrapé si je vous prenais au mot.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'une étrangère gêne toujours dans un jeune ménage.

Et comme Bardanou fit un mouvement.

— Ah ! pardon, ajouta-t-elle; c'est peut-être encore

un secret; mais Mlle Nicette a été la première à se trahir.

— Mon Dieu! interrompit le perruquier embarrassé, ce n'est encore qu'un projet...

— Que rien ne vous empêche maintenant de réaliser.

— Il est vrai.

— Et que Mlle Nicette vous rappellerait au besoin, je suppose, car elle trouverait difficilement à vous remplacer, monsieur de Bardanou.

Le perruquier s'inclina en rougissant de joie : c'était la première fois que l'on ajoutait à son nom cette particule glorieuse. Mme de Randoux lui parut en ce moment resplendissante de beauté.

— Quoi qu'il en soit, reprit-elle, me voilà dépossédée sans espérance de revenir jamais dans mon cher Rovembourg; et cependant Dieu sait ce que j'aurais fait pour cela! Si je vous avouais, par exemple, que j'ai failli acheter ce château au prix de tout mon avenir, que diriez-vous, monsieur de Bardanou?

Le Provençal eut un second éblouissement de vanité, et ne put que balbutier quelques mots entrecoupés.

— Oui, reprit la veuve, comme si elle eût répondu à son interlocuteur, au prix de mon avenir! Vous avez vu le baron de Robach, qui est arrivé ici un peu avant vous?

Bardanou répondit affirmativement.

— Eh bien, c'est un ancien ami de notre famille, qui m'a toujours été fort attaché, et que mon mariage avec M. de Randoux avait même paru contrarier. Depuis mon veuvage, il m'a rendu beaucoup de services et m'a fait offrir sa main plusieurs fois; mais ma liberté me sou-

riait; je m'effrayais d'une union nouvelle, et j'avais toujours refusé. Enfin, lors de la mise en loterie du château de Rovembourg, il fut témoin de ma peine, et me proposa, en riant, de l'épouser s'il gagnait le château. Je le lui promis, et il prit pour cinquante mille florins de billets. Jusqu'au tirage, j'ai craint qu'il ne gagnât, et aujourd'hui je suis désolée que Rovembourg soit allé à un autre. Près de quitter ce beau domaine, je trouve que ce n'eût point été l'acheter trop cher par le don de ma main.

Une pensée traversa, comme une flèche, l'esprit de Bardanou. Il regarda Mme de Randoux, qui mordillait, en souriant, son bouquet de fleurs sauvages; elle lui parut charmante. Il pensa en même temps qu'elle possédait une fortune double de la valeur du domaine de Rovembourg, et qu'elle appartenait à la meilleure noblesse du duché.

Toutes ces idées l'assaillirent à la fois et l'étourdirent. La veuve parut prendre le change sur son silence.

— Vous me trouvez bien folle, je parie, dit-elle.

— Nullement, répliqua Bardanou, qui fit un effort pour s'enhardir; je trouve seulement votre confidence dangereuse.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'elle peut donner de singulières tentations au propriétaire actuel de Rovembourg.

— Que voulez-vous dire, monsieur de Bardanou? je ne vous comprends pas, dit Mme de Randoux avec un embarras qui protestait contre cette affirmation.

— Je veux dire, reprit le perruquier enhardi, que la

convention faite à tout hasard avec le baron pourrait l'être plus sûrement avec celui qui a gagné le château.

— Avec vous?

— Puisque Rovembourg a tant de charmes pour madame de Randoux, elle se résignerait peut-être, pour y rester, à agréer la recherche du nouveau propriétaire.

— Allons, c'est une plaisanterie, dit la veuve en riant avec contrainte.

— Une plaisanterie si ma proposition offense madame de Randoux, reprit vivement le Provençal; une chose sérieuse si elle l'accueille sans colère.

— Mais vous n'y songez pas, monsieur de Bardanou! N'avez-vous point des engagements antérieurs avec Mlle Nicette?

— Aucun, madame. Tout s'est borné à de vagues projets.

— Cependant, si cette enfant a conçu des espérances...

— La raison l'y fera renoncer; Nicette doit comprendre qu'une nouvelle position impose de nouvelles obligations envers les autres et envers soi-même.

— Je crains qu'elle n'ait point, pour cela, assez de philosophie, objecta la veuve ironiquement.

— Je me charge de tout! s'écria le Provençal. Voici le baron; ne lui dites rien : dans une heure, j'aurai parlé à Nicette, et tout sera arrangé.

Il rentra en effet au château pour chercher la filleule du maître de poste. La conversation qu'il venait d'avoir avec Mme de Randoux lui avait porté le dernier coup; il voyait, en un instant, sa fortune triplée, sa position éta-

blie : c'était un second billet gagné à la loterie! Il ne pouvait laisser échapper sans folie une pareille occasion.

En réalité, d'ailleurs, aucun lien n'existait entre lui et Nicette. Il n'avait fait ni exigé aucune promesse. Obligés d'ajourner leur union, tous deux s'en étaient tenus à une de ces conventions tacites qui ne nous engagent qu'envers notre propre cœur : aussi ne se crut-il tenu a aucune justification. Mettant en oubli tout le passé, il parla à Nicette comme à une protégée dont on veut assurer le bonheur; il ne voulait pas être seul à profiter de l'heureux hasard qui l'avait enrichi; il était décidé à la doter généreusement, et à assurer l'avenir de celui qu'elle choisirait.

La jeune fille écouta d'abord sans comprendre; mais à mesure que Bardanou parlait, la lumière lui venait, et avec elle, une douleur d'autant plus cruelle, qu'elle était inattendue. Cependant elle ne dit rien. Pâle, les lèvres tremblantes, et retenant avec peine ses larmes, elle écouta jusqu'au bout les promesses du Provençal, et, quand il eut fini, elle se leva presque calme, et fit un pas vers la porte.

— Où allez-vous, Nicette? demanda Bardanou troublé de ce silence,

— Je vais repartir avec mon parrain, dit-elle simplement.

— Pourquoi maintenant? qui vous presse? reprit le perruquier.

Nicette ne répondit pas et sortit.

Bardanou sentit son cœur se serrer. Quel que fût son

aveuglement volontaire, de sourds reproches s'élevaient en lui ; son émotion protestait contre ses raisonnements. Il se leva, fit plusieurs tours dans le salon, cherchant en vain à reprendre son calme. Il était triste et mécontent. Il se rappela heureusement qu'il était à jeun, et sonna ; mais le valet de chambre qui se présenta lui apprit que tout le monde avait déjeuné.

Bardanou, qui ne cherchait qu'un prétexte pour décharger sa mauvaise humeur, se plaignit de n'avoir point été averti ; le valet répondit que M. le baron ne lui avait point donné ordre de le faire.

Ce mot fut pour notre Provençal le signal d'une explosion.

— Le baron ! s'écria-t-il ; et depuis quand, drôle ! avez-vous besoin, pour me servir, des ordres du baron ? Qui est maître ici, de lui ou de moi ? A qui appartient Rovembourg ?

— Je n'en sais encore rien, répondit brusquement le valet.

— Ah ! tu n'en sais rien ! répéta Bardanou exaspéré ; eh bien, je te l'apprendrai, maraud ! sors d'ici, sors sur-le-champ, et ne t'avise jamais de reparaître devant moi.

Le valet allait répliquer ; mais le baron, qui venait d'entrer, lui fit un signe, et il se retira.

— Vous traitez bien rudement ce pauvre diable, monsieur Bardanou, dit-il en refermant la porte derrière lui.

— Je le traite comme il me convient, monsieur de Robach, répondit le Provençal avec hauteur, et j'ai lieu de m'étonner que d'autres que moi donnent ici les ordres.

— D'abord, je vous ferai observer, reprit poliment le baron, que, comme exécuteur testamentaire de l'ancien propriétaire de Rovembourg, j'étais chargé de l'administration du château jusqu'à l'arrivée du nouveau possesseur.

— Et moi, reprit le perruquier, je vous ferai observer que ce nouveau possesseur est ici.

— Et vous en concluez?

— J'en conclus que chacun doit être maître chez soi.

Le baron s'inclina.

— Incontestablement, dit-il; reste à savoir chez qui nous sommes.

— Chez qui? répéta Bardanou étonné; parbleu! M. de Robach ne doit point l'ignorer, puisque c'est lui qui m'a fait connaître le numéro gagnant.

— Je me le rappelle parfaitement.

— Et vous n'avez point sans doute oublié non plus que ce numéro est 66, et que le voici, monsieur le baron?

Celui-ci se pencha pour regarder le billet présenté par le perruquier.

— Pardon, dit-il; mais je crois que M. Bardanou fait erreur.

— Comment?

— Il n'a pas pris garde que, sur son billet, le point précède les chiffres au lieu de les suivre.

— Eh bien, qu'est-ce que cela prouve?

— Cela prouve que M. Bardanou a lu son numéro en le renversant, et que ce numéro est 99.

99! répéta le perruquier éperdu; que dites-vous? mais alors, 66?

— Le voici, dit le baron en montrant un numéro.

— Quoi! c'est vous qui l'avez?

— Et l'authenticité de mon billet a été reconnue par l'administration de Francfort elle-même; toutes les formalités sont remplies : voici l'acte qui m'envoie en possession du domaine de Rovembourg.

Il tendait au Provençal un papier tacheté de timbres, de paraphes et de visas de toutes couleurs. Bardanou voulut le parcourir; mais un nuage couvrait sa vue, tout son corps tremblait; il fut obligé de s'asseoir.

La chute était aussi subite que l'élévation, et il sentit que ses forces l'abandonnaient. Cependant, le premier étourdissement passé, il se redressa : à l'abattement succédaient le doute et la colère. Il regarda le baron en face.

— Alors, vous m'avez trompé à Oberhausberg? s'écria-t-il.

— Dites que je vous ai laissé votre erreur, répliqua M. de Robach.

— C'est une trahison et une cruauté, interrompit Bardanou.

— Non, dit le baron avec tranquillité, mais un châtiment et une leçon. Assis sur le balcon de l'auberge, derrière le rideau qui me cachait, je vous avais entendu me juger sans me connaître, accuser les riches de vanité, de tyrannie, d'ingratitude et de cupidité, en vous vantant d'échapper à tous ces défauts si la fortune vous

favorisait à votre tour. Un hasard vous a fait croire que cette supposition s'accomplissait; j'ai voulu voir si vos principes auraient le pouvoir que vous leur supposiez, et je vous ai laissé votre illusion.

— Ainsi, c'était une illusion? répéta avec accablement Barnadou, qui ne pouvait détacher ses yeux de son billet retourné.

— Oui, dit M. de Robach plus sérieusement; mais ce qui n'en est pas une, maître Barnadou, c'est votre conduite à partir du moment où vous vous êtes cru propriétaire de Rovembourg. Depuis hier, dites-moi, lequel de nous s'est montré le plus orgueilleux? Qui a été le plus dur envers les serviteurs? Est-ce vous ou moi dont la cupidité s'est éveillée par la position de Mme de Randoux? Et par qui Nicette vient-elle d'être repoussée avec ingratitude?

Le perruquier, accablé, baissa la tête.

— Vous le voyez, reprit le baron après une pause : il faut être plus indulgent pour les autres et moins confiant en soi. Tous les hommes ont le germe des mêmes faiblesses; les positions différentes peuvent les développer diversement. Pardonnez au riche de s'oublier, de s'endurcir, d'être aveugle, et il vous pardonnera votre aigreur, votre malveillance, votre envie. Le moyen d'améliorer les classes n'est point de les opposer l'une à l'autre, mais de les éclairer, chacune selon ses besoins.

— Et c'est pour donner cet enseignement que M. le baron m'a exposé à un pareil retour de fortune? dit Bardanou amèrement; j'ai été pour lui un sujet à observer :

il a voulu faire une expérience sur la chair vivante, sans s'inquiéter des suites que peut avoir un tel essai !

— Pardonnez-moi, maître Bardanou, répondit M. de Robach ; Mme de Randoux, qui était de moitié dans tout ceci, a déja réparé le tort que vous avez pu vous faire à vous-même ; et la preuve, c'est qu'elle vous ramène Nicette.

La filleule du maître de poste entra en effet avec la veuve. Celle-ci l'avait facilement consolée en lui persuadant que la rupture de Barnadou n'était qu'une épreuve, que le domaine de Rovembourg ne lui appartenait point, et qu'il l'aimait plus que jamais. Nicette crut tout ce qu'on voulut lui faire croire, et le Provençal, honteux de sa conduite, l'accueillit avec une tendresse si humble qu'elle en fut touchée jusqu'aux larmes.

Pendant ce raccommodement, le baron parlait à maître Topfer, et le faisait consentir au mariage du perruquier avec Nicette, à laquelle il voulut donner une dot de six mille florins.

Les deux fiancés repartirent le soir même pour Oberhausberg, où le mariage fut célébré un mois après. La leçon profita à Bardanou, sans le guérir toutefois complétement de ses inclinations critiques. Souvent encore il se laissait aller à de violentes sorties contre les riches et les puissants; mais alors la jeune femme amenait, sans affectation, dans l'entretien, le nom de Rovembourg, et le Provençal retournait à ses pratiques.

—

SEPTIÈME RÉCIT

LE TROMPETTE

Ceux qui n'ont point assisté aux grandes batailles de l'Empire, et qui ne les connaissent que par de brillantes descriptions, ne soupçonnent point ce qu'étaient ces luttes désespérées, où des masses armées, lancées l'une contre l'autre, tourbillonnaient un jour entier dans une atmosphère de flamme et de mitraille. Frappés seulement de la victoire, ils ignorent les incertitudes, les angoisses et les retours inattendus de ces terribles jour-

nées. En suivant dans les récits des historiens la stratégie savante des généraux, ils peuvent croire que tout se passait comme à la parade, et qu'il s'agissait d'une partie d'échecs mathématiquement poursuivie par des joueurs ayant pour pions des soldats. Il faut avoir pris part à ces mêlées pour en soupçonner le sanglant chaos. Les plans de bataille, si faciles à suivre dans l'histoire, ne se comprenaient plus aussi clairement sur le terrain. Enveloppés dans des nuages de poussière ou de fumée, ne sachant rien de ce qui se passait autour de vous et distinguant à peine les corps amis des corps ennemis, vous combattiez, vous mouriez sans savoir à qui restait l'avantage. Chacun faisait son devoir en aveugle et ne connaissait souvent la victoire que par l'ordre du jour.

Il en fut surtout ainsi, pour certains régiments, à Iéna et à Auërstadt. Les Prussiens, qui offraient un front de bataille de six lieues, furent attaqués sur tous les points presque en même temps, et il en résulta une série de combats partiels qui liaient, pour ainsi dire, les deux batailles, l'une livrée par Napoléon, l'autre par le maréchal Davoust.

Notre compagnie, lancée dans un de ces intervalles, avait réussi, après une lutte de plusieurs heures, à débusquer les ennemis d'un village qu'ils n'abandonnèrent qu'après l'avoir incendié. Je poursuivais les derniers tirailleurs qui se retiraient vers l'aile commandée par le prince de Hohenlohe, lorsqu'en voulant escalader une clôture je fus atteint d'un coup de feu qui me renversa et me fit perdre connaissance presque instantanément.

Lorsque je repris mes sens, je me trouvai seul au pied du petit mur que j'avais voulu franchir. Les restes des maisons brûlaient encore, quelques cadavres étaient dispersés çà et là, et l'on entendait au loin les grondements du canon et les pétillements de la mousqueterie.

Je me soulevai avec peine et je me traînai sur mes genoux, espérant découvrir quelque poste voisin où je trouverais du secours ; mais tout était silencieux : évidemment la bataille s'était concentrée aux deux extrémités de la ligne ennemie, et j'étais abandonné.

Cette certitude, jointe au sang que j'avais perdu, abattit mon courage; je me vis condamné à périr misérablement au milieu de ce hameau en ruines. Cependant je fis un dernier effort pour gagner une maisonnette isolée, la seule qui eût échappé à la destruction. Les habitants l'avaient sans doute abandonnée avant l'approche des deux armées ennemies, car elle était complément vide. Les soldats prussiens qui y bivouaquaient la nuit précédente en avaient brisé les meubles, qui avaient servi à faire du feu. Je ne trouvai que les quatre murs et d'informes débris.

De toutes les souffrances que j'éprouvais, la soif était la plus intolérable. En traversant la cour, j'avais aperçu un puits ; mais il était profond, je n'avais aucun moyen d'y puiser, et, nouveau Tantale, je m'étais en vain penché vers cette eau que mes lèvres ne pouvaient atteindre. J'étais à bout de forces et de courage. Ma jambe, raidie par la douleur de la blessure, ne me permettait plus de faire un pas ; tout commençait à flotter

devant mes yeux, le froid m'avait saisi, et la nuit arrivait. Je gagnai un coin de la pièce du rez-de-chaussée où je me laissai tomber en gémissant. Une sorte d'engourdissement entrecoupé d'atroces douleurs avait passé du corps à l'âme, et, en lui laissant l'entière perception de la souffrance, lui ôtait la faculté de vouloir et d'agir. J'avais, pour ainsi dire, accepté ma misérable situation; j'y demeurais enseveli.

Un temps assez considérable s'écoula ainsi. Je pensais que tout était fini pour moi, lorsque des pas retentirent à la porte de la cabane. Je soulevai la tête avec effort et je voulus jeter un cri d'appel; mais la voix s'éteignit entre mes dents convulsivement serrées. J'aperçus seulement, aux dernières lueurs du soir, un trompette de notre régiment qui venait d'entrer et semblait lui-même chercher un abri. Il franchit le seuil avec précaution, regarda au fond de la pièce et m'aperçut.

Un camarade! s'écria-t il en s'approchant.

Et comme il vit que j'étais blessé :

—Oh! oh! nous avons fait de mauvaises rencontres, ajouta t-il; quelque balle avec laquelle on aura voulu causer de trop près. Mais comment diable êtes-vous seul ici, loin des ambulances?

Je tâchai de lui expliquer ce qui m'était arrivé.

— Compris, compris, reprit-il; la compagnie a suivi sa pointe sans regarder ce qu'elle laissait derrière elle. C'est comme la mienne, qui tiraillait sur l'aile gauche et qu'un régiment de cavalerie a si bien balayée que je n'en ai même pu retrouver les morceaux.

— Où en est la bataille ?

— Je n'en sais rien. Quand je me suis vu seul et que la nuit approchait, j'ai pensé à me choisir une chambre à coucher jusqu'à demain ; seulement il me semble que j'aurais pu mieux tomber. Il n'y a pas luxe d'ameublement dans la *cassine :* le plancher pour couette de plume avec la muraille pour traversin ! Vous devez trouver le lit un peu militaire.

Je répondis, en balbutiant, que peu importait pour mourir.

— Fi donc ! interrompit le trompette qui s'approcha ; mourir à cause d'une *quille* endommagée !... Je parie que vous avez soif !

— Je brûle !

— Attendez-moi là ; je viens de voir un puits.

Il fit un mouvement vers le seuil ; je lui criai que le seau était brisé et la corde disparue.

— N'importe, dit-il, on tâchera de les remplacer. Faut pas qu'il soit dit qu'un Français s'est laissé mourir de la pépie là où il y avait de quoi boire.

Il sortit, et je me retournai vers la muraille, bien certain que ses tentatives seraient inutiles. La longueur de son absence finit même par me faire croire qu'il était reparti ; enfin il reparut tenant à deux mains son shako transformé en seau et aux jugulaires duquel pendait une longue hart d'osier en guise de corde.

— Victoire ! s'écria-t-il, nous avons du liquide ! Ç'a été long, vu que les marchands de l'endroit sont fermés pour cause de démolition ; il a fallu tout fabriquer soi-

même, mais enfin je suis arrivé. Prenez et buvez à discrétion ; la boutique de rafraîchissements est à la porte ; nous nous dispenserons seulement de trinquer.

Il me présentait le shako, et je bus avidement. Il m'apprit alors que le canon avait cessé de se faire entendre. La bataille était finie, et, selon toute apparence, à notre avantage ; car la ligne occupée la veille par les bivouacs prussiens était abandonnée. Il s'agissait donc seulement d'attendre jusqu'au lendemain des secours qui ne pouvaient manquer.

En me donnant ces détails encourageants, le trompette cherchait autour de lui les moyens de rendre notre attente moins pénible. Le vent du soir, qui s'engouffrait à travers la porte et la fenêtre brisées, me glaçait : il ressortit un instant, et reparut avec plusieurs vieux *paillis* de couches qu'il fixa aux ouvertures de manière à nous défendre contre le froid de la nuit. Il découvrit ensuite ma blessure, qu'il examina d'un air capable et qu'il déclara *très-bonne*, comme aurait pu faire le major. Il la lava avec soin, et l'enveloppa de nos deux mouchoirs à défaut de bandages. Je le laissai tout faire sans résistance, mais sans remerciements ; j'étais tellement abattu par le mal que j'avais perdu l'instinct de la conservation. Couché à terre, dans mon coin obscur, j'attendais la fin de ma souffrance avec plus de désir que de crainte. Le trompette, qui était resté un instant penché sur moi, se redressa en secouant la tête.

— Le camarade ne remord guère à la vie, murmura-t-il, et cependant le coffre n'a rien ; un peu de plomb

seulement dans *le moule de la guêtre*. C'est son mauvais lit qui lui a rabattu le moral...; est-ce qu'on ne pourrait donc pas le coucher plus décemment?

Il fit le tour de la chambre, monta à l'étage supérieur, puis redescendit sans avoir rien trouvé.

Quant à moi, plongé dans une demi-somnolence, je suivais ses mouvements comme à travers un brouillard. Par instants, je perdais jusqu'au sentiment de sa présence, puis je l'apercevais de nouveau, sans bien comprendre ce qu'il faisait. Il me sembla pourtant qu'après avoir examiné une cloison qui divisait le rez-de-chaussée en deux pièces, il travaillait à la démolir. Je vis d'abord tomber sous son sabre la légère charpente de sapin, puis se détacher les larges pans de serpillière... Ici il y eut une interruption dans cette vague lucidité. Quand je repris la connaissance de ce qui m'entourait, le trompette revenait du dehors, et la serpillière avait été transformée par lui en une paillasse qu'il achevait de remplir de mousse et de feuilles. Je le vis l'étendre le long du mur; il vint à moi, m'aida à me soulever, et, peu après, je me sentis coucher sur ce lit improvisé.

Le bien-être que j'éprouvai amortit un instant les aiguillons de la douleur et je m'endormis.

Je ne fus réveillé que par une sensation de douce chaleur qui dissipait mon engourdissement. Un feu pétillant brillait dans le foyer, où le trompette achevait d'entasser les fragments de la cloison.

Je me redressai avec une exclamation de surprise et de plaisir.

— Ah! ah! ça vous ressuscite, dit-il gaiement; vous voyez qu'il y a toujours moyen d'améliorer son bivouac, le tout est de ne pas perdre son temps à contempler les boutons de ses guêtres.

— Vous êtes un magicien! m'écriai-je.

— Un peu, mon vieux, répliqua-t-il, en se fabriquant un siége avec un débris de la charpente détruite; c'est de la magie blanche : on a pour baguette quatre doigts et le pouce. Mais vous croyez peut-être que j'ai allumé ce feu là uniquement pour nous dégourdir les jointures, que c'est un feu de salon? Erreur, mon cœur! c'est un feu de cuisine, et avant tout destiné a la pot bouille.

— On avait donc distribué des rations a votre compagnie? demandai-je.

— Des rations de cartouches, répondit le trompette; mais ça ne se mange jamais seul, nous en avons fait part aux Prussiens.

— Où espérez-vous alors trouver des vivres?

— Où? mais ici, parbleu! N'est-ce pas aux vaincus de nourrir les vainqueurs?

Et comprenant mon geste de doute.

— Ah! vous n'avez pas de confiance dans leur garde-manger, continua-t-il. Le fait est que le local est un peu dégarni; mais le vrai Français ne désespère jamais de rien. Pourvu que son général lui distribue son ordinaire de gloire, c'est à lui de se procurer le reste pour manger avec. Tout à l'heure, en ramassant dans le jardin des feuilles sèches a cette fin de vous composer un édredon, j'ai aperçu dans un coin de petits monticules, et je me

suis dit : — Si ce n'est pas une représentation en relief de la chaîne des Alpes, ça doit être quelque chose comme des pommes de terre ou autres *minéraux*. Sur quoi, j'ai creusé avec mon briquet, et j'ai amené à la c'arté du jour une vingtaine de ces vertueux tubercules. Le tout mitonne là sous les cendres et doit être déjà cuit. Nous allons, en conséquence, procéder au festin. — Ohé ! maître d'hôtel, vite, le *Bénédicité*, et servez chaud.

Tout en répétant cette *palabre* soldatesque du ton des loustics de chambrée, le trompette retirait l'une après l'autre de dessous la braise les pommes de terre fumantes et les rangeait symétriquement sur l'âtre.

Je n'avais rien mangé depuis le matin ; leur odeur savoureuse réveilla ma faim suspendue par les douleurs de la blessure. Je fis un effort pour me remettre sur mon séant, et j'allais partager le souper improvisé du trompette, quand je le vis tout à coup dresser la tête et prêter l'oreille.

— Qu'y a-t-il? demandai-je.

Il m'imposa silence du geste, se leva vivement, courut à son fusil qu'il avait posé contre le mur, et s'avança avec précaution vers la porte.

Dans ce moment je distinguai à mon tour, au dehors, un bruit de pas. Ils se faisaient entendre, puis se taisaient, comme si la personne se fût approchée avec défiance. Enfin pourtant ils s'arrêtèrent près du seuil. Il y eut une pause, puis une main souleva lentement le *paillis* qui fermait l'entrée ; un homme portant le cos-

tume du pays parut à la porte, regarda à l'intérieur et fit un pas en avant.

Le fusil du trompette appuyé sur sa poitrine l'arrêta court; il recula avec un cri.

— Pas un mouvement, ou tu es mort! interrompit le soldat.

L'Allemand joignit les mains et bégaya une prière épouvantée.

— Ne tirez pas! criai-je à mon compagnon; il demande grâce.

— J'entends bien, répliqua le trompette; mais il faut savoir ce qui l'amène ici.

— Laissez-le approcher, je lui parlerai.

— Ah! vous savez l'allemand! bravo! Alors nous allons le faire jaser. Allons, remets-toi, *mein herr*, voici un particulier qui parle ta langue de sauvage. Demandez-lui qui il est, d'où il vient, ce qu'il veut, et s'il peut nous procurer du beurre pour nos pommes de terre.

En parlant ainsi, il avait forcé l'Allemand à s'avancer vers moi.

Lorsque celui-ci s'aperçut que j'étais blessé, il affecta beaucoup de compassion, et me demanda coup sur coup où j'avais été atteint, si je souffrais, pourquoi je n'avais pas rejoint le camp des Français. Cette dernière question m'amena à savoir que les Prussiens étaient en retraite sur toute la ligne. Le trompette, à qui je fis part de cette bonne nouvelle, cria *vive l'Empereur!* et présenta les armes. L'Allemand m'avoua, de plus, qu'il avait quitté le hameau incendié le matin même, et que

la seule maison épargnée, dans laquelle nous nous trouvions, était la sienne. Quant à la cause qui avait pu l'y ramener au milieu de tant de dangers et à une pareille heure, il parut embarrassé de l'indiquer et s'embrouilla dans des explications confuses.

Cependant mon compagnon parut se contenter des raisons données, et invita l'Allemand, avec une sorte de cordialité soldatesque, à s'approcher du foyer.

— Nous avons un peu dégradé la baraque, ajouta-t-il; mais c'est ta faute : il fallait laisser la clef du bûcher.

L'Allemand s'excusa en disant que tout avait été consommé ou détruit par les Prussiens qui occupaient le village. A peine avait-il pu transporter quelques meubles et quelques effets échappés au pillage chez un parent qui habitait plus loin et qui avait consenti à recevoir sa famille.

— Oui, oui, dit le trompette, on connaît çà, *mein herr*. Du temps de la République, les Autrichiens sont aussi venus en France; on s'est battu dans notre village, et m'a mère m'a souvent raconté tout ce que les pauvres gens avaient eu à souffrir. La guerre, c'est bon pour le soldat : s'il reçoit des coups, il les rend; mais le pékin est toujours battu, et encore il faut qu'il paye l'amende. Asseyez-vous là, mon vieux, et, si le cœur vous en dit, mangez, buvez, votre couvert est mis; vous pouvez faire comme chez vous.

La jovialité sans façon du soldat rassura l'Allemand plus que ne l'auraient fait toutes les protestations; il

s'assit sur l'âtre, et, après quelques instants d'entretien, il s'écria :

— Par mon salut, messieurs les Français, vous êtes de braves gens !

— Et des gens braves, je m'en flatte, ajouta mon compagnon, qui soufflait sur une pomme de terre trop chaude.

— Tout ruiné que je suis, je veux vous traiter comme mes hôtes, reprit le villageois ; attendez-moi là.

— Nous attendons, *mein herr.*

Il traversa la pièce où nous nous trouvions, entra dans un appentis qui lui faisait suite et y resta quelque temps. Le trompette chantonnait sans paraître s'occuper de ce qu'il pouvait y faire ; enfin, après une assez longue absence, l'Allemand reparut avec une petite bouteille d'eau-de-vie.

— C'est la dernière, dit-il ; je l'avais cachée aux hussards prussiens ; mais je ne trouverai pas, pour la boire, une meilleure occasion.

— A la bonne heure ! s'écria joyeusement le trompette. Alors, à la santé de l'empereur Napoléon ! Tu n'es pas obligé de la porter, *mein herr ;* chacun doit fêter son saint, comme on dit ; mais nous qui sommes de la *grande nation*, nous avons droit de boire au *petit Caporal.*

Il avait embouché la bouteille, à laquelle il fit une longue aspiration, et qu'il me passa ensuite. Je bus une gorgée, puis ce fut le tour de l'Allemand.

L'effet de la brûlante liqueur ne se fit point attendre.

Notre sang engourdi commença à circuler plus rapidement, et le frugal souper s'acheva comme un festin.

Quand la petite bouteille fut vide, le villageois se leva et parla de repartir. Il était pressé d'annoncer à sa femme et à ses enfants que leur maison avait échappé à l'incendie général. Je l'engageai à se mettre en route sans retard, et le trompette se joignit à moi. L'Allemand nous souhaita toute espèce de prospérités, gagna la porte et disparut.

Quand le bruit de ses pas se fut perdu dans le lointain, le trompette, qui bourrait sa pipe près du foyer, regarda vers la porte et fit un mouvement d'épaules.

— Pauvre *mein herr!* dit-il en riant ; il a cru me mettre dedans.

— Comment cela ? demandai-je étonné.

— Parbleu ! pensez-vous que je me sois laissé entortiller dans ses explications ? Il savait depuis ce matin que sa *case* n'avait pas été brûlée, ainsi il ne venait point pour s'en assurer.

— Mais quelle intention, alors, lui supposez-vous ?

— L'intention, parbleu ! elle est claire comme de l'eau de roche. Quand les Prussiens sont arrivés, le *mein herr* avait caché ici son magot dans quelque coin.

— Quoi, vous supposez ?...

— J'en suis sûr, vu que lorsqu'il est ressorti de l'appentis avec la bouteille, les poches de sa veste avaient gagné une enflure. J'ai pas fait semblant : il aurait pu croire qu'on voulait trinquer pour le trésor comme pour l'eau-de-vie ; mais heureusement que je ne mange pas

de ce pain-là. Nous sommes des soldats et non des détrousseurs de bourgeois. Si je retourne jamais au village, je pourrai y rentrer en disant comme cet autre : *Rien dans les mains, rien dans les poches*. Tout ce que je demande, c'est d'avoir la chance de porter sur la poitrine un petit ruban.

— Ah ! vous le méritez ; m'écriai-je en lui tendant la main. Lorsque vous êtes entré ici, vous m'avez prouvé ce qu'étaient l'humanité et l'industrie du soldat français : je saurai maintenant ce qu'est son honneur.

—

HUITIÈME RÉCIT

LA LETTRE DE RECOMMANDATION

Une neige épaisse couvrait la terre, le vent sifflait fortement à travers les arbres dépouillés, et, bien qu'on se trouvât au milieu du jour, la campagne était déserte.

Un seul piéton suivait la grande route qui conduit de Valognes à Briquebec. C'était un paysan jeune encore, robuste, et dont la physionomie ouverte plaisait dès le premier abord. Son costume endimanché prouvait suffi-

8.

samment qu'il n'était point sorti pour le travail, mais pour quelque visite à faire dans le voisinage.

Antoine Méry se rendait, en effet, au château de M. de Rabou, dont la ferme allait se trouver vacante et qu'il désirait avoir à bail. Mais les concurrents étaient nombreux, et le jeune paysan n'eût point espéré réussir, sans les encouragements de maître Rovère, notaire de Valognes, qui lui avait donné une lettre pour le propriétaire.

A part cette recommandation, Antoine méritait du reste que sa demande fût prise en sérieuse considération ; car si le capital dont il pouvait disposer était faible, il y suppléait par le zèle, l'intelligence et la probité.

Il apercevait déjà de loin les toitures du château de Rabou, lorsque des aboiements plaintifs frappèrent son oreille. Ils venaient d'une carrière abandonnée, ouverte à la droite du chemin. Antoine s'approcha, et distingua, au fond, un petit chien noir à demi enfoui dans la neige.

En l'apercevant, le pauvre animal se redressa sur ses pattes de derrière et redoubla ses gémissements d'appel. Méry était doué de cette sympathie instinctive qui nous porte à soulager tout ce qui souffre. Il crut d'ailleurs reconnaître le chien pour celui d'une pauvre femme, sa voisine, à qui cette perte devait paraître d'autant plus sensible que c'était sa seule compagnie. Afin de s'en assurer, il appela Frisquet ; l'animal remua la queue en redoublant ses aboiements. Antoine, ne pou-

vant plus douter, regarda autour de lui ; il remarqua une sorte de sentier tournant par lequel on pouvait arriver au fond de la ravine, et s'y hasarda, non sans quelque danger, car la pente était rapide et le givre l'avait rendue glissante. Deux ou trois fois le pied lui manqua et il roula dans la neige ; mais il arriva enfin jusqu'à Brisquet, qui était sans doute tombé dans la ravine ; car il avait deux pattes blessées et le froid l'avait saisi au point de lui ôter tout mouvement.

Antoine le prit sous un bras, remonta en s'aidant de son autre main, et continua sa route vers le château de M. de Rabou.

Ce dernier, qui avait longtemps servi dans la marine où il était parvenu au grade de vice-amiral, n'habitait le pays que depuis quelques mois ; cependant on y connaissait déjà son humeur brusque, irritable, mobile. Sa bonté même était enveloppée d'une rudesse qui la rendait redoutable. Facile a contrarier, il devenait alors inabordable, et les qualités de son cœur étaient, pour ainsi dire, annulées par les défauts de son caractère.

Antoine, qui le connaissait de réputation, eut soin de laisser Brisquet dans l'antichambre et de se faire annoncer comme venant de la part de maître Rovère. Le domestique fut longtemps absent ; enfin il revint ouvrir la porte de l'amiral, et fit signe au paysan d'entrer. Mais celui-ci s'arrêta sur le seuil en entendant la voix de M. de Rabou, qui se plaignait d'être dérangé.

— Que les cinq cents diables le brûlent ! s'écriait le vieux marin ; on ne peut déjeuner en repos !...

Et se tournant vers Antoine, il ajouta d'un accent brutal :

— Eh bien ! qu'y a-t-il encore, que me veux-tu ?

— Faites excuse, amiral, dit Antoine en saluant du pied et voulant se retirer, je reviendrai plus tard.

— Non, parle, puisque te voilà, reprit M. de Rabou : tu viens de la part du notaire de Valognes ?

— Oui, amiral.

— Et tu m'apportes une lettre ?

— La voici.

Le vieux marin la prit avec un certain empressement.

— Pardieu ! je suis curieux de savoir s'il a terminé l'affaire du petit bois, grommela-t-il... Je ne serai tranquille qu'une fois l'acte de vente signé...

Il avait ouvert la lettre qu'il commença à lire, puis qu'il parcourut plus rapidement jusqu'à la fin.

— Comment, rien ! s'écria-t-il en arrivant à la signature ; Dieu me damne !... il n'y aura plus pensé !... Que les cinq cents diables le brûlent !... Ces garde-notes se ressemblent tous. Et il ne t'a rien dit ?

— Rien, amiral.

— Tu n'as point d'autre papier ?

— Aucun !

M. de Rabou jeta la lettre sur la table en frappant du poing.

— Et je me suis fié à lui ! s'écria-t-il ; que les cinq cents diables le brûlent ! j'aurais dû traiter moi-même l'affaire. Je la traiterai... : oui... je veux aller aujour-

d'hui même chez le baron. Ordonne d'atteler mon cabriolet, Firmin.

— Le domestique sortit, et l'amiral se mit à faire les cent pas dans le salon en continuant contre le notaire ses récriminations entrecoupées de son invariable souhait :

— Que les cinq cents diables le brûlent !

L'embarras d'Antoine Méry devenait extrême : il tournait son chapeau sans savoir s'il devait se retirer ou parler, lorsque les regards de M. de Rabou s'arrêtèrent sur lui.

— Eh bien ! et celui-là, s'écria le vieux marin, d'où sort-il donc pour dégeler ainsi ?

Le paysan regarda à ses pieds, et s'aperçut alors, avec effroi, que la neige dont il s'était couvert en descendant au secours de Brisquet venait de fondre à l'atmosphère plus chaude du salon, et avait formé une longue traînée sur le magnifique tapis qui en garnissait le parquet. Il voulut reculer vers la porte ; mais le mal était fait.

— Que les cinq cents diables te brûlent ! s'écria l'amiral, trouvant une occasion naturelle de placer son anathème habituel ; pourquoi es-tu entré ? que viens-tu faire ici ?

— Pardon, amiral, dit Antoine déconcerté ; j'étais venu... J'aurais voulu... Je désirais vous parler de la ferme.

— Quelle ferme ?

— La Petite Pommeraie... qui va se trouver vacante.

— Qui t'a dit cela?

— Mais... tout le monde, amiral.

— Tout le monde est fou...

— Cependant M. Rovère m'a aussi assuré...

— Ah! M. Rovère s'occupe de me chercher des fermiers pour la Petite-Pommeraie! interrompit le marin; probablement, parce que je ne l'en ai pas chargé!... Et c'est lui qui t'envoie?

— Oui, amiral.

— Eh bien! tu lui diras que je n'ai besoin de personne pour trouver un fermier.

— Comment?

— Que je prétends le choisir moi-même!

— Alors, amiral...

— Et que je ne prendrai pas ainsi le premier venu sans être sûr de sa capacité et de sa bonne réputation.

— Aussi était-ce de ça que M. Rovère parlait dans sa lettre, fit observer Antoine avec plus de fermeté.

— Ah! oui, reprit l'amiral, une lettre de recommandation, ça se donne à tout venant comme un passeport.

— M. Rovère y met plus d'attention, objecta Antoine.

— Parce qu'il t'a recommandé, répliqua le vieux marin ironiquement.

Le paysan rougit.

— L'amiral n'a pas lu la lettre, dit-il.

— Mon Dieu! je sais d'avance ce que j'y trouverai, reprit M. de Rabou; on fait valoir sans doute que tu es jeune...

— En effet.

— Eh bien! je préfère, moi, un vieux cultivateur qui a de l'expérience. On ajoute que tu es probe, laborieux.

— Il est vrai.

— J'aime mieux un fripon paresseux, mais riche, qui me donnera des garanties positives. Le loyer est toujours plus sûrement hypothéqué sur les meubles que sur la conscience.

— Et M. l'amiral a-t-il trouvé le riche fermier qu'il désire? demanda Antoine avec un peu d'émotion.

— Oui, répliqua le marin; le gros Paturot m'a fait des proposition; je les accepterai.

Méry ne répliqua rien. Quelque cruel que fût pour lui ce désappointement, il n'était pas homme a insister après une pareille déclaration; il exprima brièvement son regret, rouvrit la porte du salon que l'amiral l'empêcha de refermer, et traversa l'antichambre.

Il allait sortir, lorsqu'un grognement plaintif se fit entendre. Il tourna la tête, et aperçut Brisquet, que, dans sa préoccupation, il avait oublié, et qui se traînait vers lui avec peine.

Antoine se baissa pour le prendre dans ses bras. L'amiral, qui s'était arrêté à la porte du salon, lui demanda ce que c'était que ce chien blessé. Le jeune paysan raconta comment il l'avait trouvé en venant au château.

— C'est donc là ce qui t'avait couvert de givre et de neige? répliqua M. de Rabou d'un ton moins bourru;

et pourquoi diable t'exposer à te casser le cou pour ce chien?

— Puisqu'il souffrait, monsieur l'amiral, répliqua Antoine.

— Et que vas-tu en faire, maintenant?

— Je connais sa maîtresse.

— Ah! je comprends alors; tu espères être récompensé.

— Faites excuse, amiral, c'est une pauvre femme; mais je n'en serai pas moins payé de ma peine.

— Comment cela?

— Je la rendrai si contente!

L'amiral regarda le paysan en face.

— Ah! tu tiens à cela, lui dit-il d'un ton radouci... Comment t'appelles-tu?

— Antoine Méry.

— En effet, c'est le nom que j'ai vu dans la lettre de maître Rovère... Et tu aurais désiré la ferme de la Petite-Pommeraie?

— C'était toute mon ambition, amiral, répondit Antoine avec un soupir; là, j'aurais pu élever mes trois enfants.

— Tu as trois enfants? c'est un malheur!

— Un malheur! répéta le paysan étonné; faites excuse, amiral, ils sont tous trois bien portants.

— Oui, mais il faut les nourrir...

— Certainement... C'est ce qui encourage à travailler! Si seulement je pouvais avoir une ferme, ils ne manqueraient de rien; mais, comme disait tout à l'heure

M. l'amiral, ce n'est pas le tout que d'avoir de bons bras.

— Il me semble que c'est au moins le principal, répliqua M. de Rabou.

— Quand on ne peut donner pour garantie que sa probité!

— Tu en connais donc de meilleures?

— Et quand on n'a pas le bonheur d'être connu!...

Le vieux marin le regarda en face.

— Oui; mais toi, je te connais, dit-il.

— Par la recommandation de M, Rovère, objecta le paysan.

— Non! s'écria l'amiral, par celle que tu portes là, entre tes bras.

— Comment?... le chien...

— Le chien que tu as ramassé parce qu'il souffrait, que tu rapportes à une pauvre femme pour la rendre contente... Il n'y a pas de lettre de notaire qui puisse en dire autant que cela, vois-tu!... Je me moque de celle de maître Rovère, et que les cinq cents diables la brûlent! Quant à l'autre, elle est bonne, et la preuve, c'est que je te prends pour fermier de la Petite-Pommeraie.

Antoine ne pouvait d'abord en croire ses oreilles; il fallut que M. de Rabou lui répétât son assurance en le faisant rentrer. Le bail fut sur-le-champ signé, et le paysan en éprouva une joie d'autant plus vive, qu'il avait cru un instant toute espérance perdue.

L'amiral, du reste, ne s'en tint pas à cette première préférence. Lorsqu'il connut mieux Antoine, il lui fit

des avances, agrandit son exploitation, et l'aida à acquérir une aisance, honorable parce qu'elle était méritée. Il se plaisait souvent à répéter lui même l'anecdote du chien Brisquet, et ne manquait jamais d'ajouter, après l'avoir racontée, qu'un trait d'humanité devait être, aux yeux de tous les hommes, la meilleure lettre de recommandation.

NEUVIÈME RÉCIT

LA PRISE DE TABAC

Au moment de l'émigration, Coblentz était devenu le refuge de presque toute la noblesse française, et la cour de Versailles se trouva, pour ainsi dire, transportée sur les rives du Rhin. Quelque graves que fussent les évènements politiques, ils n'avaient pu enlever aux exilés leur insouciance. A voir le bruit et le mouvement de cette foule, qui avait transporté en Allemagne toutes

ses habitudes de légèreté, on eût pris Coblentz pour une ville de plaisance, et la réunion des gentilshommes français pour un rendez-vous de plaisir. Bien que la position de la plupart d'entre eux fût précaire, et que plusieurs en fussent déjà réduits aux derniers expédients, tous conservaient la gaieté, seule richesse qui ne leur eût point été enlevée par le mouvement révolutionnaire. On continuait à se donner des fêtes, comme en France, à se faire des visites, à se disputer la préséance et à jouer son dernier écu. La *roulette*, établie depuis peu dans une maison dont l'entrée était publique, attirait surtout les émigrés par la chance décevante de gains toujours rêvés et jamais obtenus. La noblesse allemande y accourait également, entraînée par l'exemple, et la funeste passion du jeu faisait chaque jour de nouveaux progrès dans tous les rangs.

Parmi le petit nombre de gentilshommes qui échappèrent à l'engouement général, s'en trouvait un qui mérite une mention particulière. On le nommait le chevalier de Roquincourt; et, bien qu'il fût originaire du Midi, sa famille habitait depuis longtemps l'Alsace, où lui-même était né. En cédant à la nécessité qui le forçait à quitter la France, le chevalier avait accepté toutes les conséquences de son exil. La faible somme avec laquelle il s'était réfugié en Allemagne fut placée par lui entre les mains d'un banquier digne de sa confiance, et les intérêts qu'il reçut, joints au prix de quelques leçons, lui permirent de subvenir à ses besoins, en faisant honneur à tous ses engagements.

Cette sagesse fut d'abord traitée d'avarice par les malveillants, et de prudence marchande par ses meilleurs amis; mais quand on vit que le chevalier trouvait encore moyen de secourir, sur son faible revenu, les gentilshommes les plus nécessiteux, l'estime succéda à la raillerie, et il devint, pour les plus étourdis, un modèle digne d'être imité, quoique inimitable.

De Roquincourt méritait cette admiration. En le ruinant et le forçant à la fuite, la Révolution n'avait nullement altéré son caractère : c'était toujours la même équité dans sa manière de juger les hommes ou les choses, la même sympathie pour tout ce qui était bon, la même pitié des souffrances qui frappaient ses yeux. Il n'avait point concentré le monde dans sa propre personnalité, et ne croyait pas tout perdu parce que son sort était troublé.

— Mes affaires ne sont point celles du genre humain, disait-il habituellement, et celui-ci ne tombera point en décadence parce que le chevalier de Roquincourt donne des leçons de grammaire.

Par suite de son système d'économie, le chevalier s'était logé dans les faubourgs, chez une juive qui sous-louait quelques chambres meublées à des prix modérés. Au-dessus de lui demeurait un jeune Allemand, nommé Aloisius Barker. Il était de Neuwied, où il vivait d'un petit commerce de détail avec sa mère et sa jeune sœur; mais un incendie lui avait subitement enlevé tout ce qu'il possédait, et il était venu à Coblentz dans l'espoir d'y recouvrer quelques créances douteuses qui compo-

saient désormais toute sa fortune. Par malheur, ses démarches avaient été infructueuses. Sans connaissance parmi les fabricants de la ville, sans ressources pour réclamer justice devant les juges, déjà découragé par le malheur qui l'accablait, il ne s'était montré ni assez habile ni assez redoutable pour arracher le payement à des débiteurs gênés ou de mauvaise foi. Les uns l'avaient ajourné, d'autres avaient nié la créance ; enfin, après avoir perdu son dernier espoir et dépensé son dernier thaler, il se trouvait arrivé, depuis quelques jours, à cet abattement qui vous ôte jusqu'à la volonté du salut !

Le chevalier connaissait en gros les malheurs de Barker ; chaque fois qu'il le rencontrait sur l'escalier, il lui demandait avec intérêt où en étaient ses espérances ; mais, ne l'ayant point vu depuis quelques jours, il ignorait leur ruine et l'état de détresse auquel le malheureux jeune homme se trouvait réduit.

Un jour qu'il rentrait de ses leçons, il trouva Aloisius à la porte de la maison, avec le courrier qui tenait à la main une lettre. Le jeune homme la regardait d'un œil mouillé de larmes, mais sans la prendre ; le courrier semblait indécis.

Le chevalier s'arrêta en saluant Barker par son nom, d'un air de bienveillance qui sollicitait évidemment l'explication du trouble dans lequel il le voyait. Aloisius ne parut point comprendre ; mais le courrier se tourna vers de Roquincourt.

—Puisque ce gentilhomme est de votre connaissance, fit-il observer, il pourra peut-être vous tirer de peine.

— Qu'y a-t-il? demanda le chevalier avec empressement.

— C'est un petit embarras, reprit le courrier en hésitant : cette lettre arrive de Neuwied pour monsieur; le port est de quatre *silber-groschen*, et monsieur se trouve n'avoi point cet argent... sur lui.

— Que ne parliez-vous? dit le Français, en fouillant rapidement dans sa poche.

Mais Aloisius l'arrêta d'un geste.

— Non, dit-il d'un accent entrecoupé, je n'ai cette somme ni sur moi... ni ailleurs; je ne pourrai vous la rendre, monsieur.

— Je le compte bien ainsi, car je vous la dois, dit de Roquincourt du ton le plus naturel : prenez, monsieur; puisque la lettre vient de Neuwied, elle doit être de votre sœur ou de votre mère.

Il avait payé le courrier, qui se retira, et il remit la missive à Barker.

Celui-ci n'eut point la force de le remercier; mais il ouvrit le papier et se mit à le parcourir rapidement. A mesure qu'il avançait dans cette lecture, ses traits s'altéraient; enfin, il s'arrêta avec une exclamation douloureuse.

— Auriez-vous reçu quelque mauvaise nouvelle? demanda le chevalier, qui avait continué à monter, et qui s'arrêta au cri du jeune homme.

— Ah! ce malheur nous manquait! balbutia Aloisius, qui venait de porter la lettre à son front avec désespoir.

— De grâce, qu'y a-t-il? que vous annonce-t-on? re-

prit de Roquincourt, en descendant vivement trois marches pour se trouver près de Barker.

— Si vous saviez, monsieur, s'écria celui-ci, dont les larmes entrecoupaient la voix; ils ont fait vendre là-bas ce qui restait à ma sœur et à ma mère; toutes deux sont maintenant sans abri et sans pain.

Le chevalier fit un geste de surprise affligée.

— Et elles m'appellent à leur aide, continua Aloisius, moi qui n'ai pu même payer le port de cette lettre! à leur aide, quand je suis comme elles sans ressources et sans espoir!

Le chevalier tâcha ds calmer Barker par quelques douces paroles, et le fit entrer dans sa chambre pour l'interroger avec détail. L'exaltation du jeune homme le rendit plus communicatif qu'il ne l'avait jamais été. Il expliqua à de Roquincourt comment le feu avait subitement détruit tout ce que renfermait la petite boutique qu'il faisait valoir avec sa mère. La perte montait à douze cents thalers composant toute leur fortune, et qu'il n'avait désormais aucun moyen de remplacer.

A mesure que Barker entrait dans ces détails, son désespoir semblait grandir. En peignant au chevalier l'affreuse position de sa sœur et de sa mère, il la voyait lui-même plus clairement; il s'indignait de son impuissance à les secourir; il accusait le Ciel, et tombait de plus en plus dans cette ivresse de la douleur qui est la suprême infortune des malheureux. De Roquincourt comprit que toutes les consolations seraient inutiles; ce qu'il fallait dans ce moment pour relever l'âme abattue

d'Aloisius, c'étaient des réalités, non des espérances.

Le chevalier était trop pauvre pour venir efficacement lui-même au secours du jeune homme : les besoins de quelques compagnons d'exil avaient déjà amoindri ses revenus; ce qu'il pouvait faire était trop peu de chose pour retirer Barker de cet abîme de désespoir au fond duquel il venait de tomber. Il fallait donc avoir recours à une générosité plus opulente. De Roquincourt prit sur-le-champ son parti. N'ayant jamais rien à demander pour lui-même, il était hardi à solliciter pour les autres; les refus l'affligeaient sans l'humilier. Il adressa au jeune homme quelques derniers encouragements, lui promit de s'occuper de lui, et prit le chemin de l'hôtel habité par le vicomte de Roullac.

Aidé par un homme d'affaires qui, au moyen d'une vente simulée, avait su préserver de la confiscation le domaine de Roullac, le vicomte jouissait dans l'exil de toute la fortune qui lui avait été laissée par son père. Il en usait, du reste, avec une libéralité qui ne permettait même point la jalousie. Sa main, sans cesse ouverte, ressemblait à ces fontaines qui laissent couler leurs eaux pour tous les voyageurs. Jamais un refus volontaire ne faisait désirer que sa fortune eût un autre possesseur; mais ses habitudes entravaient souvent ses bonnes intentions. Prodigue et joueur, M. de Roullac se trouvait quelquefois sans un écu. L'important était donc d'arriver au bon moment et avant que ses goûts dispendieux se fussent abattus, comme une nuée d'oiseaux, sur la récolte dorée qui lui arrivait de France chaque mois.

De Roquincourt le savait; aussi hâtait-il le pas, dans l'espoir de se présenter avant quelque autre solliciteur, en route peut-être comme lui; mais on lui apprit à l'hôtel que le vicomte n'était point rentré depuis le matin et qu'il devait se trouver *à la roulette*. Bien que le chevalier eût une horreur particulière pour les maisons de jeu et qu'il n'en eût jamais dépassé le seuil, les circonstances lui parurent trop pressantes pour qu'il s'arrêtât a cette répugnance. M. de Roullac pouvait être en heureuse veine, comme cela lui arrivait souvent, et dans ce cas, nul doute qu'il n'écoutât favorablement sa requête. Le gentilhomme alsacien se décida donc à entrer dans la salle où une partie de la noblesse émigrée se pressait autour des tapis verts. Il aperçut bientôt le vicomte engagé dans une partie très-animée. Les frédérics d'or formaient devant lui de petits monticules mobiles et sonores, que l'on voyait successivement grandir ou décroître.

En apercevant le chevalier, M. de Roullac fit un geste de surprise.

— Dieu me pardonne! c'est de Roquincourt, s'écria-t-il; quel prodige peut amener notre Caton dans cette caverne?

— Je vous cherchais, répondit le chevalier.

— Tout à l'heure, je suis à vous. répliqua M. de Roullac; il ne me reste plus que deux ou trois mille frédérics à perdre.

— Gardez-en quelques-uns en réserve, dit le gentilhomme plus bas.

— Vous en avez besoin! reprit le vicomte; par le Ciel! mon cher, prenez ce qu'il vous faut...

— Doucement, interrompit un gros seigneur allemand qui se trouvait derrière M. de Roullac; il faut d'abord que nous suivions notre veine.

— Ah! diable! j'oubliais que le baron d'Aremberg est mon associé, fit observer le Français en riant; mais je vous tiendrai compte, baron, de ce qui sera pris.

— Non, non, s'écria l'Allemand avec insistance; il ne faut jamais ôter l'argent du jeu, cela porte malheur. Que le chevalier attende un instant.

De Roquincourt s'inclina en signe de consentement, et le jeu reprit.

Mais on eût dit que l'arrivée du chevalier avait fait tourner subitement la chance : M. de Roullac, qui était auparavant en gain, commença à perdre coup sur coup, et, en moins d'un quart d'heure, tous les frédérics eurent disparu sous le râteau du banquier.

Ainsi dépouillé, le vicomte se leva sans montrer aucune émotion, s'excusa légèrement près du chevalier, ordonna de faire approcher son carrosse, et partit.

De Roquincourt était resté à la même place, triste, désappointé et les yeux fixés sur le fatal tapis vert qui venait d'engloutir le salut et la consolation d'Aloisius,

Cependant le baron d'Arembergt n'avait point imité la prudente retraite du vicomte, et s'obstinait à jouer avec cette ténacité particulière aux races du Nord. Le hasard sembla vouloir récompenser sa persistance par un retour inattendu. Les monticules d'or recommencè-

rent à se former devant lui, et, à mesure qu'ils grossissaient, la parole revenait au taciturne Allemand.

— Je vous avais bien averti que reprendre de l'argent au jeu portait malheur, dit-il, en se tournant vers de Roquincourt, qui regardait d'un air pensif; la seule intention qu'a eue le vicomte d'en retirer quelque chose a fait tourner la chance contre lui.

— Alors je vous demanderai sans doute inutilement d'accomplir ce qu'il n'a pu que projeter? demanda le chevalier.

— Qui? moi, donner de l'argent du jeu! s'écria d'Aremberg.

— C'est pour une bonne action, monsieur le baron, objecta de Roquincourt; il s'agit de sauver un de vos compatriotes.

— Ce serait mon frère, monsieur, ce serait mon père, interrompit l'Allemand, que je ne retirerais point de là un frédéric. L'argent du jeu est sacré; il appartient au jeu. Voyez, la chance se soutient, tous les coups me réussissent maintenant.

Une nouvelle *alluvion* de pièces d'or venait, en effet, de s'ajouter au monceau placé près du baron. Le chevalier ne put retenir un geste de dépit; il comparait mentalement la chance de l'Allemand à celle du vicomte, et s'indignait de cette injustice du hasard.

M. d'Aremberg remarqua son mouvement.

— Mon bonheur vous fait envie? dit-il, avec le rire insolent des sots qui réussissent.

— Non pas pour moi, monsieur, répondit de Roquin-

court, mais pour tant de malheureux qu'une faible partie de cet or pourrait consoler.

— Ah! c'est juste, reprit le baron; j'oubliais que vous êtes le saint Vincent de Paul de l'émigation. Eh! pardieu! mon cher, que ne faites-vous sauter la banque à son profit! tentez le sort comme moi.

— J'ai toujours craint et évité le jeu, monsieur le baron.

— Raison de plus; votre chance n'est point épuisée; on est toujours heureux à sa première partie, c'est un principe.

— Je n'ai point de confiance dans les faveurs du hasard.

— Vous ne les avez jamais cherchées?

— Il est vrai.

— Pourquoi préjuger alors?

— Et si je perds!

— Et si vous gagnez!

Le chevalier ne répondit pas; mais il se sentit ébranlé par les paroles du baron et encore plus par la vue des frédérics qui continuaient à grossir l'enjeu de ce dernier. Après tout, il suffisait d'une bonne chance, de deux ou trois coups heureux! Un thaler risqué sur le tapis vert pouvait lui donner, en quelques minutes, la somme nécessaire pour rendre la paix à Aloisius. La tentation était singulièrement pressante, et de Roquincourt porta instinctivement la main à sa poche; mais l'exiguïté de la bourse qu'il sentit sous ses doigts arrêta court son désir. Il se rappela alors qu'après ses dernières lar-

gesses à des compatriotes indigents, il avait rigoureusement calculé ce qui lui restait, et que la plus légère diminution dans ses ressources renverserait l'équilibre établi entre ses dépenses et ses revenus; car la générosité du chevalier n'avait rien d'irréfléchi, son désir d'obliger ne lui faisait jamais oublier ses devoirs envers lui-même, et il n'était point de ceux qui se font prodigues aux dépens de leurs créanciers.

Sa main soupesa quelque temps la bourse qu'elle avait rencontrée; il calcula encore tout bas sa dépense mensuelle, et, convaincu de l'impossibilité de l'essai conseillé par le baron, il poussa un soupir.

M. d'Aremberg, qui l'observait, hocha la tête.

— Eh bien! chevalier, s'écria-t-il ironiquement, que diable cherchez-vous donc dans votre poche?

De Roquincourt rougit malgré lui, et tira brusquement une tabatière d'écaille sur laquelle se trouvait la miniature de sa mère.

— Ah! ce n'est donc pas un enjeu, reprit le baron; je croyais vous avoir persuadé; que risquez-vous à exposer quelques frédérics?

De Roquincourt aurait pu parfaitement répondre, mais il se contenta d'un mouvement d'épaules, et ouvrit sa tabatière; l'impertinence du baron lui prenait sur les nerfs.

— Allons, reprit celui-ci en ricanant, puisque vous vous défiez de votre fortune, cher chevalier, n'en parlons plus et donnez-moi une prise de tabac.

Il avait étendu la main vers la boîte d'écaille du gen-

tilhomme alsacien, qui faisait un mouvement pour la rapprocher, lorsqu'une pensée subite traversa son esprit; il retira la tabatière et la referma.

— Eh bien! dit avec étonnement l'Allemand, qui tenait toujours le bras tendu.

— Veuillez me pardonner, monsieur le baron, répliqua sérieusement de Roquincourt; mais chacun a ses principes : les vôtres vous défendent de rien donner quand vous jouez; les miens m'imposent la même obligation quand je regarde.

— Comment? c'est une plaisanterie!

— Nullement.

— Vous me refusez une prise de tabac?

— Je refuse de vous la donner, monsieur le baron.

— C'est-à-dire qu'il faut vous l'acheter?

— Si vous le pouvez.

M. d'Aremberg éclata de rire.

— Vive Dieu! voilà qui est curieux, s'écria-t-il; le chevalier transformé en marchand de macouba! Et combien demandez-vous, mon cher?

— Un frédéric, monsieur le baron.

— Un frédéric! mais c'est de l'usure.

— C'est de la spéculation.

— Quoi! pour une prise de tabac!

— Qu'importe l'objet! Tous les économistes vous apprendront que le prix de vente ne dépend point seulement de la chose vendue, mais des circonstances. N'a-t-on pas vu des rats payés au poids de l'or dans les villes assiégées? et les voyageurs égarés dans le

Sahara ne donneraient-ils point une perle pour un verre d'eau ?

— Et vous me croyez dans une position analogue ?

— A peu près, monsieur le baron ; car je vous ai vu tout à l'heure chercher en vain votre tabatière, et vous ne pouvez quitter le jeu pour la faire demander ; je tiens donc momentanément votre nez dans ma dépendance, et ce n'est point abuser de ma position, mais seulement en user que de vous demander un frédéric.

— Sur mon âme ! je vous le donne pour la curiosité du fait, dit M. d'Aremberg en riant.

Le chevalier tendit aussitôt sa tabatière.

—Je n'ai fait marché que pour une seule prise, continua le seigneur allemand, en plongeant ses doigts dans la boîte d'écaille ; mais, ma foi ! mes gains m'autorisent à quelques folles dépenses ; j'en prends deux, mon cher, et voilà les deux pièces d'or.

— Laissez-les sur le tapis, dit de Roquincourt, ce sera ma mise.

— Vous les risquez d'un seul coup?

— D'un seul coup.

Le jeu reprit et le chevalier gagna.

Il retira aussitôt les trois quarts de l'enjeu et risqua un nouveau frédéric qu'il perdit ; puis il en risqua deux, avec lesquels il recouvra le double de ce qui venait de lui être enlevé. Les mêmes chances se renouvelèrent dans les coups suivants, quelquefois fâcheuses, plus souvent favorables. Le chevalier suivait chaque coup avec une curiosité inquiète que l'on eût prise pour une

avidité de joueur; mais enfin il compta les frédérics qu'il avait devant lui, les réunit en un seul rouleau et se leva : il avait ses douze cents thalers! Traversant rapidement les salles qui retentissaient de malédictions, d'exclamations, de cris de rage et de quelques rares cris de joie, il gagna rapidement la rue, puis le quartier qu'il habitait.

La nuit était venue : le chevalier, qui ne craignait point d'être aperçu, avait relevé les basques de son habit pour mieux courir à travers les flaques de boue et les ruisseaux qui entrecoupaient le faubourg. Son cœur battait violemment à la pensée du bonheur d'Aloisius, et il arriva presque aussi haletant de sa joie que de sa course.

Il franchit rapidement les trois rampes d'escalier et courut à la porte de Barker : elle était fermée! Il redescendit à sa propre chambre, espérant que le jeune homme y serait resté depuis son départ; mais elle était vide. Il allait s'adresser à l'hôtesse pour savoir d'elle où se trouvait Aloisius, lorsque son regard rencontra une lettre posée sur son bureau, Il la prit, en regarda l'écriture, qui lui était inconnue, et l'ouvrit.

Elle était signée Barker et ne renfermait que les lignes suivantes :

« Vous m'avez dit d'espérer; mais je n'en ai plus la « force; Dieu lui-même m'a abandonné. Je ne puis être « d'aucun secours à ma sœur ni à ma mère; je n'ai « point le courage de supporter la vue de leurs dou- « leurs. Adieu donc, vous qui avez eu pitié de moi.

« vous qui m'eussiez secouru si la bonne volonté tenait « lieu de richesse; mais la Providence ressemble aux « hommes, elle ne protége que les heureux.

« ALOISIUS BARKER. »

Cette lettre épouvanta le chevalier; elle annonçait une résolution funeste qu'il n'était peut-être plus temps de prévenir. Il courut chez l'hôtesse, qui occupait le rez-de-chaussée, et lui demanda si elle avait vu Aloisius. La juive affirma qu'il n'était point sorti, et de Roquincourt remonta précipitamment jusqu'à la mansarde. La porte, fermée au dedans, ne résista pas longtemps à ses efforts; mais à peine l'eut-il ouverte qu'il s'arrêta épouvanté sur le seuil : le jeune Allemand était couché à terre, la tête appuyée sur une de ses mains et un brasier de charbon brûlait à ses pieds.

Le chevalier s'élança vers lui, le souleva dans ses bras et l'emporta sur le palier, où l'hôtesse était également accourue. L'asphyxie, heureusement, n'était point complète; les soins prodigués au jeune homme le ramenèrent à lui. Il reprit peu à peu ses sens, promena sur ceux qui l'entouraient un regard vague et égaré; mais à la vue du chevalier, tous ses souvenirs se réveillèrent; il se redressa brusquement, poussa un cri et joignant les mains.

— Ah! pourquoi m'avez-vous fait revivre? balbutia-t-il avec un accent de désespoir.

— Pour vous prouver que Dieu ne vous a point abandonné, dit de Roquincourt, qui lui soulevait la tête d'un

de ses bras et de l'autre main montrait le rouleau de frédérics.

Aloisius parut frappé d'une commotion électrique.

— De l'or! s'écria-t-il.

— Il y a là douze cents thalers, reprit le chevalier, juste la somme que vous avez perdue; portez-la vite à votre mère, et rappelez-vous une autre fois que la Providence ne protége pas seulement les heureux.

Nous n'essayerons point de peindre la joie de Barker; il est des émotions trop fortes pour que les paroles puissent les traduire. Guéri par le bonheur, il partit dès le lendemain pour Neuwied, où il reprit le petit commerce dont les gains lui avaient autrefois suffi, et avec lequel il retrouva l'aisance et la paix.

Quant à M. de Roquincourt, il rentra quelques années plus tard en France; il y recouvra une faible partie de ses biens qui suffirent à ses goûts simples, et avec lesquels il trouvait encore moyen de soulager de plus pauvres que lui; car, ainsi qu'il le disait souvent, la bonne volonté centuple les ressources, et, ne possédât-on qu'une prise de tabac, on peut encore sauver une famille.

DIXIÈME RÉCIT

LE PRÉCEPTEUR SANS LE SAVOIR

—

A l'entrée de la petite ville de Thann, du côté de la route qui conduit à Mulhouse, s'élève une maisonnette qui participe à la fois de la ferme et de l'habitation bourgeoise. La ferme est rappelée par une cour où les poulets picorent à l'aventure et où s'élève une meule de paille encore intacte près d'une charrette récemment dételée ; l'habitation bourgeoise, par les rideaux blancs qui drapent chaque fenêtre, par le jardin aux tonnelles

peintes, et par le perron de six marches garni d'une balustrade de fer.

Sur ce perron est assis le maître du logis, Jacques Ferrou, dont l'aspect reproduit le double caractère de sa demeure. Portant la blouse de l'ouvrier avec la toque de velours et les pantoufles du propriétaire, il fume une de ces courtes pipes dont le nom populaire exprime énergiquement la destination.

Jacques attend son fils Etienne, qui s'est rendu à Mulhouse, avec sa fiancée pour choisir les présents de noce, et, tout en regardant vers la route, il rêve à ce mariage, qui fixe Etienne près de lui et assure une douce société à sa vieillesse.

. . . .

Le bruit d'un char-à-bancs l'arracha enfin à l'espèce de méditation attendrie dans laquelle il était insensiblement tombé, et il reconnut ses voyageurs au milieu des flots de poussière que faisaient voler la voiture et le cheval.

Lorsque tous deux s'arrêtèrent à la porte de la cour qui précédait la maisonnette, Ferrou s'avança à leur rencontre et fut salué par les cris de joie des arrivants. C'étaient Mme Lorin avec sa fille, accompagnées du jeune homme qui disparaissait presque complétement derrière les cartons et les paquets.

— Bonsoir, mon père, s'écria Louise, en donnant d'avance à l'ancien entrepreneur, par une flatterie caressante, le titre qu'il ne devait avoir que dans quelques jours.

— Bonsoir, petite, répondit Ferrou, qui tendit les

mains à la jeune fille et la déposa à terre en l'embrassant; votre serviteur, madame Lorin. Dieu me sauve! vous êtes chargés comme une voiture comtoise.

— Ah bien! ce n'est rien encore, dit la mère de Louise; si nous avions cru votre garçon, il eût vidé les boutiques.

Ferrou sourit et donna une poignée de main à Etienne, qui venait de descendre pour ouvrir la grande porte de la cour et faire entrer le char-à-bancs.

— Compris, compris, dit-il; on veut faire beaux ceux qu'on aime; si on pouvait, on ne les laisserait marcher que sur le velours; faut pas contrarier son plaisir.

— A la bonne heure; mais faut pas non plus que ce plaisir le ruine, objecta la mère.

L'entrepreneur fit un mouvement d'épaules.

— Bah! Etienne n'a-t-il pas le magot que je lui ai mis à part? dit-il; sans compter ce qu'il peut gagner dans les entreprises: car maintenant que le voilà maître, je veux qu'il se remue, et il se remuera, je vous en fais mon billet; pour ce qui est du travail, ça chasse de race.

— Et aussi, j'espère, pour ce qui est de la bonté, continua Mme Lorin; car je n'ai pas oublié, monsieur Ferrou, que ma fille et moi, nous vous devons tout; et sans ce crédit que vous nous avez fait autrefois...

— Ne parlons pas de ça, je vous en prie, interrompit Jacques, visiblement embarrassé; vous devez avoir besoin de vous rafraîchir... Eh! Louise, viens nous faire les honneurs de ton ménage, petite; je n'entends rien, moi, aux réceptions.

La jeune fille, qui avait rejoint Etienne, et qui, sous prétexte de l'aider à dételer, lui attachait une fleur à la boutonnière, accourut aussitôt et les précéda dans une petite salle à manger.

Elle y dressa la table et apporta tout ce dont on avait besoin avec une rapidité qui prouvait que la maison lui était familière. En un instant le goûter fut servi. Etienne, pressé de revoir sa fiancée, eut bientôt remisé le char-à-bancs, établi le cheval à l'écurie et rejoint son père, qui le plaisanta sur sa promptitude.

On ouvrit les cartons pour montrer les nouveaux achats destinés à la mariée, on fit des arrangements pour le présent et des projets pour l'avenir; enfin, la collation étant achevée et les deux fiancés s'étant réfugiés à la fenêtre, où ils causaient tout bas en feignant d'arroser deux petites caisses de réséda, les parents en vinrent au règlement de leurs futurs intérêts.

L'entrepreneur abandonnait à son fils, outre la clientèle et les instruments d'exploitation auxquels il devait son aisance, toutes les créances non recouvrées. Mme Lorin, de son côté, donnait à Louise un ménage, un trousseau et vingt mille francs payables le jour même du mariage. C'était beaucoup plus que maître Ferrou n'avait espéré, et il le déclara franchement.

— Vous comprenez bien que ça me rend heureux de les voir à l'aise, ces enfants, dit-il; exposer les joies d'un jeune ménage à la misère, c'est jeter sa fleur de froment dans un égout. Faut pas, comme on dit, faire lever la lune de miel sur un baril d'absinthe; mais faut

pas non plus que le bonheur des jeunes fasse le tourment des vieux. En dotant le garçon, j'ai gardé de quoi faire mes trois repas, et je ne voudrais pas que la dot de votre fille vous obligeât à n'en plus faire que deux.

— Ne craignez rien, dit Mme Lorin en souriant, j'ai encore gardé la meilleure part. Outre vingt autres mille francs, il me reste mon commerce, qui vaut davantage.

— Peste! s'écria Jacques émerveillé, je ne croyais pas marier mon fils à une si grosse fortune. Savez-vous, madame Lorin, que c'est de notre côté qu'est tout le profit ?

— Dites plutôt qu'il en vient, répliqua la vieille femme.

Jacques voulut interrompre.

— Oh! faut pas nier, continua-t-elle plus vivement. N'est-ce pas mon commerce de fer et de bois qui m'a fait gagner tout ce que je possède ; et la prospérité de ce commerce ne vient-elle pas de la maison que vous nous avez bâtie ?

— C'est notre métier, à nous autres entrepreneurs, de bâtir des maisons, objecta Ferrou.

— Mais c'est aussi votre métier de vous les faire payer au jour promis, reprit la marchande, et quand mon mari est mort sans avoir rempli envers vous ses engagements, vous étiez en droit de me chasser du logis et de le reprendre.

— J'ai voulu le faire, dit sourdement Jacques.

— Et vous en avez été empêché par votre bonté, ajouta Mme Lorin.

Ferrou, qui semblait mal à l'aise, essaya en vain de rompre l'entretien; la vieille femme tenait à constater qu'elle n'avait pas oublié le bienfait, et insista sur la généreuse conduite de l'entrepreneur. S'il n'eût point consenti à un retard de paiement qui pouvait compromettre sa créance, la malheureuse veuve, obligée de tout abandonner, eût langui dans la misère C'était à son humanité qu'elle devait l'aisance dont elle jouissait aujourd'hui et le bonheur de ces deux enfants.

Etienne et Louise, attirés par la voix de la marchande qui s'était insensiblement élevée, joignirent l'expression de leur reconnaissance à la sienne; mais l'embarras de Ferrou parut s'en accroître, et il leur imposa silence avec humeur.

— Allons, ne vous fâchez pas, petit père, dit Louise en s'appuyant sur son épaule et le cajolant; on ne vous remerciera pas, on ne vous aura aucune obligation, on ne croira plus que vous avez bon cœur.

— Et on aura raison, s'écria Jacques; par tous les diables! je suis fatigué d'entendre glorifier mon cœur d'un procédé qui ne vient point de lui.

— Comment?

— Non, ce n'est pas d'inspiration que j'ai fait la chose, c'est par suite d'un hasard... et voilà pourquoi les éloges de Mme Lorin et vos compliments me font l'effet de coups de pied... Il y a trop longtemps que je vole ma réputation; faut enfin qu'on sache la vérité, d'autant que ça peut servir de leçon à ceux qui sont jeunes.

Les deux fiancés se regardèrent avec surprise, et

s'assirent aux côtés de l'entrepreneur occupé à bourrer sa pipe. Mme Lorin, qui avait laissé échapper quelques exclamations d'incrédulité, attacha sur lui un regard interrogateur. Enfin, après s'être recueilli un instant, il reprit :

— Pour lors donc, comme vous disait notre voisine, le père Lorin venait de mourir juste au moment où nous retirions les échafaudages de sa maison neuve, et ses affaires étaient restées si embrouillées, qu'au dire de tout le monde la veuve devait sortir de la liquidation avec sa coiffe de nuit pour tout patrimoine. Moi, peu m'importait, puisque le bâtiment répondait de ma créance; mais il fallait prendre ses précautions en justice et mettre tout de suite la main sur la chose, crainte de malheur. Mme Lorin n'opposait rien à mon droit : elle m'expliqua seulement par quel moyen elle espérait tout payer ; mais il fallait pour cela lui laisser la maison où se trouvait son commerce, attendre les rentrées sans savoir combien de temps, exposer peut-être sa créance, vu que dans les affaires on n'est sûr que de ce qu'on tient. C'était courir trop de chances sans aucun profit. La veuve eut beau me montrer sa petite qui dormait dans son berceau, en me priant les larmes aux yeux de ne pas en faire une mendiante, je sortis bien résolu à profiter de mes avantages. S'il fallait pour cela ruiner l'orpheline et sa mère, je n'y pouvais rien; ce n'était pas moi qu'on devait accuser, mais les circonstances; en définitive, je ne faisais qu'user de mon droit!

Il faut vous dire que ce mot-là était alors ma grande

devise; je le mettais sur mon cœur en guise de plastron; et quand je m'étais dit : « C'est une chose juste, » j'allais devant moi sans m'inquiéter de ce que j'écrasais sous mes talons.

D'ailleurs, si la veuve Lorin avait une fille à élever, moi j'avais un fils, et un fils auquel je tenais d'autant plus que pendant six semaines j'avais cru le voir mourir. Aujourd'hui le garçon est bien raffermi sur ses fondations; mais alors il tremblait comme une baraque de planches à chaque coup de vent. Tous ceux qui le regardaient avaient l'air de dire : « Pauvre petit! » et moi, ça me serrait le cœur. Le médecin qui l'avait soigné pendant sa maladie lui trouvait la poitrine faible; il avait recommandé d'éviter le froid et l'humidité, en déclarant qu'une nouvelle pleurésie devrait infailliblement l'emporter. Aussi j'avais soin de lui comme d'un oiseau en cage : il ne sortait qu'avec moi et par des temps choisis; je luis mesurais au millimètre l'ombre, le vent et le soleil.

Bien résolu, comme je vous ai dit, à prendre la maison de la veuve en paiement de ma créance, j'allais partir pour porter mes titres à Mulhouse, quand l'enfant accourut et me supplia de l'emmener. Il n'y avait pas un nuage dans le ciel, les oiseaux chantaient dans toutes les haies, et le capucin qui me servait de baromètre avait laissé tomber son capuchon; on ne pouvait douter d'une belle journée. Je mis la selle sur l'ânesse, et j'y perchai le garçon, fier comme un cuirassier.

Tout alla bien jusqu'à la ville. L'homme de loi prit

mes papiers, promit de faire poursuivre tout de suite l'expropriation, et m'assura que la maison des Lorin m'appartiendrait avant six mois. Je sortis tout joyeux de cette promesse, et je me remis en route avec l'âne et le petit.

Pendant notre halte chez l'avocat, le temps s'était brouillé ; le vent commençait à faire tourbillonner la poussière le long du chemin, et de gros nuages arrivaient du côté des montagnes. Je me demandai un instant s'il ne fallait point rebrousser à cause de l'enfant, mais la fatigue et l'ennui commençaient à lui venir ; il demandait à retourner au logis. Je pensai que nous aurions le temps d'arriver avant l'orage, et je marchai plus vite,

Par malheur, l'ânesse, qui avait réglé son allure, n'en voulait pas changer. J'avais beau l'appeler par son nom, l'exciter, rien n'y faisait. Etienne lui offrit un gâteau comme encouragement : elle le mangea scrupuleusement jusqu'à la dernière miette, puis reprit son pas de maître d'école. J'étais furieux de l'entêtement de l'animal, d'autant plus que les nuages arrivaient sur nos têtes, et avec eux une petite pluie froide que le vent, toujours plus fort, nous fouettait au visage. Nous étions trop avancés pour retourner en arrière ; puis des éclaircies qui entrecoupaient à chaque instant l'orage m'en faisaient espérer la fin.

Cependant Etienne, saisi par le froid, commençait à grelotter ; la pluie pénétrait de plus en plus ses habits d'été ; bientôt la toux le reprit, cette même toux dont le

médecin s'effrayait et qui pendant quinze jours m'avait déchiré la poitrine! j'étais au désespoir! Je coupai une branche dans la haie et je me mis à frapper l'ânesse avec rage : elle parut s'indigner et recula; je redoublai, elle se coucha a terre.

Au moment même tous les nuages crevèrent à la fois, la pluie devint un torrent. L'enfant glacé ne pouvait plus parler; ses dents claquaient, sa toux avait redoublé et lui faisait pousser des gémissements plaintifs. J'avais la tête comme perdue. Ne sachant plus que faire, j'enlevai Etienne dans mes bras, je le serrai contre ma poitrine, et je courus devant moi, aveuglé par la pluie. Je cherchais un abri sans savoir où le trouver, sans comprendre où j'allais, lorsqu'un bruit de chevaux et des cris me firent retourner la tête : c'était une voiture qui venait de s'arrêter.

Un monsieur a cheveux blancs se pencha à la portière.

« — Qu'est-il arrivé? où portez-vous cet enfant? me demanda-t-il.

« — Dans la première maison où il pourra recevoir des secours, répondis-je.

« — Est-il donc blessé?

« — Non, mais le froid et la pluie l'ont saisi; il relève de maladie, et il y a de quoi le tuer.

« — Voyons, interrompit vivement l'étranger; je suis médecin; apportez ici l'enfant. »

Il ouvrit la portière, et reçut sur ses genoux Etienne qui ruisselait. Quand il aperçut son visage et quand il

entendit sa toux douloureuse, il ne put retenir un mouvement.

« — Vite, vite ! s'écria-t-il en se tournant vers les dames assises à ses côtés ; aidez-moi à lui ôter ces vêtements mouillés ; nous l'enve'opperons dans vos pelisses. Il y a eu répercussion, le poumon droit commence à se prendre ; il faudrait ramener la vie a l'extérieur... Alfred, passez-moi le flacon que vous trouverez dans la poche de la calèche la, près de vous. »

En parlant ainsi, il avait déshabill' Etienne, aidé par la plus vieille dame, et il se mit à lui frotter tout le corps avec la liqueur du flacon. Quand l'enfant parut réchauffé, il l'enveloppa dans plusieurs vêtements dont se dépouillèrent ses compagnes de route, fit signe au jeune homme appelé Alfred qui se hâta de descendre, et étendit le petit malade à sa place sur les coussins. Il se tourna alors vers moi, me d manda si j'étais encore loin de ma demeure, et, sur ma réponse, donna ordre au cocher de continuer doucement.

Je suivais près de la portière en le remerciant, et ne songeant plus à mon ânesse, lorsque le jeune homme qui avait quitté la voiture me la ramena. Nous continuâmes ainsi jusqu'à Thann. La pluie tombait toujours comme le jour du déluge, mais je n'y prenais point garde ; mes yeux ne quittaient pas l'intérieur de la calèche où l'enfant était couché. Le monsieur aux cheveux blancs, penché sur lui, l'observait avec attention, suivait ses moindres mouvements ; enfin il me fit signe que tout allait bien. La respiration du petit commençait

à se dégager, des gouttes de sueur se montraient sur son visage, et de plus nous arrivions. L'étranger porta lui-même le petit malade dans un lit qu'il avait fait chauffer, et au bout de quelques minutes il était endormi.

Je cherchais des mots pour le remercier; il m'interrompit tout à coup.

« — Ne songez point à cela, dit-il; mais allez vous-même changer d'habits. — Vous permettrez à mon fils d'en faire autant; le voici qui monte. »

Le jeune homme rentrait, en effet, chargé de son porte-manteau. Je me rappelai alors qu'il avait fait la route à pied près de moi, et que dans mon inquiétude je n'y avais point pris garde.

« — Mon Dieu! si monsieur allait prendre mal! m'écriai-je.

« — Pourquoi cela? reprit le médecin; il est jeune et fort : avec des vêtements secs et un peu de feu, il n'y paraîtra plus.

« — Mais pourquoi s'est-il exposé à la pluie?

« — Ne fallait-il pas faire place? reprit le vieillard en souriant; et vouliez-vous que l'homme bien portant laissât dehors l'enfant malade?

« — La voiture vous appartenait, répliquai-je tout ému, et quand vous y auriez gardé votre fils de préférence au mien, il n'y aurait eu rien à dire : c'était justice. »

Le médecin me regarda, et, prenant ma main :

« — Ne croyez pas cela, monsieur, dit-il avec une

gravité amicale ; et soyez sûr qu'il n'y a jamais de justice où il n'y a pas d'humanité. »

Il ne me permit pas de répondre, et m'envoya quitter mes habits. Je le retins encore une heure avec sa famille, que je forçai à accepter quelques rafraichissements ; puis il repartit après m'avoir complétement rassuré sur le compte du petit.

De fait, son sommeil continuait aussi tranquille. Il était évident que les soins donnés si à propos avaient arrêté le mal à sa naissance et venaient de le sauver.

Je ne sais si vous avez remarqué ce que produit une grande inquiétude suivie d'un grand bonheur : ça vous attendrit et ça vous fait réfléchir ; vous vous sentez comme un besoin d'être meilleur pour mériter votre joie. J'étais donc là, près du lit du petit, le cœur tout *brouillé*, pensant à cette pauvre famille et à cette belle maxime, qu'*il n'y a jamais de justice là où il n'y a pas d'humanité,* quand tout à coup un souvenir traversa mon esprit! Je venais de penser à la veuve Lorin et à sa petite fille.

Elles aussi avaient besoin de secours, et, au lieu de leur en apporter, je restais renfermé dans mon droit comme l'étranger aurait pu rester dans sa calèche. Le rapprochement me saisit le cœur. J'étais dans un moment où l'émotion vous rend superstitieux : je me figurai que si j'étais sans pitié pour la veuve, le bon Dieu serait sans pitié pour mon garçon et qu'il ne guérirait pas ! Cette idée me prit si bien à la gorge que, malgré la pluie qui continuait à tomber, je courus à l'écurie, je

montai à cheval, et j'arrivai à Mulhouse chez l'avocat au moment où il allait se coucher. Quand je lui dis que je venais reprendre les pièces, il me crut fou ; mais peu m'importait : dès que je les eus sous le bras, je me sentis content de moi et tranquille. Je mis ma monture au galop, et j'arrivai à Thann ventre à terre. Etienne continuait à dormir comme un chérubin.

Vous connaissez le reste. Au lieu d'être payé tout de suite, j'ai été payé en dix années par Mme Lorin, dont le commerce a prospéré et dont la fille a grandi, si bien qu'aujourd'hui l'ancien procès va se transformer en un mariage. Désormais vous comprendrez pourquoi, toutes les fois que vous me rappeliez ce que j'avais fait en votre faveur, voisine, je rougissais comme une pensionnaire ; les éloges qu'on ne mérite pas vous restent forcément sur le cœur. Maintenant, me voilà confessé, et je n'aurai plus honte ; car vous savez que ma bonne action ne m'appartient pas : elle est la propriété de ce brave homme que je n'ai jamais revu depuis, mais qui m'a fait sentir ce que c'était que la véritable justice, et qui a été ainsi mon *précepteur sans le savoir*.

ONZIÈME RÉCIT

LES PROJETS

—

La maison de banque de MM. Varnier et d'Alouzy était connue depuis près de trente ans comme la plus sûre, sinon comme la plus importante de la place de Paris. Fondée vers le commencement de l'Empire, elle avait étendu lentement le cercle de ses affaires; mais cette lenteur même avait contribué à lui conquérir la confiance et à mieux constater la probité scrupuleuse de ses fondateurs. L'un d'eux seulement, M. Varnier,

avait survécu : resté associé à Edmond d'Alouzy, le fils de son ami, il portait seul le poids des affaires et laissait le jeune homme suivre en liberté tous ses goûts. Edmond avait une imagination active mais mobile, une instruction variée mais incomplète. Incapable de persévérance, il passait à peine une heure chaque jour à la banque pour prendre rapidement connaissance du courant des affaires.

Il venait précisément d'entrer dans le bureau particulier de la direction, afin de parcourir la correspondance du jour. Un vieux commis, le père Trudaine, décachetait les lettres qu'il lui soumettait avec une brève indication, et qui étaient ensuite passées à un jeune homme assis près de la fenêtre, devant un petit bureau.

— De la maison Vancroft d'Amsterdam, dit le vieux commis, qui présentait un compte sur papier azuré.

— Encore en hollandais ? demanda d'Alouzy.

— Oui, monsieur.

Le jeune banquier fit un mouvement d'épaules.

— Décidément, il faut que je l'apprenne, dit-il avec un air de résolution irrévocable ; la moitié de nos affaires se font avec l'Allemagne et la Hollande, il est impossible de rester ainsi toujours à la merci des traducteurs.

— C'est une longue étude ! fit observer le père Trudaine en relevant ses lunettes, ouvrant sa tabatière et y pétrissant, avec méditation, une prise de tabac.

— Laissez donc, reprit d'Alouzy nonchalamment ; quand on sait s'y prendre, il suffit de quelques mois.

Choisissez un livre allemand, étudiez-le attentivement; remarquez la formation des mots, l'arrangement des phrases ; décomposez celles-ci de vingt manières, cherchez tout ce que l'on peut exprimer avec les éléments qu'elles renferment ; possédez enfin complétement votre livre, et le reste viendra tout seul. Les connaissances acquises de cette manière feront comme la pelote de neige qui s'adjoint tout ce qu'elle touche, et se grossit à mesure qu'elle avance.

— Mais pour une étude aussi sérieuse, il faut beaucoup de temps, objecta Trudaine.

— Du temps! répéta Edmond en s'animant, à qui manque-t-il, sinon à ceux qui veulent le perdre ? Avez-vous jamais calculé le nombre d'heures gaspillées, faute de régularité dans nos habitudes, d'exactitude dans nos arrangements, de *conscience* dans nos efforts ? Tenez une seule de vos semaines en partie double, et vous serez effrayé de la perte de minutes qu'il faudra porter au passif. La journée arithmétique a vingt-quatre heures ; retranchez six heures pour le sommeil ; deux heures pour les repas, deux heures pour la promenade ou les visites, il restera encore quatorze heures. En supposant que j'en donne huit aux affaires, j'en aurai toujours six pour l'étude de l'allemand et du hollandais.

— Et votre santé ne souffrira t-elle point d'un tel travail? demanda le vieux commis.

— Non pas, si je la gouverne avec sagesse, répliqua d'Alouzy, si j'évite les veilles, les longs repos, les alternatives de repos absolu et d'activité forcée. Le corps

humain est une machine; épargnez-lui les brusques changements, les secousses, et tout ira à souhait. Une horloge ne se dérange point parce qu'elle marche, mais parce qu'elle est mal montée. Je veux, du reste, prouver par un exemple ce que peut la méthode, et je m'engage à comprendre, d'ici à six mois, toutes vos correspondances d'outre-Meuse et d'outre-Rhin.

A ces mots, le jeune banquier se leva, prit son chapeau, sa badine à pomme d'or, et quitta le bureau.

Trudaine regarda la porte se refermer, frappa sur sa tabatière, et laissa éclater un petit rire contenu.

— As-tu entendu, Julien? demanda-t-il à demi-voix au jeune commis, toujours occupé à enregistrer les lettres qui lui avaient été remises.

— Parfaitement, monsieur Trudaine, répondit-il.

— Et tu te laisses prendre à cela?

— Mais il me semble que le raisons données par M. d'Alouzy...

— Sont excellentes, n'est-ce pas? Aussi je t'engage à l'écouter. Il a toujours de merveilleux projets qui n'aboutissent à rien, faute de pratique. Son esprit me produit l'effet de ces conservatoires des arts et métiers, où l'on a, en petit, les modèles de tout ce qui s'est inventé; c'est admirable, mais ça ne peut pas servir.

Julien s'abstint de répondre, car c'était une intelligence lente qui évitait les débats inutiles par défaut de prestesse d'abord, puis par bon sens; mais, même en acceptant la comparaison du père Trudaine, il pensa que si la collection de petits modèles ne pouvait être

utilisée dans la pratique, elle pouvait l'être comme indication et conseil. Il se mit en conséquence à méditer les réflexions du jeune banquier sur les moyens d'apprendre les langues étrangères, sur l'emploi du temps, et le résultat de ces réflexions fut la mise en pratique de tout ce qu'Edmond d'Alouzy avait indiqué. Du reste, il n'en avertit personne : persuadé que les paroles sont inutiles là où les faits doivent prouver, il poursuivit silencieusement sa tâche.

Le plus difficile n'avait point été de se résoudre au travail et de régler sa vie d'après le plan de son jeune patron : il fallait payer un professeur, acheter des livres, et les mille francs donnés à Julien par M. Varnier suffisaient tout au plus pour ses premiers besoins. Mais le travail a aussi son exaltation. Commentant par la pratique l'excellente théorie de d'Alouzy, il trouva moyen d'introduire encore plus de frugalité dans ses repas, d'économiser sur la simplicité de ses vêtements, de supporter, dans sa mansarde, le froid de l'hiver et les chaleurs de l'été. Enfin, au bout de six mois d'études assidues, il put présenter à son jeune patron la traduction des correspondances allemandes et hollandaises.

La surprise d'Edmond se changea en admiration, lorsqu'il apprit la part que lui-même avait dans ce résultat.

— Eh bien ! s'écria-t-il triomphant et en regardant le père Trudaine, quand je vous disais qu'au bout de quelques mois j'aurais appris ces deux langues ! Voilà Julien qui les sait... ce qui revient au même, puisqu'il a

suivi ma méthode. Tout dépend, voyez-vous, de la direction que l'on donne à ses efforts. Je veux continuer les essais dans cette voie ; m'assurer de ce qu'il faudrait de temps pour connaître les principales langues commerciales de l'Europe. Traduisant toutes le même ordre d'idées, et satisfaisant aux mêmes besoins, elles ont nécessairement des rapports nombreux, en même temps qu'un domaine borné ; leur étude doit être facile et aurait de sérieux avantages pour celui qui la pousserait jusqu'au bout. Il faudra que je suive ce projet, et dès demain je me mets résolûment à l'œuvre.

Dès le lendemain, en effet, l'idée de d'Alouzy était exécutée, mais par Julien, qui avait compris tout le parti qu'il pourrait en tirer. M. Varnier venait déjà de lui confier les correspondances étrangères avec une augmentation notable d'appointements. Bientôt d'autres maisons lui demandèrent des traductions et des règlements de mémoires, et son jeune patron eut également recours à lui, non pour des affaires de banque, mais pour des notes à prendre dans plusieurs recueils scientifiques d'Allemagne.

De nouvelles préoccupations absorbaient, en effet, d'Alouzy, depuis quelques mois. Après avoir successivement essayé la musique et la peinture, il venait de s'éprendre d'une violente passion pour la chimie, et de monter un laboratoire dont il ne sortait plus. Julien y alla d'abord pour lui porter les traductions dont il l'avait chargé, puis pour le seconder dans ses expériences. Suivant son habitude, Edmond en restait le plus

souvent à la théorie et s'épargnait l'ennui de suivre l'essai indiqué. Le jeune commis se chargea de cet examen pratique. Il y acquit bientôt les connaissances précises dont manquait d'Alouzy, et cette adresse de manipulation qui est en chimie ce qu'est le tact en cuisine. Son patron pouvait commander le dîner, mais lui savait le faire.

Trudaine ne manqua point de le remarquer.

— M. Edmond est pour toi une providence, disait-il en riant tout bas; il t'annonce ce qu'il apprendra et te laisse l'apprendre à sa place; ses désirs de science sont un programme auquel tu es chargé de satisfaire pour lui. Continue, petit, et prie Dieu qu'il ait l'envie de devenir un grand homme, afin que tu le deviennes.

Depuis quelque temps, les spéculations scientifiques de d'Alouzy s'étaient principalement tournées vers une question soumise à tous les chimistes : il s'agissait de trouver une substance économique susceptible de remplacer la cochenille. L'industrie nationale était intéressée à cette découverte pour laquelle un prix avait été proposé. Edmond en parla quinze jours, annonça vingt expériences qui semblaient devoir le mettre sur la voie, et finit par oublier ses projets pour une nouvelle théorie de la lumière qui venait de mettre en émoi tous les physiciens du monde savant.

Cependant Julien avait saisi, dans le chaos des *suppositions* mises en avant par le jeune banquier, quelques possibilités qu'il voulut vérifier. Les premiers résultats ne furent point satisfaisants; le jeune commis en avertit

son patron : mais celui-ci répondit qu'il ne fallait rien préjuger d'un échec ; qu'en persévérant on était sûr d'arriver tôt ou tard à son but.

— Les découvertes sont comme les fruits, ajouta-t-il; il faut leur donner le temps de fleurir, de se former, de mûrir. Quand on applique son être tout entier à une recherche, qu'on y rapporte toutes les indications, tous les hasards, que l'on fait, en un mot, de l'idée que l'on poursuit, le centre de toutes ses activités, il arrive infailliblement une heure d'illumination qui vous révèle, tout à coup, le secret tant cherché. La plupart des choses ne nous sont impossibles qu'à cause de notre incapacité à reporter les forces de notre individualité sur un seul objet ; on éparpille ses efforts, on poursuit plusieurs proies en même temps; on s'énerve dans une agitation qui ne mène à rien; au lieu de faire marcher notre esprit toujours vers le même point de l'horizon, nous le promenons vers les quatre vents. De là notre faiblesse! les facultés de l'homme ressemblent au paquet de verges que le vieillard de la fable fit apporter devant ses trois fils : séparez-les, vous les briserez ; rassemblez-les en faisceau, elles auront une force invincible. Je le prouverai en persistant dans cette recherche que vous abandonnez, et en trouvant la substance qui doit enrichir notre industrie nationale.

Il en fut de cette résolution comme de toutes celles que formait d'Alouzy ; mais Julien exécuta scrupuleusement ce qu'il l'avait entendu projeter. Uniquement occupé de son œuvre, il étudia ce qui pouvait y aider ; il

interrogea les hommes spéciaux, il tenta de nouvelles combinaisons, il fit et refit mille fois les mêmes expériences sans découragement ni impatience. Placé comme un braconnier à l'affût de la découverte, il l'attendit patiemment, en multipliant les tentatives qui devaient l'attirer vers lui. Enfin, après bien des espérances trompeuses et des demi-succès, il atteignit le but! Un jour que d'Alouzy, qui ne s'occupait presque plus de son laboratoire, y était descendu par hasard, il lui présenta un fragment de laine sortant d'une teinture, découverte par lui, et que les plus habiles teinturiers avaient déclaré rouge-cochenille!

Edmond avait le cœur bien placé; il se réjouit franchement de la réussite de Julien; lui donna d'utiles conseils sur ce qui lui restait à faire, s'entremit lui-même pour le présenter à la Commission chargée d'accorder le prix, et accepta avec reconnaissance la dédicace du mémoire dans lequel, en rendant compte de ses travaux préparatoires, il déclarait tout ce qu'il avait dû aux précieuses indications du banquier.

Le prix de vingt mille francs accordé au jeune commis et la proposition de commandite faite par M. Varnier lui permirent d'entrer dans les affaires pour son propre compte. Il s'occupa d'exploiter son invention et de la perfectionner.

D'Alouzy, qui venait de retirer ses fonds de la maison de banque pour les engager dans des spéculations de terrains, continua à l'entretenir de ses projets, toujours à la veille de s'accomplir, sans se réaliser jamais.

C'était le plus souvent au bureau de la banque, où ils se rencontraient, que l'ancien associé de M. Varnier développait ses plans à son jeune protégé. Le père Trudaine écoutait en égrenant son tabac et en souriant sous ses lunettes; mais lorsque d'Alouzy était parti, il prémunissait Julien contre les tentations que de pareils discours auraient pu lui donner.

— Laissez-le bâtir, sur ses terrains, des châteaux en Espagne, les seuls qu'on y bâtira jamais, répétait ironiquement le vieux commis; vous avez une carrière faite n'en sortez pas La vie est un jeu; quand on a gagné aux premiers coups, il ne faut plus se risquer.

Ces conseils étaient prudents; mais Julien avait des raisons particulières pour ne pouvoir les écouter.

Depuis que sa persévérance lui avait fait gravir les premiers échelons de la hiérarchie sociale et l'avait lié d'intérêts à son ancien patron M. Varnier, celui-ci le recevait familièrement dans son intérieur. Souvent retenu à dîner par le banquier, invité à ses soirées et devenu un des habitués de la maison, Julien n'avait pu voir avec indifférence Mlle Fanny Varnier. Celle-ci, de son côté, lui témoignait une bienveillance d'autant plus libre qu'elle était sans arrière-pensée. Elle avait pu apprécier les excellentes qualités du jeune homme; elle savait par quels honorables efforts il avait réussi; et elle avouait tout haut l'estime affectueuse qu'elle lui accordait.

C'était beaucoup sans doute, mais Julien eût voulu davantage. Il aimait Mlle Varnier de cet amour sans bruit qui se cache ou se maîtrise, mais n'en persiste que plus

énergiquement. Par malheur il avait peu d'espérance. Bien que ses affaires eussent prospéré, son aisance était si loin de l'opulence du banquier, et les prétentions de celui-ci pour sa fille si connues, qu'il ne pouvait songer à une demande en mariage qui l'eût inévitablement brouillé avec son ancien patron. La seule ressource était d'attendre qu'une heureuse chance fît disparaître la trop grande inégalité des positions.

Après y avoir longtemps réfléchi, Julien se décida à consulter Edmond d'Alouzy, dont l'imagination féconde lui avait fourni tant d'utiles indications.

Il trouva celui-ci en compagnie d'un négociant brésilien, avec lequel il combinait les éléments d'un nouveau projet. A la vue de l'ancien commis, d'Alouzy frappa joyeusement sur son bureau.

— Dieu soit loué! voici l'homme qu'il nous faut, s'écria-t-il; nous allons avoir de lui tous les renseignements dont nous avons besoin.

Et faisant signe à Julien :

— Venez, mon cher, s'écria-t-il, il s'agit de me faire doubler ma fortune en deux ans; vous ne pouvez pas refuser cela à votre ancien patron.

D'Alouzy lui expliqua alors rapidement la spéculation projetée. Il s'agissait d'acheter au rabais, dans les maisons de commission et dans les halles des villes de fabrique, les étoffes démodées en France, et d'aller les revendre dans les ports de l'Amérique du Sud. Le succès était assuré par le négociant brésilien, Antonio Lopez, venu à Paris pour cette affaire, dans laquelle il

engageait une somme considérable. Il ne cherchait qu'un associé qui connût les ressources de la France, comme celles de l'Amérique du Sud lui étaient connues, et qui pût aussi bien acheter qu'il était sûr de bien vendre. D'Alouzy avait accepté cette association; mais Antonio Lopez demandait des renseignements sur les prix des marchandises, leur nature, leurs qualités, l'époque de leur livraison, et d'Alouzy espérait que Julien pourrait les obtenir.

L'ancien commis s'y engagea avec empressement. Il emmena le négociant brésilien pour savoir au juste de lui ce qu'il désirait. Antonio Lopez était un homme laconique, exact et positif, qui expliqua son plan avec une telle précision, que Julien en eut bientôt saisi tous les éléments.

Ses habitudes de suite et d'observation lui avaient donné des connaissances précieuses. Paris était pour lui un dictionnaire dont il savait l'ordre, et qu'il feuilletait toujours à coup sûr. Après un mois de courses, de recherches, de correspondances, il avait les mains pleines de détails qui donnaient une nouvelle physionomie à l'affaire. Au lieu de la borner aux étoffes, il l'avait étendue à tous les objets de luxe dont le caprice de la mode avait annulé la valeur; il apportait la liste avec l'indication des prix, des modes de paiement et des moyens de transport.

Antonio Lopez écouta tout avec la dignité flegmatique d'un Espagnol, remercia, et dit qu'il allait faire connaître sur-le-champ à d'Alouzy la nouvelle physionomie

que l'affaire avait prise, grâce aux soins de Julien. Mais il ne tarda pas à reparaître avec une lettre dans laquelle le jeune capitaliste lui annonçait que, forcé de partir pour l'Allemagne, il renonçait, bien à regret, à la spéculation de l'Amérique du Sud.

— C'est un million qu'il perd, dit Julien après l'avoir lue.

— Voulez-vous le gagner à sa place? demanda Lopez.

— Moi ! s'écria le jeune homme.

— Je vous propose les mêmes conditions qu'à M. d'Alouzy.

— Mais je ne pourrais fournir qu'un faible capital.

— Vous fournirez votre activité et votre intelligence, ce qui est mieux ; quant aux fonds, je les trouverai. L'affaire vous convient-elle ?

— Pardon, dit Julien étourdi : mais il s'agit de rompre avec tout mon passé ; quelque avantageuse que soit la proposition, je demande vingt-quatre heures pour y réfléchir.

— Bien, dit le Brésilien, je reviendrai demain.

Lorsque Lopez revint, Julien avait pris sa résolution ; il acceptait.

Il travailla le jour même à la liquidation de ses affaires, afin de pouvoir partir avec Antonio Lopez.

Lorsque M[lle] Varnier apprit ce départ, elle ne put retenir une exclamation de douloureuse surprise.

— Vous nous quittez, monsieur Julien ! s'écria-t-elle.

— Pour revenir plus digne de ceux qui s'intéressent à moi, répondit le jeune homme en la regardant.

Elle rougit sans répondre, et Julien partit sans l'avoir revue.

Mais il emportait son souvenir comme un encouragement.

Bien que tous les calculs du négociant brésilien fussent exacts, les deux associés eurent à subir de nombreux désappointements et à courir de sérieux dangers au milieu des perpétuels bouleversements qui agitaient les jeunes républiques du Nouveau-Monde. Une portion des marchandises fut injustement retenue, des créances furent niées; il fallut montrer autant de persévérance que de courage pour réaliser les bénéfices espérés et légitimement acquis. Enfin, au bout de trois ans de fatigues, d'inquiétudes, de périls, Julien aborda au Havre avec une fortune qui lui permettait de regarder comme possible ce qui lui avait jusqu'alors semblé un rêve.

Il venait de faire porter ses malles à l'hôtel, et, arrêté sur le quai, il promenait autour de lui ce regard insatiable et ravi de l'exilé qui revoit son pays. Il reconnaissait la teinte du ciel natal, les eaux plus sombres, la verdure plus touffue, les maisons plus élevées; il écoutait avec enchantement ces murmures de voix qui parlaient la langue de la patrie; il reprenait enfin possession de la France par tous les sens, lorsque son nom, prononcé derrière lui, le fit tressaillir.

Au même instant, deux bras s'appuyèrent sur ses épaules; il retourna vivement la tête et se trouva en face de d'Alouzy.

Par un mouvement presque involontaire. Julien se jeta dans ses bras.

— Comment diable êtes-vous ici, vous que je croyais au Brésil ? s'écria d'Alouzy, en rendant au jeune homme son embrassement.

— J'arrive, répondit Julien.

— Parbleu ! c'est jouer de malheur, répondit Edmond visiblement contrarié; vous rencontrer, après une si longue séparation, au moment même où je vais partir !

— Vous ?

— Je me rendais au paquebot, voyez.

Et il montra à Julien une petite valise qu'il tenait à la main.

— J'ai un rendez-vous à Londres pour une affaire d'éclairage... une nouvelle invention !..

— Et vos mines allemandes ? demanda Julien.

— Ah ! ne parlons pas de cela ! interrompit d'Alouzy ; j'y ai perdu quatre cent mille francs... à peu près tout ce que je possédais...

Julien laissa échapper une exclamation.

— Oh ! les affaires ont été terriblement meurtrières depuis votre départ, reprit Edmond ; vous trouverez bien des maisons à bas. Et tenez, encore une dont je viens d'apprendre la ruine inévitable, celle de mon ancien associé, ce brave Varnier.

— M. Varnier est ruiné ! s'écria Julien saisi.

— Par trop de probité, répliqua d'Alouzy ; quand les autres atermoyaient, lui il a voulu arriver à échéance, tenir tous ses engagements ! Mais le fardeau était trop

lourd, il a succombé, ou du moins il est près de le faire.

— Comment avez-vous appris?...

— Par une lettre du père Trudaine à notre ancien correspondant du Havre, que je viens de voir. Le brave l'homme déclare que Varnier avait fait face à tout, qu'il était sauvé, s'il ne lui avait pas manqué cent mille francs.

— Et il n'a pu les trouver?

— Il n'a pas voulu les chercher, par la crainte de ne pouvoir les rendre. Trudaine écrivait de son chef pour demander du secours; mais il n'obtiendra rien; Varnier sera forcé de déposer son bilan, et, je le connais, il n'y survivra pas.

— Quoi! et il ne se trouvera personne qui veuille risquer cette somme pour sauver un homme d'honneur! s'écria Julien avec agitation.

D'Alouzy haussa les épaules.

— Dans la banque, dit-il, il est rare que l'on expose cent écus pour sauver l'homme qui vous en prie à genoux; à plus forte raison celui qui ne demande rien, qui vous refuserait peut-être! car Varnier est un don Quichotte de délicatesse; s'il craint de ne pouvoir restituer ces cent mille francs, rien ne les lui fera accepter; aussi, voyez-vous, si j'avais eu ma fortune d'autrefois, je ne lui aurais rien proposé; mais j'aurais mis la somme sous un pli que j'aurais envoyé au père Trudaine, et tout se serait arrangé.

La cloche du paquebot qui appelait les voyageurs ne permit pas à d'Alouzy de prolonger l'entretien; il serra

la main du nouveau débarqué, promit de l'aller voir à son retour à Paris, et courut au bateau à vapeur, dont les roues commençaient à s'agiter.

Mais ce qu'il venait de dire n'avait point été perdu pour Julien, et le soir même il adressait au vieux commis de la maison Varnier une lettre chargée, qui renfermait, sans aucune désignation, les cent mille francs demandés.

Les affaires de Julien le retinrent au Havre une semaine entière; enfin il prit la route de Paris, et sa première visite fut pour son ancien patron.

Il le trouva vieilli, abattu, mais calme. Fanny le reçut d'un air un peu contraint et le félicita de son retour avec une cordialité mêlée de tristesse. Quant au père Trudaine, il ouvrit ses bras à l'ancien commis et essuya trois fois ses lunettes que les pleurs avaient obscurcies.

— Eh bien! tout va à souhait, j'espère? dit Julien, que l'émotion du vieillard avait gagné.

— Oui, oui, dit le père Trudaine à demi-voix, tout va bien, grâce aux bons enfants.

Julien coupa court à une explication dans laquelle il craignait de se trahir. Il demanda au vieux commis des nouvelles de leurs connaissances, et s'informa des changements survenus sur la place de Paris. Beaucoup de variations avaient eu lieu dans les fortunes; plusieurs anciennes maisons, connues de Julien, avaient disparu dans ces tempêtes de la Bourse qui agitent perpétuellement la richesse publique; quelques nouvelles maisons avaient surgi. Parmi elles, Trudaine nomma celle de

M. Joseph Parné, qui s'était lié d'affaires, depuis quelque temps, avec Varnier, et dont on commençait à parler comme d'un futur associé. Julien, qui attachait une médiocre importance à tous ces détails, interrompit l'entretien dès qu'il y trouva jour, et quitta le vieux commis, complétement rassuré.

Le surlendemain, il se présenta de nouveau chez son ancien patron avec quelques curiosités américaines qu'il venait offrir à Fanny. Ses visites se renouvelèrent les jours suivants et devinrent plus longues, plus rapprochées. Fanny recevait le jeune homme avec la même bienveillance que par le passé, mais sans la libre gaîté qui présidait autrefois à leurs entrevues. Elle semblait éviter toutes les confidences essayées par Julien, et redouter, par-dessus tout, ses explications. Celui-ci voulut sortir enfin de ses perplexités par une franche ouverture. Il demanda une entrevue à M. Varnier, et lui avoua son amour pour sa fille. Le banquier fit un brusque mouvement.

— Est-ce bien vrai? s'écria-t-il; vous venez me demander la main de Fanny?

— J'en ai la hardiesse, maintenant que mes efforts ont réussi, répliqua Julien.

Et il raconta rapidement à M. Varnier comment l'espoir de ce mariage avait déterminé son départ et soutenu son courage.

Le visage du banquier prit une expression de contrariété douloureuse.

— Il y a une malédiction sur nous! s'écria-t-il en se frappant le front.

— Que voulez-vous dire? demanda Julien.

— Vous ne m'aviez rien avoué; je ne soupçonnais rien, répliqua M. Varnier.

— Eh bien?

— Eh bien ! ma fille est promise à M. Joseph Parné.

Le jeune homme poussa un cri de désespoir.

— Je ne pouvais balancer, continua le banquier; cette union, convenable à tous égards, m'assurait une association sans laquelle l'avenir de ma maison se trouvait compromis; j'ai exposé à Fanny ma situation.

— Et elle a consenti?

— Après réflexion, mais sans contrainte.

— Et si, touchée de mon affection, elle revenait sur ce consentement? s'écria Julien.

—Vous ne voudriez pas lui faire trahir une promesse, reprit M. Varnier; elle s'est engagée d'honneur; le jour du mariage est convenu; manquer sans motif à une parole donnée serait de la déloyauté; elle-même d'ailleurs a accepté librement la proposition de M. Parné.

— Librement! non, s'écria Julien; car elle savait que ce mariage vous était nécessaire; vous l'avez dit vous-même; elle a cédé à une sorte de violence morale...

— Et si elle n'avait cédé qu'à la reconnaissance! interrompit M. Varnier vivement; si cette alliance était le seul moyen de s'acquitter envers un homme auquel nous devons l'honneur?

— Comment?

— Ne m'interrogez pas, je ne puis rien vous dire de plus.

— Mais moi, je vous dirai tout, interrompit une voix.

Et le père Trudaine écarta tout à coup le paravent qui cachait la porte d'entrée.

— Vous nous avez écoutés ? s'écria M. Varnier, dont les sourcils se plissèrent.

— Malgré moi au premier instant, répliqua le vieux commis, car je venais vous faire signer ces papiers ; mais ce que j'ai d'abord entendu m'a engagé à écouter le reste.

Et se tournant vers Julien :

— Le service qui a été rendu au patron peut vous être expliqué en deux mots, dit-il : nous étions dans l'impossibilité de faire notre fin de mois ; il nous manquait cent mille francs, sans lesquels la faillite était imminente, et nous avions perdu tout espoir, quand je les ai reçus par la poste.

— Et comme je n'avais confié ma situation qu'à Parné, ajouta le banquier, lui seul pouvait m'adresser cette somme. Il en est d'ailleurs convenu depuis.

— Et il a menti ! s'écria Trudaine. Par ma foi ! j'ignorais l'erreur du patron et la vanterie de maître Parné, sans quoi j'aurais depuis longtemps tout éclairci.

— Vous savez donc quel est l'auteur de l'envoi ? demanda Varnier.

— J'ai gardé l'enveloppe qui le renfermait, répliqua le vieux commis, en montrant un papier qu'il tira de son portefeuille.

— Eh bien!

— Il y avait sur cette enveloppe une adresse.

— Et vous connaissez l'écriture? dit Julien.

— Par la raison que c'est la tienne, petit, s'écria le vieux commis; il est impossible de se tromper sur les majuscules.

Varnier prit l'enveloppe qu'il examina, puis leva les yeux sur le jeune homme qui était resté immobile à la même place, tout rouge d'émotion.

— Mon fils! s'écria-t-il en ouvrant les bras.

Julien s'y jeta transporté : tous deux restèrent longtemps embrassés, tandis que Trudaine attendri essuyait de nouveau ses lunettes.

Fanny, qui n'avait consenti à épouser le futur associé de son père que par gratitude, et qui aimait depuis longtemps Julien, remercia Dieu de trouver un bonheur là où elle n'avait espéré que l'accomplissement d'un devoir. Varnier vécut encore plusieurs années avec ses enfants, et ne mourut qu'après avoir vu le crédit de sa maison complètement relevé, grâce aux efforts de Julien.

Elle se trouvait au plus haut point de sa prospérité lorsqu'on annonça un jour à Julien Edmond d'Alouzy! Il vit entrer un homme chauve, pauvrement vêtu, et dont les traits altérés révélaient de longues souffrances; c'était son ancien protecteur qui, de projet en projet, avait dissipé tout son patrimoine, annulé des facultés précieuses et perdu les vingt plus belles années de sa vie. Il venait solliciter l'appui de Julien pour obtenir

un humble emploi qui lui permît de satisfaire aux besoins de chaque jour!

Julien ne lui laissa point achever sa demande.

— Votre place est trouvée, s'écria-t-il; vous resterez près de moi et avec moi. Nous formerons une association dans laquelle vous apporterez votre imagination pour capital; ce sera à vous de donner des conseils, de fournir les idées...

— Et vous vous chargerez de les accomplir, acheva d'Alouzy. Hélas! nous continuerons ainsi ce qui s'est toujours fait. Depuis que j'existe, j'ai dessiné sur tous les murs des plans que le premier passant exécutait; j'ai semé à tout vent des projets qui étaient cultivés par d'autres, et, faute de suite et de persévérance, je suis resté un homme inutile avec plus de ressources qu'il n'en fallait peut-être pour rendre d'importants services à mon pays.

DOUZIÈME RÉCIT

LES RIVAUX

—

La petite rivière de l'Huisne coule dans une vallée verdoyante, comprise entre Longny et Pervenchères. A peu de distance de ce dernier village, vers la source même du cours d'eau que nous venons de nommer, se trouve le moulin du Dreil, qui travaille seul pour presque toute la commune, et ne peut suffire aux demandes de ses pratiques trop nombreuses.

Le Dreil appartenait au meunier Rigaud, connu sur-

tout pour son amour de la tranquillité et l'habitude de s'entremettre dans toutes les querelles en criant : *La paix!* ce qui l'avait fait surnommer « le bonhomme Pacifique. »

Tel était, en effet, l'éloignement de Rigaud pour la lutte, non-seulement contre les personnes, mais contre les choses, qu'il n'avait jamais pu se décider à changer les dispositions de son moulin, et à donner à la chute d'eau une direction qui eût permis d'ajouter une meule nouvelle. Chaque fois que l'ouvrage pressait, il sentait l'utilité de ces améliorations; il en parlait comme d'un projet à réaliser; mais l'amour du repos l'empêchait toujours de passer outre.

Cependant la nécessité devenant chaque jour plus pressante, le bonhomme Pacifique commença à chercher un expédient qui pût concilier ses intérêts avec son horreur pour le changement.

Il avait une fille; Ivonnette était déjà grande; il devenait temps de la marier, et Rigaud avisa, tout à coup, qu'un gendre pourrait accomplir ce qu'il avait jusqu'alors ajourné. Il fallait seulement trouver, pour cela, un jeune homme intelligent, actif et ayant quelque bien; car notre meunier prétendait améliorer son moulin sans toucher à ses propres économies. Son futur gendre devait lui apporter, en même temps, la capacité et l'argent nécessaires pour le changement projeté.

Il se rendit en conséquence chez son compère Baudin, autrefois huissier à Mortagne, maintenant propriétaire à Bazoches-sur-Hoëne, et lui conta son affaire de

point en point. L'ancien huissier promit de trouver ce qu'il cherchait ; mais plusieurs mois se passèrent sans qu'il parût se mettre en peine de remplir sa promesse.

Pendant cet intervalle, Rigaud, que l'âge rendait moins actif, s'était décidé à gager un garçon meunier qui ne tarda pas à le décharger de tout travail. Claude était doué de la précieuse faculté de faire vite et bien. Grâce à son zèle infatigable, le moulin marchait nuit et jour, et les pratiques n'attendaient plus que le temps rigoureusement nécessaire ; encore trouvait-il des moments perdus pour aider Ivonnette au ménage, faire ses commissions à Pervenchères, et causer avec elle de mille sujets.

Au moment où s'ouvre notre histoire, tous deux étaient engagés dans un de ces entretiens que Claude prolongeait toujours, et dont la jeune fille ne paraissait jamais fatiguée. Il était question des projets de Rigaud, que ce dernier avait confiés au jeune garçon dans un moment d'épanchement. Ivonnette paraissait douter.

— Laissez donc ! vous vous raillez de moi, disait-elle avec un sourire un peu inquiet ; le compère Baudin s'occupe à élever les bœufs et non à marier les filles.

— L'un n'empêche pas l'autre, s'il vous plaît, répondit Claude, qui ne paraissait nullement en goût de railler ; le père Rigaud m'a bien dit la chose comme je vous la répète. Il veut un gendre habile...

— Eh bien ! ce n'est pas un tort, fit observer Ivonnette, en lançant un regard détourné au jeune garçon.

— Mais il veut de plus un richard, ajouta Claude.

— Ça n'est pas encore un tort! reprit la jeune fille avec malice cette fois, si le richard a bon caractère et bon cœur.

— Alors, vous approuvez son projet? s'écria le garçon meunier : au fait, vous pouvez prétendre à beaucoup!... quand on est jeune, jolie, bien dotée... Ah! il y a des personnes qui ont tout pour elles... et d'autres... rien.

— Est-ce que vous êtes envieux de ce que le bon Dieu m'a donné? demanda-t elle en riant.

Claude ne répondit que par un gros soupir.

— Ah! si mes parents m'avaient laissé un héritage! dit-il, comme s'il se parlait à lui-même.

— Dans ce cas, vous n'en voudriez pas à ceux qui en ont? acheva Ivonnette.

— Ce n'est pas à leur héritage que j'en veux! fit observer le garçon meunier en secouant la tête, c'est au bonheur qu'il leur procure... Une supposition, par exemple, qu'il y eût, en mon nom, chez le notaire deux ou trois mille écus!... j'aurais pu arranger le moulin du père Rigaud comme un autre.

— Tiens! ça vous est donc venu cette idée-là? interrompit Ivonnette... Mais pourquoi alors n'en avez-vous rien dit au père, quand il vous a conté la chose?

— Vous savez bien qu'il m'aurait mis à la porte, répondit Claude tristement, et ce n'est pas bon à vous de tourner ainsi en moqueries ce qui me tient tant au cœur.

— Ah! si vous prenez cet air-là, on ne pourra plus rien dire, répliqua la jeune fille, qui cherchait évidemment à arriver, par la plaisanterie, à une explication

sérieuse ; mais pourquoi ne pourrais-je pas rire comme vous ?

— Est-ce que je ris, moi ? s'écria Claude avec une sorte d'emportement affligé. Vous ne savez pas peut-être que je donnerais un de mes bras pour ne jamais quitter le Dreil.

— Un meunier manchot serait un pauvre meunier ! fit observer comiquement la jeune fille.

— Mais ça pourrait être un mari heureux, ajouta le jeune garçon, enhardi par les joueries d'Ivonnette.

Et comme celle-ci, au lieu de répondre, affectait d'examiner un sac de mouture avec une attention singulière :

— Pas vrai, ajouta-t-il en se penchant vers elle et baissant la voix... Reste seulement à savoir si vous seriez une heureuse femme... répondez, Ivonnette !

Celle-ci hésita, releva la tête, rougit, puis éclata de rire.

Claude s'arrêta déconcerté.

— Rire n'est pas répondre, fit-il observer avec dépit.

— Faudrait-il donc pleurer ? demanda la jeune fille un peu confuse... On pleure quand on a du chagrin.

— De sorte que vous êtes bien aise de ce que je viens de dire ? s'écria Claude.

— Ai-je l'air d'être fâchée ? répondit Ivonnette, qui riait toujours et rougissait davantage.

Le garçon meunier poussa une exclamation de joie, et lui saisit les deux mains.

— Répétez-moi ça, s'écria-t-il ; oh ! si vous saviez le

bien que vous me faites! J'ai eu tant de chagrin, allez... je suis resté si longtemps sans oser parler... J'ai besoin que vous m'encouragiez.

— Ce n'est donc plus aux hommes à avoir du courage, répliqua l'incorrigible rieuse; qui est-ce qui vous fait peur?

— Les idées du bonhomme Rigaud.

— Bah! le père est bon comme du pain; s'il voit qu'il faut changer quelque chose à son plan pour que ça nous contente, il ne résistera pas longtemps.

Claude secoua la tête.

— Oui, oui, dit-il avec inquiétude, le bourgeois est bon, il n'aime ni le chagrin ni les disputes, mais il tient à ce qu'il veut plus que pas un de la paroisse; et, quant à l'argent, il en a trop compté dans sa vie pour ne pas connaître ce qu'il vaut. Lui-même me l'a dit, il lui faut un gendre qui ait de quoi arranger le moulin, et moi je ne possède que ma bonne volonté.

— Eh bien! faut la garder, répliqua Ivonnette plus sérieusement; le père est maître de moi, et je dois lui obéir; mais le temps amène bien des choses, et si vous êtes chrétien, Claude, vous n'avez pas oublié que l'espérance est une vertu théologale. Il y a ça dans le catéchisme.

— Alors, j'espérerai, dit le jeune meunier avec un sourire de reconnaissance et de contentement; puisque vous vous intéressez à mon désir, j'aurai de la patience. Ah! si vous saviez comme ça m'occupe, Ivonnette! je ne pense pas à autre chose...

— C'est bon, interrompit la fille du père Rigaud, qui savait désormais tout ce qu'elle voulait savoir... Pensez aussi un peu à notre meule qui a besoin d'être repiquée. Faut que le père, en revenant de Longny, trouve la besogne faite.

A ces mots, elle sortit, et Claude l'entendit qui montait l'escalier en chantant la jolie ronde normande de la Saint-Jean :

Voici la Saint-Jean,
L'heureuse journée,
Que nos fianceux
Vont à l'assemblée.
Marchons, joli cœur :
La lune est levée.

Le pauvre garçon soupira et allait se décider à reprendre le piquage de la meule, comme Ivonette le lui avait conseillé, lorsqu'un étranger parut à la porte du moulin.

C'était un homme d'environ trente-cinq ans, vêtu d'un costume demi-paysan, demi-bourgeois, et tenant à la main un de ces bâtons terminés par un fouet que les Normands affectionnent tout particulièrement. Il s'arrêta sur le seuil en demandant le bonhomme Rigaud.

— Il n'y est point pour le moment, dit Claude ; mais faut pas que ça vous empêche d'entrer.

Le nouveau venu obéit à l'invitation.

— Ah! il n'y est pas, répéta-t-il en regardant autour de lui, comme s'il eût voulu faire l'inventaire du moulin ; et il est loin d'ici peut-être?

— A Longny.

— Voyez-vous ça! moi qui en viens! Et il tardera beaucoup?

— Nous l'attendons dans la soirée.

L'étranger murmura quelques mots de désappointement, parut se consulter, et finit par s'asseoir sur un sac de blé, en disant qu'il attendrait.

Il avait à peine eu le temps de tirer son chapeau pour essuyer son front humide de sueur, lorsqu'un nouveau personnage entra brusquement.

Le nouveau venu portait une blouse de voyage, couverte de poussière, et avait à la main une branche de houx, coupée en passant dans quelque taillis.

Il ne s'arrêta point sur le seuil comme celui qui l'avait précédé; mais, s'avançant jusqu'au milieu du moulin, il se mit à frapper le plancher de son bâton en criant :

— Ohé, du moulin; n'est-ce pas ici que demeure le papa Rigaud, dit le *père Pacifique*?

Le voyageur assis sur le sac de blé se retourna avec une exclamation de surprise.

— Jean Taurin! s'écria-t-il.

— Tiens, François Laudrillé! répliqua l'autre.

— Comment donc es-tu ici?

— Et toi?

— Je viens pour parler au meunier.

— Moi de même.

— Voilà une rencontre! Alors tu arrives de Regmalard?

— En droite ligne. Et toi?

— De Tourouvre.

— Voyez-vous ça ! Et tu as parlé au meunier?

— Il n'y est pas.

— De sorte que tu l'attends?

— Comme tu vois.

Jean Taurin prit place sur un second sac, vis-à-vis de François Laudrillé, et tira également son chapeau. La chaleur de la route ne l'avait pas moins fatigué que celui-ci, et il se mit à se plaindre bruyamment de la poussière et du soleil. Claude, qui connaissait les règles de l'hospitalité normande, alla chercher un pot de cidre et deux verres qu'il plaça sur une roue de rebut, transformée en table pour les voyageurs.

Tous deux se hâtèrent de faire honneur au *bère* du papa Rigaud, en reprenant la conversation un moment interrompue.

Il était évident que l'un et l'autre s'étonnait de la présence de son compagnon au Dreil, et désirait en connaître le motif; mais une explication entre deux paysans normands est toujours une chose singulièrement compliquée; l'esprit de circonspection leur a donné une habitude de faux-fuyants et d'ambages qui font de leur conversation une sorte d'équation surchargée de termes contradictoires, et dont il faut laborieusement *dégager l'inconnue*.

Cependant, le cidre aidant, les deux voyageurs arrivèrent à s'avouer qu'ils venaient au Dreil pour une affaire importante.

— Voudrais-tu, par hasard, acheter le moulin du

père Pacifique? demanda Laudrillé en regardant Taurin.

— Il est donc à vendre? répliqua celui-ci avec un étonnement qui parut naturel à son compagnon.

— A vendre, non pas, reprit François, mais à prendre... seulement il y a une condition!...

Il avait prononcé ces derniers mots confidentiellement en avançant le bras vers le pot de cidre pour remplir de nouveau les verres; une main prévint la sienne, enleva la pinte de grès et lui en substitua une nouvelle.

Les buveurs, qui avaient levé en même temps la tête, aperçurent Ivonnette dont le sourire laissait voir deux rangées de dents aussi blanches que des perles fines.

— Claude s'était trompé, dit-elle gaîment; il n'avait pas tiré au tonneau du maître cidre, comme on doit le faire aux gens du dehors; ces messieurs excuseront.

Et, tournant sur elle-même avec la prestesse gracieuse des Normandes, elle disparut en fredonnant.

Les deux voyageurs la regardèrent partir, puis s'écrièrent en même temps :

— La jolie fille!

— La charmante créature!

— C'est l'héritière du moulin, dit Taurin.

— La belle Ivonnette, ajouta Laudrillé.

— Tu sais son nom? reprit le premier, surpris.

— Qui est-ce qui le saurait donc? répliqua le second en clignant des yeux et remplissant les deux verres; je t'ai parlé tout à l'heure d'une condition.

— Eh bien?

— Eh bien! la voila, la condition!

— Comment! la fille du père Rigaud...

— Attend un épouseur qui devra agrandir le moulin.

— D'où sais-tu celà?

— Du papa Bourdin qui a pensé que l'affaire pourrait me convenir.

— Est-ce vrai?

— Il m'a écrit à Regmalard voilà huit jours; mais j'étais occupé de la succession de mon oncle, et je n'ai pas pu venir plus tôt.

— Alors, tu arrives trop tard, s'écria Taurin; le père Bourdin a eu l'idée que tu refusais, et il m'a fait venir de Tourouvre pour m'envoyer à ta place.

Laudrillé fit un haut de corps en arrière.

— Toi! reprit-il stupéfait, tu viens au Dreil pour la fille de Rigaud?

— Pour elle, dit Taurin qui vidait son verre à petits coups.

— Et tu espères te faire accepter?

— J'apporte pour ça une lettre de mon parrain.

Laudrillé ouvrit la bouche pour protester; puis obéissant à ce principe d'un fameux diplomate qui recommandait de se *défier toujours de son premier mouvement,* il s'arrêta et avala, coup sur coup, trois gorgées de maître cidre. Taurin voulut le forcer à s'expliquer en répétant que son retard avait dû être regardé comme une renonciation à la fille du meunier; mais Laudrillé eut soin de répondre avec cette ambiguïté normande qui n'apprend rien, et la conversation ne tarda pas à se ralentir des deux côtés.

Cependant ni l'un ni l'autre ne songeait à céder, et si la parole languissait, les esprits avaient en revanche redoublé d'activité. Les deux rivaux cherchaient déjà le moyen de s'évincer réciproquement, et pendant que leurs verres continuaient amicalement à se heurter, leurs imaginations passaient en revue tous les piéges qu'ils pouvaient se tendre.

Comme l'important était de prévenir favorablement le meunier, tous deux parurent d'abord décidés à ne pas se céder la place; mais Laudrillé, qui avait plus d'expérience, ne tarda pas à comprendre que cette obstination, nécessairement imitée par son rival, ne le conduirait à rien. Changeant en conséquence de projet, il eut l'air de prendre son parti, déclara tout haut qu'il ne pouvait attendre plus longtemps, et souhaitant le bonsoir à Taurin et à Claude, il prit résolument le chemin de Pervenchères.

Taurin, qui avait voulu s'assurer de la direction qu'il suivait, rentra complétement rassuré et reprit sa place, bien décidé à attendre le retour du *père Pacifique*.

Mais Laudrillé n'eut pas plus tôt perdu de vue le Dreil que, faisant un détour, il rebroussa chemin, passa derrière le moulin sans être vu, et gagna la route de Longny, sur laquelle il savait devoir rencontrer Rigaud. Il l'avait vu assez souvent à Regmalard pour être sûr de le reconnaître, et il se mit à préparer tout bas ce qu'il devait lui dire, afin de se recommander lui-même et surtout de perdre son rival.

Son plan lui réussit à souhait; il rencontra à mi-che-

min de Longny le meunier, qui s'était arrêté à la porte d'un cabaret pour *faire souffler* sa jument et goûter le cidre de l'endroit. Laudrillé se nomma, dit de quelle part il venait, et reçut du *père Pacifique* un accueil qui lui donna les meilleures espérances.

Après lui avoir parlé du prix des grains et des nouveaux procédés de mouture, de manière à prouver qu'il était de la partie, il fit l'inventaire des différentes sommes qu'il avait placées chez le notaire, y ajouta l'estimation de quelques champs loués à bail, et arriva à un total d'environ mille pistoles, net de toute obligation. Ce premier point établi, il amena adroitement la conversation sur un filleul du père Bourdin, auquel celui-ci avait d'abord donné une lettre pour le meunier, mais qu'il avait ensuite reconnu incapable de satisfaire aux conditions requises. Taurin (c'était son nom) avait déjà dissipé une portion de son patrimoine, et le reste se trouvait sérieusement compromis. Son séjour au grand moulin de Mortagne lui avait d'ailleurs donné des goûts de paresse et de dissipation; c'était un de ces jeunes garçons à demi engagés dans la mauvaise voie, et qu'un miracle seul peut sauver.

Pendant qu'ils causaient ainsi, le meunier et son compagnon avaient laissé la nuit venir. Le bonhomme Rigaud pensa enfin à regagner le Dreil, et prit congé de Laudrillé, auquel il fit promettre de revenir le lendemain. Tout en cheminant, il repassa dans sa mémoire les renseignements qui venaient de lui être donnés, et se réjouit en lui-même de ce que ce filleul de son com-

père n'eût point profité de la lettre qui lui avait été remise pour se présenter au moulin. Maintenant, du moins, s'il arrivait, le père et la fille se trouveraient avertis et se tiendraient sur leurs gardes.

Il achevait ces réflexions en rentrant au Dreil, où il trouva Taurin assis à la même place devant un pot vide et un verre plein. Cette vue produisit sur le meunier une impression de désagréable surprise: il eut comme une révélation subite.

— Dieu nous sauve! voici un gars qui doit avoir un parrain à Bazoche, dit-il en regardant le jeune homme en blouse.

— Comme vous dites, *père Pacifique*, répliqua Taurin, qui avait également deviné le meunier.

— Et il est ici depuis longtemps?

— Depuis plus de trois heures.

— Alors il vient pour affaire?

— J'apporte une lettre du père Bourdin.

Tout ce que Laudrillé avait annoncé se vérifiait. Le bonhomme Rigaud prit la lettre en jetant à Taurin un regard en dessous. Un autre lui eût laissé voir ses mauvaises dispositions, mais le *père Pacifique* n'était point homme à hasarder une explication qui eût pu amener un débat. Il ouvrit la missive et se mit à lire lentement. Au lieu de songer à son contenu, il réfléchissait au moyen de se débarrasser sans éclat du filleul de l'huissier. Les phrases de la lettre qu'il lisait à demi-voix passaient sur son esprit sans y pénétrer; enfin, arrivé au bout, il s'arrêta forcément, toussa deux ou trois fois, et adressa

à Taurin une demi-douzaine de questions indifférentes, afin de gagner du temps.

Mais le jeune homme était trop pressé de se débarrasser de son rival pour se prêter aux digressions du meunier. Il le ramena brusquement à ce que renfermait la lettre, en l'avertissant qu'un malentendu de son parrain amènerait probablement au moulin un second prétendant. Rigaud se garda de dire qu'il l'avait vu.

— Peut-être bien que vous le connaissez, reprit Taurin; c'est ce grippe-sou de Laudrillé... un vieux grêlé qui pourrait être le père de votre fille... Prenez bien garde à lui, *père Pacifique*, il y a toute une légion de diables dans ses souliers.

Rigaud regarda le jeune homme d'un air étonné.

— Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de ses procès, reprit Taurin; il a plaidé contre ses oncles, contre ses frères; il plaiderait contre tous les saints du paradis, s'il espérait y gagner quelque chose. Laissez-le seulement mettre un pied dans le moulin, et avant un an il en sera seul maître.

— Lui ! s'écria Rigaud effrayé.

— Sans compter qu'il vous trompera sur son avoir, reprit Taurin; presque tous ses fonds ont été prêtés sans hypothèques, et, avant trois ans, ce sera un homme ruiné.

Le meunier devint pensif.

— Je ne vous parle pas de votre fille, continua Jean: autant vaudrait marier une fauvette à un hibou ! mais vous ne voudriez pas avoir un gendre qui se croiserait les bras six mois sur douze et vous laisserait le travail du moulin.

Cette dénonciation, bien que faite d'un accent qui en prouvait la passion, avait trop de vraisemblance pour ne point frapper le *père Pacifique*. Ce que lui-même savait de Laudrillé semblait d'ailleurs l'appuyer. Il commença a se gratter l'oreille, singulièrement perplexe au milieu de ces accusations venant des deux côtés. Grâce a elles, Laudrillé et Taurin lui étaient devenus également suspects. Il croyait chacun d'eux dans le mal qu'il disait de son adversaire, et s'en défiait pour le bien qu'il ajoutait de lui-même. Les deux rivaux n'avaient réussi qu'a se perdre réciproquement dans son esprit.

Cependant, lorsque Taurin, chassé par la nuit, demandant la permission de revenir le lendemain pour reparler sérieusement de l'affaire qui l'amenait, le *père Pacifique* n'osa refuser, et dit qu'il l'attendrait.

Mais le jeune homme parti, il demeura quelque temps immobile a la même place, tout contrarié et tout rêveur. L'espèce de lutte qui allait s'engager entre les deux prétendants effrayait son humeur paisible; il eût voulu pouvoir se débarrasser de tous deux sans bruit; car tous deux lui déplaisaient également; par malheur le moyen lui échappait; il avait beau combiner les faux-fuyants, chercher des prétextes, appeler à son secours les atermoiements, la nécessité d'en venir à une explication lui apparaissait toujours inévitable.

Après avoir murmuré plusieurs exclamations de chagrin et de dépit, entrecoupées de gros soupirs, il fallut donc se résoudre à braver les débats du lendemain.

Le *père Pacifique*, tout troublé de cette cruelle né-

cessité, se mit à faire l'inspection du moulin qu'il avait quitté depuis la veille.

Claude avait été si diligent, que la besogne la plus pressée était faite, et que tout se trouvait à sa place. On eût dit que l'œil du maître n'avait cessé de surveiller, et Rigaud ne trouva matière à aucune réprimande. Il passa du moulin à la maison d'habitation, où Ivonnette n'avait pas moins bien employé son temps. Les meubles, cirés à neuf, brillaient de propreté, le vaisselier avait été orné de branches de thym, et le couvert était mis près de la fenêtre qui laissait pénétrer la fraîcheur du soir.

La jeune fille, occupée à préparer le souper devant un feu qui flambait joyeusement, chantait comme un oiseau des bois. Le bonhomme sentit son cœur plus léger au milieu de cette atmosphère d'ordre, de travail et de paix. Il rendit gaîment son bonjour à Claude, baisa Ivonnette sur les deux joues, et s'assit à table avec un soupir de soulagement.

La jeune fille avait voulu fêter son retour, et le souper était plus somptueux que d'habitude. Comme il allait finir, Ivonnette apporta même avec une certaine solennité une bouteille de cognac à demi-pleine, qu'elle gardait au fond de l'armoire au linge, et dont l'apparition n'avait lieu que dans les grandes circonstances. Cette vue acheva de dérider le *père Pacifique.*

— Dieu me sauve! tu es une bonne fille, s'écria-t-il en se hâtant de boire le cidre qui restait dans son verre : tu as deviné que j'avais besoin ce soir de la petite goutte de consolation.

— Les gens qui sont venus tout à l'heure vous auraient-ils donc fait du chagrin? demanda Yvonnette en échangeant un regard avec Claude.

— Oui, oui, reprit tristement le meunier, qui dégustait lentement le cognac dont il s'était versé un demi-verre. On a raison de dire qu'il faut tourner la langue sept fois avant de parler! Si je n'avais pas communiqué mon projet au compère Bourdin, je ne serais pas aujourd'hui dans l'embarras.

— Ainsi le bourgeois ne s'est pas encore décidé entre les deux épouseurs? demanda Claude, qui tâchait de paraître indifférent.

— Tu sais pourquoi ils venaient? dit Rigaud étonné.

— Tous deux en ont parlé au moulin, reprit le garçon meunier, et chacun se vantait de réussir sûrement.

Le *père Pacifique* se versa un nouveau coup d'eau-de-vie.

— C'est ce que nous saurons, dit-il, légèrement échauffé par la brûlante liqueur; je suis là pour quelque chose aussi, peut-être! Faudra voir, comme on dit, si nous avons le même curé!

— Il doit pourtant y en avoir un que vous préférez? fit observer Claude avec une sorte d'inquiétude.

Le meunier haussa les épaules et allongea les lèvres!

— Je n'en sais rien, dit-il lentement, je n'en sais, ma foi, rien!

Et se penchant vers le garçon d'un ton de confiance :

— A te dire vrai, vois-tu, continua-t-il, je ne serais pas fâché de les voir tous les deux au diable.

— Ah! j'étais sûre qu'ils vous déplairaient! s'écria joyeusement Ivonnette.

— Oui! reprit Rigaud pensif, mais le difficile est de s'en débarrasser; tous deux viennent de la part du compère, et, selon ce que dit Claude, ils se croient sûrs de leur affaire.

— Si l'on a des raisons pour les refuser? fit observer la jeune fille.

— Pardieu! on n'en manque pas de raisons, reprit Rigaud; mais il faut les donner, et c'est là le difficile! Ils se fâcheront; une parole en amène une autre, et on finira par se quereller, sans compter que le père Bourdin me gardera rancune. C'est une malédiction, vois-tu, Ivonnette, qu'ils soient arrivés ici; je donnerais les profits du mois pour n'avoir pas à débattre cette affaire; ça va me gâter mes repas et mon sommeil pour huit jours.

— Mais le bourgeois ne peut-il s'en débarrasser sans leur faire offense? demanda Claude.

— Voilà ce que je cherche, s'écria le meunier; faudrait trouver un moyen honnête de les congédier; quelque chose qui permettrait de se séparer bons amis.

— Eh bien! mais c'est facile, interrompit étourdiment Ivonnette; si vous disiez que je suis promise?

Le *père Pacifique* redressa la tête.

— Toi! répéta-t-il. Dieu me le pardonne! c'est une idée! mais ils me demanderont à qui.

— Ah c'est juste, répliqua la jeune fille d'un air embarrassé; qui donc pourrait passer pour mon fiancé?

— Voyons, reprit Rigaud, qui goûtait évidemment

l'expédient; si l'on pouvait choisir quelqu'un parmi les voisins...

— Oh! pour cela, non, s'écria Ivonnette; ils prendraient la chose au sérieux.

— Eh bien! si le choix est bon?... continua le meunier plus vivement. Supposons que ça ne soit pas un semblant, mais que je te marie tout de bon à un autre, pour échapper aux deux vauriens qui doivent revenir demain...

— Vous savez bien qu'il n'y a personne dans la paroisse, fit observer Ivonnette : vous voulez un meunier?

— Sans doute.

— Laborieux et bon enfant?

— Comme tu dis.

— Qui puisse améliorer le moulin?

— Oui...

— Et qui reste pourtant soumis à votre volonté?

— C'est ainsi que je l'entends.

— Eh bien! pour cela, mon père, il faudrait un garçon qui n'eût, lui, que ses bras.

— A cause?...

— A cause du proverbe qui dit que les richards veulent garder pour eux tout le pain blanc. Si l'épouseur a de l'argent, vous ne devez pas compter sur sa soumission; il voudra être le maître, et tôt ou tard nous verrons la guerre au moulin. C'est à vous de choisir entre la dot et la paix.

— La paix! je veux la paix! s'écria le *père Pacifique*

avec une énergie qu'exaltait le cognac; mais j'aurais tout de même voulu une dot.

— Qu'y gagnerez-vous? fit observer la jeune fille : le moulin peut continuer avec ses deux meules sans qu'aucun de nous en dorme moins ou mange de plus mauvais appétit. Ce qu'il faut au père, c'est un gendre dont soit sûr comme de lui-même, et qui lui garde sa vie contre les inquiétudes et les querelles.

— Tu as raison! s'écria Rigaud, dont l'intelligence commençait à prendre la direction qu'essayait de lui donner Ivonnette.

— Seulement, un pareil homme est difficile à trouver.

— Tu crois? continua le meunier qui guigna Claude.

— Il faut quelqu'un de bien connu, reprit la jeune fille

— C'est ça! murmura Rigaud.

— Un brave travailleur, qui ait assez d'esprit pour se conduire seul, et assez de douceur pour obéir.

— Eh bien! j'ai ton affaire, interrompit le *père Pacifique* en élevant son verre à la hauteur de son œil. Au diable la troisième meule! je la payerai, s'il le faut, de mon argent... mais je resterai le maître à Dreil, et nous aurons la paix jusqu'à ce que je sorte d'ici les pieds en avant. Ton verre, Claude, et bois-moi ceci bravement. Le paroissien en question est de ta connaissance.

— De ma connaissance! répéta le garçon meunier, qu tremblait d'espérance.

— Et de ta famille, continua Rigaud.

— Se peut-il? Au nom du bon Dieu! achevez, maître Rigaud; ce gendre choisi par vous...

— Parbleu! c'est le fils de ta mère, cria le meunier, en éclatant de rire.

Claude poussa un cri, et Ivonnette détourna la tête, toute rouge de saisissement et de plaisir.

Le *père Pacifique*, qui avait pris son parti, confirma de nouveau sa résolution, et se plut à recevoir les remercîments passionnés de Claude et les joyeuses caresses d'Ivonnette, qui voyait ses espérances arrivées à bon port. Il fut convenu qu'on se débarrasserait le lendemain des prétendants avec force politesse, en leur apprenant qu'ils arrivaient trop tard, ce qui fut fait comme il avait été dit.

Laudrillé et Taurin sortirent ensemble du moulin, la tête basse et le cœur triste; ils avaient enfin compris qu'en cherchant à se nuire, ils avaient assuré le succès d'un troisième rival. Au moment où ils allaient se séparer, tous deux relevèrent les yeux en même temps et se regardèrent.

— Ma foi! nous avons eu ce que nous méritions, s'écria Taurin avec une sorte de grossière franchise; que ceci nous serve de leçon, compère; il ne faut jamais oublier le proverbe qui dit que quand deux larrons se battent pour savoir qui aura la proie, il en arrive souvent un troisième qui l'emporte.

TREIZIÈME RÉCIT

LA PETITE COLONIE

Le soleil se levait sur le petit archipel de Bergh [1] et commençait à illuminer l'Océan qu'agitait un reste de tempête. On voyait les vagues folles courir le long des récifs de corail qui défendent ces îlots étagés les uns au-dessus des autres comme les terrasses d'un parc immense.

Devant l'un des moins élevés se dressait encore le

[1] Dans les Carolines, en Océanie.

mât d'un navire submergé, dont chaque flot emportait un débris; c'était l'*Oceanic*, surpris la nuit précédente par l'orage et poussé contre ces digues redoutables sur lesquelles il était demeuré entr'ouvert.

Au moment du désastre, passagers et matelots avaient espéré échapper à la mort en se précipitant dans les embarcations; mais celles-ci avaient essuyé le même sort que le navire lui-même, et s'étaient brisées, quelques instants après, contre les écueils. Quatre des naufragés, servis par d'heureuses chances, avaient seuls gagné l'île la plus prochaine, et se trouvaient alors groupés sur un étroit promontoire d'où ils contemplaient les restes du vaisseau déjà presque entièrement démoli par les vagues.

Leur salut avait été, du reste, un de ces jeux du hasard qui semblent dérouter toute prévision et contredire toute logique; car, à part Georges Ritler, dont la force et l'adresse pouvaient justifier un pareil résultat, tous semblaient devoir être les premières victimes du désastre qui venait de faire disparaître l'*Oceanic* et son équipage entier.

L'un, Arthur Tarling, appartenait à la classe paisible et studieuse des savants de cabinet, plus propres à classer une plante ou à déterminer la famille d'un batracien, qu'à lutter contre les vagues; l'autre, nommé William Trot, s'était jusqu'alors principalement exercé aux tours de gobelets, aux sauts de carpe et à la danse sur la corde raide; enfin le troisième était une pauvre malade, mistress Koppel, presque entièrement privée de l'usage de

ses jambes, et que la houle avait jetée à terre sans qu'elle sût comment.

La première émotion de terreur apaisée, es quatre naufragés, si miraculeusement sauvés, s'étaient rejoints reconnus, et ils venaient d'acquérir la triste certitude qu'ils avaient seuls échappé à la tempête.

Mistress Koppel, assise sur le sable, avait les mains jointes et la tête baissée; William Trot regardait la mer en faisant prendre machinalement à son bonnet les mille formes bizarres qu'il avait coutume de donner à sa coiffure de Pierrot; enfin Arthur Tarling, qui avait d'abord promené autour de lui des regards désolés, venait de les arrêter involontairement sur un coquillage d'espèce inconnue, que par habitude il s'occupait de classer.

Georges Ritler seul avait fait quelques pas vers l'intérieur des terres, et cherchait les ressources que l'on pouvait y espérer.

Ritler était un homme d'action dans toute la force du mot. Longtemps adonné au braconnage, puis à la contrebande, il s'était embarqué pour échapper aux tracasseries de la justice, et avait apporté dans sa nouvelle profession le même caractère audacieux et insoumis. Au moment même du naufrage, il se trouvait à fond de cale, les fers aux pieds, et il ne devait sa délivrance qu'à la perte de l'*Oceanie*.

Après avoir examiné les contours de l'îlot sur lequel la mer les avait jetés, et approximativement estimé son étendue, il se rapprocha de ses compagnons, et dit brusquement :

— Les autres sont noyés, c'est bon ; mais nous autres, comment allons-nous faire pour vivre ici sans abri, sans armes, sans provisions?

— Peut-être trouverons-nous quelque ressource, répliqua Tarling; dans ces latitudes, la nature produit spontanément de quoi suffire aux premiers besoins; il doit y avoir, au centre de l'île, des cocotiers ou des arbres à pain.

— Alors, tâchons de les découvrir! reprit Georges, qui venait d'arracher un bambou pour s'en faire un bâton; cette partie de l'île est d'ailleurs la plus aride; on n'y trouve ni eau ni ombrage, et le soleil va devenir ardent; nous ne pouvons songer à y rester.

Les deux hommes en tombèrent d'accord et firent un mouvement pour suivre Ritler; mais la vue de mistress Koppel arrêta tout à coup Arthur.

— Et cette pauvre femme qui ne peut nous suivre! dit-il plus bas à ses compagnons.

— La diseuse de prières? répéta Georges; que Dieu l'assiste, puisqu'elle a en lui tant de confiance; nous ne pouvons traîner après nous ce fardeau inutile.

— Quoi! l'abandonner à une mort certaine! reprit Tarling; cela ne peut être, monsieur Georges Ritler.

— Que le gentleman emporte alors la vieille dévote sur ses épaules, répliqua ironiquement le contrebandier; quant à moi, je trouve déjà assez difficile de sauver ma peau, sans m'occuper de celle des autres.

— Ainsi, vous ne voulez point aider à cette bonne action, Georges?

— Non, par tous les diables!

— Eh bien! s'écria le naturaliste indigné, je me chargerai seul de la malheureuse. La même infortune nous a frappés, nous devons associer nos forces, comme le hasard a associé nos misères. Tant que je pourrai mettre un pied devant l'autre, je ne trahirai pas ceux qui sont devenus mes parents de douleur et d'abandon.

— Si la vieille dame est notre parente, nous lui devons assistance, reprit William Trot avec son habitude de jovialité; je tiens d'autant plus à ma nouvelle famille, que je n'en ai jamais eu jusqu'ici.

Et, se tournant vers mistress Koppel :

— Voyons, cousine, continua-t-il en lui prenant la main, il faut faire un effort pour trouver une auberge; nous tâcherons que nos bras vous servent de chaise à porteurs; mais, pour Dieu! faites-vous légère.

La recommandation était inutile, car la maladie avait amené la pauvre femme à un état de maigreur qui lui donnait l'apparence d'une ombre. Ses deux compagnons s'aperçurent à peine qu'ils la portaient, et eurent bientôt rejoint Ritler, qui venait d'entrer dans la partie ombragée de l'île.

Mais la marche, d'abord facile, devint ensuite embarrassante au milieu des hautes herbes et des arbustes qui couvraient le sol. Malgré le feuillage des arbres, la chaleur se faisait sentir à chaque instant plus dévorante. Les naufragés haletants, épuisés de soif, se trouvèrent enfin au milieu d'un fourré tellement épais, que l'œil ne pouvait découvrir d'ouverture d'aucun côté. William

avait été le premier à bout de force; il s'était arrêté avec la malade, tandis que Georges et Tarling allaient à la découverte; mais, après quelques recherches inutiles, ils revinrent sur leurs pas, également découragés.

Ils trouvèrent mistress Koppel et le bateleur étendus à terre, dans l'impossibilité de reprendre leur route. Georges les montra à Tarling.

— Vous voyez que leur affaire est faite, dit-il brusquement, il faut qu'ils meurent là comme des chiens. Puisque vous êtes plus robuste, songez à m'aider, et, à nous deux, nous pourrons peut-être nous frayer une route dans cet infernal fourré.

— A la condition que vous viendrez avec moi les reprendre, lorsque nous aurons trouvé une source et un abri, répondit Arthur.

— Et que voulez-vous en faire? interrompit le braconnier durement; si nous sommes condamnés à rester dans cette île, quel service pouvons-nous attendre de pareils compagnons? Une femme malade et un joueur de gobelets!

— Alors même qu'ils nous seraient inutiles, nous n'en restons pas moins obligés à leur égard, répondit Tarling. Cherchons une issue comme vous le voulez; mais, quel que soit le résultat de nos tentatives, je reviendrai vers eux pour leur faire partager mon sort.

Georges et Arthur se lancèrent de nouveau dans les hautes herbes et rencontrèrent bientôt un rocher qui barrait le passage; obligés de tourner à droite, ils furent arrêtés par un fourré impénétrable, et enfin ramenés,

après des efforts désespérés, au lieu même où étaient demeurés William et mistress Koppel.

Tous deux se laissèrent tomber à terre, baignés de sueur, la gorge desséchée, à demi morts de fatigue et de soif. Toute espérance était désormais perdue; une fièvre ardente les dévorait! Leurs yeux, couverts d'un nuage, voyaient flotter tous les objets; ils avaient perdu jusqu'à cet instinct de conservation qui entretient en nous la volonté, et ils n'aspiraient qu'à un anéantissement qui pût mettre fin à leurs souffrances.

Repliés sur eux-mêmes dans l'étroit espace que les buissons défendaient contre l'ardeur du soleil, et le visage appuyé contre leurs genoux, tous gardaient un silence farouche, lorsque mistress Koppel redressa lentement la tête et regarda autour d'elle.

Son état maladif la rendait moins sensible aux besoins qui tourmentaient ses compagnons, et l'habitude des pays brûlants, qu'elle avait toujours habités, lui faisait supporter sans peine la chaleur dont ils se sentaient accablés. Elle se releva à demi sur ses genoux et tourna le visage de tous côtés, en aspirant l'air et en prêtant l'oreille à la brise.

Par suite d'un phénomène singulier, mais souvent observé, sa langueur avait accru la subtilité de ses sens. La surexcitation des organes leur avait communiqué une finesse de perception qui servait encore cette perspicacité de malade, d'autant plus exercée qu'elle devait suppléer à une foule d'inaptitudes ou d'impossibilités.

Après avoir écouté quelques instants avec une sorte d'indifférence, mistress Koppel fit un mouvement : elle se redressa davantage et pencha l'oreille vers le côté du nord. On n'entendait que le grondement de la mer, au milieu duquel se détachait, par intervalles, le murmure de la brise passant à travers les arbres de l'île; mais ce dernier bruit parut attirer particulièrement l'attention de la malade.

Tous ceux qui aiment à écouter les rumeurs du vent dans les arbres savent combien ces rumeurs sont différentes et variées, selon la nature du feuillage qui les produit. Pour le rêveur pensif qui a étudié ces vagues murmures, chaque arbre agité par la brise est comme un instrument qui produit un son particulier et distinct. Or, dans ses heures de méditation et de solitude, mistress Koppel avait dû s'accoutumer à reconnaître ces voix de l'espace. Aussi, après un assez long silence qui sembla employé à contrôler sa sensation, elle s'écria out à coup :

— Nous avons un bosquet de cocotiers à peu de distance et dans cette direction.

Les trois naufragés relevèrent la tête en même temps.

— Des cocotiers! répéta Arthur, en se ranimant; s'il était vrai, nous serions sauvés!

— J'en suis sûre, reprit la malade dont le doigt indiquait le nord avec une confiance croissante; j'ai entendu pendant cinq années le bruit de ces arbres sous la fenêtre de la chambre que je ne pouvais quitter, et

mon oreille a appris à le distinguer; le bosquet ne peu être à plus de cent cinquante pas.

Quelque incertaine que fut une pareille indication. les trois compagnons firent un effort et s'avancèrent du côté indiqué.

Ils eurent d'abord quelque peine à franchir un fourré de plantes grimpantes et de bambous qui bordait l'espèce de prairie dans laquelle ils se trouvaient enfermés; mais ils réussirent enfin à trouver une issue, et aperçurent, au revers d'un morne peu élevé, le bosquet annoncé par la malade.

Ritler poussa d'abord un cri de joie, qui se changea presque aussitôt en exclamation de désappointement les cocotiers étaient tellement élevés que leurs fruits se trouvaient hors de toute atteinte.

— Belle découverte! ces fruits de malheur ne serviront qu'à augmenter notre soif et notre faim! s'écria-t-il.

— Pourquoi cela? demanda William.

— Pourquoi? répéta Georges; parce qu'à la hauteur où les voilà, nous ne pouvons en espérer que la vue.

— Non pas, s'il vous plaît, interrompit le bateleur avec un certain orgueil. Villiam Trot a fait de plus hautes ascensions pour un simple schelling, et nous ne manquerons point notre déjeuner parce qu'il a plu à notre hôte de mettre le couvert au haut de ces *peupliers*.

En parlant ainsi, William, qui avait retrouvé toute sa bonne humeur et une partie de son agilité, déploya sa ceinture dont il se fit un point d'appui, selon la méthode

indienne, et se mit à grimper à l'un des cocotiers dont il eut bientôt cueilli les plus beaux fruits.

Après s'être rassasiés du lait savoureux qu'ils renfermaient, nos trois naufragés retournèrent à la malade, qui se désaltéra à son tour, et que Ritler aida ensuite à porter sous le bosquet que son indication avait fait découvrir.

En cueillant les noix de coco, William Trot avait pu voir la configuration entière de l'îlot, et reconnaître les parties les plus accessibles. D'après son rapport, on tourna vers la droite et l'on arriva à un ruisseau dont on suivit le cours jusqu'au pied d'un rocher sous lequel il disparaissait pour aller se jeter dans la mer.

Le lieu, abondamment pourvu de cocotiers et d'arbres à pain, ne pouvait être mieux choisi pour un campement. Il était, en même temps, abrité contre la tempête et en vue de la mer, sur laquelle on avait toujours les yeux, afin de guetter les navires, si un heureux hasard en amenait dans ces parages.

Ritler s'occupa sur-le-champ de dresser un *ajoupa* de bambous et de feuilles de palmiers, sous lequel ils trouvèrent tous un abri avant le soir. Il descendit ensuite à la côte pour voir s'il ne pourrait y découvrir quelques coquillages, et revint avec une tortue verte surprise parmi les rochers. Villiam Trot avait réussi à allumer un feu qui servit à cuire cette précieuse capture. Tous avaient retrouvé le courage. Ils soupèrent gaîment, et, au moment de s'endormir sur la couche de feuilles, mistress Koppel fit entendre tout haut une prière d'ac-

tions de grâce. Tarling s'y associa franchement. William se contenta d'ôter son bonnet, et Georges Ritler se coucha en haussant les épaules.

Le lendemain fut consacré à la continuation des arrangements intérieurs, et à la recherche de nouvelles ressources. Les trois hommes prirent connaissance de la partie de l'île qui pouvait être explorée, et virent ce qu'ils devaient en attendre. Le naufrage les avait malheureusement jetés sur un des écueils les moins étendus et les moins fertiles de l'archipel de Bergh. Les arbres fructifères y étaient peu nombreux, et l'on n'y apercevait que quelques oiseaux de mer nichés au sommet des rochers.

Ritler espéra que la pêche pourrait suppléer à l'insuffisance de ces ressources. Il tressa des lignes avec des fibres de bananiers, fabriqua des hameçons avec des morceaux d'écaille de tortue, et fit des paniers avec les feuilles du curcuma. Mais tous ses efforts éloignaient à grand'peine la faim de la petite colonie : lui seul était fort et adroit, et il fallait que tous vécussent de son industruie. Il s'en plaignait souvent à Tarling, en menaçant de faire bande à part.

— Pourquoi gardons-nous ici cette vieille femme qui passe son temps à chanter des cantiques ou à tisser des herbes sèches, et ce danseur de corde qui dort tout le jour à l'ombre ou perd ses heures à apprivoiser un oiseau? Il reste à peine quelques fruits aux cocotiers ; les arbres à pain sont complétement dépouillés ; je n'ai point pris trois poissons depuis huit jours. N'est-ce-pas folie de persister à nourrir deux bouches inutiles ?... Je

pourrais dire trois, car vous-même, monsieur Tarling, à quoi sert votre science de la création, sinon à vous faire perdre la meilleure parti du jour en inutiles recherches dans les bois? Mais, par tous les diables! les choses ne peuvent continuer de cette manière; chacun doit vivre pour soi et se suffire.

— Non, répondit doucement Arthur, chacun doit vivre pour tous et aider au bien-être des autres. Ayez un peu de patience, Ritler, l'heure viendra de prouver que nos forces et nos facultés peuvent servir à quelque chose; car il n'y a d'inutiles, ici-bas, que les égoïstes.

Mais, malgré ces promesses, Georges continuait à fournir presque seul la subsistance quotidienne. Enfin, un soir, après plusieurs heures passées à la pêche sans avoir pu rien prendre, sa ligne fut emportée par le seul poisson qu'il eût rencontré. En voulant le poursuivre, son pied nu rencontra un corail qui lui fit une profonde blessure, et il ne put regagner l'*ajoupa* qu'avec des souffrances et des efforts inouïs!

De son côté, William, qui venait de rentrer avec son oiseau apprivoisé, n'apportait rien, et Tarling était absent, il herborisait sans doute au revers du coteau!

Ritler exhala sa colère en malédictions contre les autres et contre lui-même. S'il n'avait voulu s'occuper que de ses besoins, rien ne lui eût manqué, et il aurait encore une abondante réserve; mais il avait eu la sottise de se faire le pourvoyeur des autres; il avait épuisé pour eux les ressources de l'île, en même temps que ses forces, et maintenant il se trouvait condamné

à mourir de disette par suite de sa folle générosité.

William et la malade écoutaient ces reproches sans répondre, car eux-mêmes souffraient de la faim. Après deux mois d'attente, ils se retrouvaient placés dans la même situation que le jour de leur naufrage, alors qu'une sorte de divination de mistress Koppel les avait tous préservés de la mort. Georges continuait à déplorer tout haut ce qu'il appelait son imprudence.

— Où est maintenant le savant? s'écriait-il en faisant allusion à Tarling; il s'occupe, sans doute, à compter les feuilles d'une fleur ou à dessécher une herbe, dans l'espérance que je lui aurai pêché son souper. Je voudrais que chaque potence des trois royaumes fût garnie d'un de ses pareils.

— Vous avez tort, Ritler, dit Arthur, qui venait de paraître à la porte de l'*ajoupa*; car le savant a bien employé la journée.

— Et que nous apporte-t-il? demanda l'ancien contrebandier ironiquement; un insecte rare, une pierre curieuse, ou quelque touffe d'herbe décorée d'un nom latin

— Rien de tout cela, Ritler.

— Quoi donc, alors?

— L'abondance pour aujourd'hui et pour toujours.

A ces mots, Tarling retira d'un panier d'écorce de *balibayo*, tressé par mistress Koppel, des racines féculentes que, grâce à ses longues recherches, il avait enfin découvertes : c'étaient le *papao* et le *baba*, aroïdes en usage parmi toutes les populations de l'Océanie, et que ses études lui avaient fait connaître. Il avait égale-

ment aperçu des gisements de *gapsgaps* et d'*ignames* approchaient de leur maturité. Il expliqua à ses compagnons leurs propriétés nutritives et les moyens de les multiplier par la culture, de manière à ne plus craindre la disette.

Cette bonne fortune inattendue rendit l'espoir à Georges, qui se laissa panser par mistress Koppel, tandis que William préparait le repas.

Mais la blessure était plus grave que Ritler ne l'avait cru d'abord. Il dut rester à l'*ajoupa*, les jour suivants, dans un repos forcé. Or, accoutumé à la vie en plein air et à toutes les distractions d'une activité laborieuse, il ne tarda pas à tomber dans un sombre ennui. Ce fut alors que mistress Koppel lui devint utile par sa conversation aimable, ses soins attentifs et surtout par son exemple. Elle l'accoutuma à la patience, lui apprit les mille petites compensations que l'habitude de la maladie fait découvrir dans la souffrance même ; elle l'initia doucement aux joies intimes qui lui étaient inconnues. Cette âme grossière se dégageait insensiblement de sa rude enveloppe ; elle devenait plus sympathique et plus compréhensive, elle entrait dans des cercles successifs d'émotions et de plaisirs dont elle n'avait même point jusqu'alors soupçonné l'existence. Il ne haussait plus les épaules quand la malade chantait un cantique ; loin de là, il aimait cette voix faible et douce qui lui apportait comme une vague réminiscence de celle de sa mère. En écoutant les prières répétées chaque soir et chaque matin par mistress Koppel, il se rappela une partie de

celles qui lui avaient été apprises dans son enfance; et, ramené ainsi à de naïfs souvenirs depuis longtemps oubliés, il se mit à parler de ses premières années passées dans les hautes terres de l'Ecosse, de ses illusions d'alors, de ses scrupules, de ses joies! Ainsi, à son insu, l'homme endurci redevenait enfant, et, en se rappelant les pures impressions de ses premières années, recommençait à les comprendre et à les aimer.

Sa blessure allait mieux, mais la plaie mal fermée lui défendait encore la pêche pour longtemps. Un jour qu'il déplorait cette impuissance, en se plaignant avec un peu d'aigreur de la maladresse de ses compagnons, Trot déclara qu'il était prêt à le remplacer.

— Toi! s'écria Ritler; par le Ciel! s'il s'agissait d'escamoter des noix de muscade ou de marcher sur la tête, e pourrais te croire; mais qu'as-tu fait depuis notre arrivée, si ce n'est dénicher quelques œufs et perdre ton temps avec ce stupide volatile?

— Le *petit John!* reprit William; aussi vrai que nous sommes chrétiens, je veux qu'il devienne le meilleur pourvoyeur de la colonie.

— Ton oiseau?

— Mon oiseau, monsieur Ritler. Jusqu'à présent, nous étions obligés de tout faire nous-mêmes, j'ai voulu avoir un serviteur, et je ne crois pas avoir mis trop de temps pour le bien dresser.

— Et que sait faire ton élève?

— Sans vous offenser, monsieur Georges, il pêche trois fois mieux que vous, et cela, sans ligne ni filets.

— Tu veux rire?

— Vous pouvez venir au bord de la mer et en juger vous-même.

Les quatre associés se rendirent en effet sur la grève, où le *petit John* commença ses exercices sous la direction de William Trot : en moins d'une heure l'oiseau avait rempli de poisson le panier apporté par son maître, qui se montra plus fier que s'il l'eût pêché lui-même.

— Monsieur Ritler voit que je n'ai point perdu mon temps, dit-il avec une gravité enjouée, seulement, je l'ai employé autrement que lui; chacun prend la vie comme il peut et du côté où il lui voit une anse; il s'agit seulement de nous employer selon notre inclination.

Ce dernier exemple frappa particulièrement l'ancien contrebandier, non parce qu'il était plus concluant que les autres, mais parce qu'il venait après. Georges commença à comprendre qu'aucune faculté ne doit être dédaignée, et que toutes peuvent trouver leur place dans l'association humaine. Il avait méprisé la faiblesse de mistress Koppel, et il lui avait dû d'abord la vie, ainsi que ses compagnons, puis la consolation dans ses jours de souffrances et d'ennui! Il avait accusé la science de Tarling, et tous tenaient de lui l'abondance pour le présent et la sécurité pour l'avenir; enfin, il avait méprisé les goûts puérils de William Trot, et ces goûts venaient de leur assurer un serviteur aussi inespéré que précieux!

Ces leçons successives guérirent Ritler de son égoïsme et de son orgueil. Comprenant que les facultés qu'il

avait reçues, pour être plus visibles au premier aspect, n'étaient point uniques, et que tous les hommes de bonne volonté pouvaient également concourir à la tâche, il reprit ses fonctions avec un zèle aussi ardent, mais plus humble.

A mesure que les bénéfices de l'association se développaient entre les quatre membres de la petite colonie, ils devenaient nécessaires l'un à l'autre, et arrivaient à mieux se compléter. Georges était la force et le courage de la société, Arthur Tarling la science, William Trot la gaîté ; quant à la malade, elle en était le charme et le lien : elle représentait tous les doux instincts, tous les besoins de cœur, toutes les intimes aspirations : c'était elle qui priait, qui chantait, qui parlait à chaque naufragé de sa mère, qui entretenait parmi eux l'émulation du dévoûment; elle était à la fois, dans cette société en miniature, le prêtre, la femme et le poète; chacun trouvait en elle une sorte de juge moral et de seconde conscience. Si mistress Koppel, était contente, on avait bien fait; si elle était triste, on avait eu tort! Elle semblait la loi vivante de cette famille qu'elle avait améliorée par la piété, et qu'elle contenait par l'affection.

Trois années s'écoulèrent ainsi : la petite île était insensiblement devenue pour tous une nouvelle patrie ; à peine leur souvenir se reportait-il, de loin en loin, sur le monde dont ils avaient été brusquement séparés.

Mais, un matin que Ritler gravissait le coteau pour descendre au rivage, il aperçut tout à coup, aux pre-

miers feux du jour, un navire mouillé à quelques encâblures du rivage, et dont la chaloupe venait d'aborder. Il eut à peine le temps de pousser un cri ; les matelots américains l'avaient aperçu, et accouraient vers lui avec des exclamations de surprise.

Ritler les conduisit à l'*ajoupa*, où Tarling raconta en détail leur histoire au capitaine Yankee, qui les fit embarquer sur-le-champ, et remit à la voile. Enfin, après une heureuse traversée, tous quatre arrivèrent à Boston, qui était précisément le but primitif de leur voyage.

Rentrés dans cette société dont ils s'étaient crus retranchés à jamais, ils en reprenaient toutes les obligations et devaient suivre la voie ouverte devant chacun. Leur association de l'île de Bergh n'avait été qu'un campement de trois années dans le désert ; mais trop de liens de reconnaissance et de tendresse unissaient ces âmes pour qu'elles pussent se séparer sans déchirements. Tous quatre se tinrent longtemps embrassés et pleurèrent beaucoup : enfin, Tarling réunit leurs mains dans les siennes, et les serrant d'une dernière étreinte :

— Adieu, amis ! dit-il, allons où le sort nous envoie ; mais, quoi qu'il nous arrive, songeons toujours au grand enseignement qu'il nous a donné ; n'oublions jamais que les plus humbles activités ont leur utilité et qu'il y a toujours place dans le monde pour les hommes de bon désir.

QUATORZIÈME RÉCIT

CE QUE L'ARGENT NE PEUT ACHETER

—

M. Christophe était le propriétaire de la belle ferme de la Briche, au centre de la Touraine, et passait pour le plus riche *bourgeois* du canton. D'abord petit fermier, tout lui avait réussi : le vent qui brûlait les récoltes de ses voisins passait à côté de ses blés ; l'épizootie qui décimait leurs troupeaux épargnait les siens ; les prix du marché baissaient toujours au moment où il avait besoin d'acheter, et remontaient quand il voulait vendre !

C'était un de ces enfants gâtés du hasard dont tous les numéros sortent dans la loterie de la vie, et qui commencent une entreprise comme on plante une bouture d'osier, en laissant à la pluie et au soleil le soin de la faire prospérer.

Trompé par tant d'heureuses chances, il avait fini par se glorifier du succès rencontré sur son chemin, comme il eût pu le faire d'une victoire méritée. L'explication de sa réussite était, pour lui, dans l'habile emploi de son argent auquel il attribuait tous les pouvoirs de la baguette magique des anciennes fées. Du reste, sans malice, jovial, serviable, M. Christophe n'avait point contracté les vices que donne trop souvent la prospérité, il s'était contenté de quelques ridicules.

Un matin qu'il était occupé à diriger les maçons et les charpentiers employés aux nouvelles constructions de la ferme, il fut salué par un de ses voisins, vieux maître d'école retiré, qui avait travaillé quarante ans pour acquérir le droit de ne point mourir de faim. Le père Carpentier (c'était le nom du vieillard) habitait, à l'entrée du village, une petite maison de pauvre apparence, où il vivait plus heureux de son bon caractère que tourmenté de sa mauvaise fortune.

Le propriétaire de la Briche lui rendit son salut du geste et de la voix :

— Eh bien! vous venez voir mes agrandissements, voisin, dit-il avec gaîté; entrez, entrez, on a toujours besoin des conseils d'un philosophe comme vous.

Ce nom de philosophe avait été donné dans la paroisse

à l'ancien maître d'école, moitié par estime, moitié par plaisanterie : c'était, en même temps, une innocente critique de son goût pour les axiomes et un hommage rendu à l'égalité de son âme.

Le vieillard sourit à l'appel du riche fermier, poussa la barrière et entra dans l'enclos.

M. Christophe lui montra alors, avec une complaisance de propriétaire, le nouveau corps de bâtiment qu'il ajoutait à ses édifices, en lui expliquant ce qui n'était point encore exécuté. Grâce à cette addition, il allait avoir une buanderie, des remises fermées, plusieurs chambres d'amis et une salle de billard!

— Ça coûtera gros, ajouta M. Christophe; mais il ne faut jamais regretter l'argent dépensé pour être mieux.

— Vous avez raison, dit Carpentier; un homme que rien ne gêne en vaut deux.

— Sans compter que nous y gagnerons en santé, ajouta le fermier, vu que nous respirerons plus à l'aise!.. Et à propos de ça, père Carpentier, savez-vous qu'hier, en passant devant chez vous, j'ai eu une idée!...

— Cela doit arriver au voisin plus d'une fois par jour, fit observer le maître d'école en souriant.

— Non, sans plaisanterie, reprit Christophe, j'ai trouvé pourquoi vous étiez tourmenté de rhumatismes! c'est la faute de ce rideau de peupliers qui masque vos fenêtres et qui vous ôte l'air et le jour.

— Oui, dit le vieillard : d'abord ce n'était qu'un petit mur de feuilles qui égayait la vue, attirait les oiseaux et laissait passer le soleil; je remerciais, en moi-même,

les frères Duval d'en avoir bordé leur jardin; mais depuis, le mur a grandi, et ce qui n'était que charme et gaîté s'est transformé en gêne et en tristesse. La vie est faite ainsi : les grâces de l'enfance deviennent les vices de l'âge mûr! mais qu'y faire?

— Qu'y faire? répéta le fermier, parbleu! abattre les peupliers.

— Pour cela il faudrait les acheter, objecta le maître d'école.

— Eh bien, je les achèterai, reprit M. Christophe, j'y ai déjà pensé; je ne regretterai point le prix si vos rhumatismes vous laissent du repos.

Le père Carpentier témoigna sa gratitude au propriétaire de la Briche.

— Ne me remerciez pas, dit celui-ci en riant; ce que j'en fais, c'est pour vous prouver que l'argent peut servir à quelque chose.

— Dites à beaucoup, répliqua Carpentier.

— Je dis même à tout! ajouta Christophe.

Le maître d'école fit un geste de protestation.

— Oh! je connais vos opinions, vieux philosophe! continua le fermier, vous regardez l'argent comme un préjugé.

— Comme un instrument, dit Carpentier : nous pouvons nous en servir pour le bien ou pour le mal, selon ce que nous sommes; mais tout ne lui est pas soumis.

— Et moi, je dis que c'est le roi du monde! s'écria Christophe; je dis que de lui seul vient ce qui fait les joies de la terre, et que pour échapper à son influence faut être passé ange dans le paradis du bon Dieu!

Dans ce moment on lui remit une lettre; il l'ouvrit, y jeta les yeux, et poussa une exclamation de triomphe.

— Dieu me pardonne! les preuves m'arrivent par la poste, s'écria-t-il; savez-vous ce que je reçois là?

— Une bonne nouvelle, j'espère, dit Carpentier.

— Ma nomination de Maire!

Le maître d'école adressa de sincères félicitations au propriétaire de la Briche, sur cette distinction ambitionnée par lui et véritablement méritée.

— Méritée, répéta Christophe, et oserez-vous me dire pourquoi, voisin? Est-ce parce que je suis le plus habile de la paroisse? Mais M. Dubois, l'ancien juge de paix, en sait dix fois plus que moi! Est-ce parce que j'ai rendu plus de services qu'aucun autre? Mais il y a ici le père Loriot qui a empêché autrefois les ennemis d'incendier le village et qui a arrêté l'épizootie de l'an passé! Est-ce parce qu'il n'y a point dans le pays d'aussi brave homme? Mais vous-même, père Carpentier, n'êtes-vous pas la probité en veste et en pantalon? Il faut donc bien reconnaître que l'on m'a préféré parce que je suis le plus influent de la commune, et que je suis le plus influent parce que je suis le plus riche! L'argent, voisin, toujours l'argent! Il y a un instant, il me servait à acheter l'aisance, puis la santé; maintenant voilà qu'il me procure la considération et l'autorité; demain, si je le désire, il me donnera autre chose. Vous le voyez donc bien, le monde est une boutique où l'on peut tout avoir en payant comptant.

— Pierre vous a-t-il vendu son chien? demanda Carpentier, qui évita de répondre directement.

Christophe le regarda en riant et lui frappa sur l'épaule.

— Ah! vous voulez prendre mon système en faute, s'écria-t-il; vous m'aviez mis au défit d'avoir Rustaut pour son pesant d'or.

— Son pesant d'or, c'est beaucoup, dit le maître d'école; mais je sais que le berger tient à son chien comme à un compagnon.

— Eh bien! le compagnon est à moi! s'écria Christophe de nouveau triomphant.

Carpentier fit un mouvement.

— Oui, reprit le fermier, à moi depuis hier! Pierre avait souscrit un billet pour sa sœur, l'échéance est arrivée et l'argent manquait; lui-même est venu me conduire Rustaut.

— Et il est ici?

— Dans la seconde cour, où il a trouvé tout ce qui constitue le bonheur de ses pareils, c'est-à-dire une gamelle bien garnie et une niche bien paillée; du reste vous pouvez le voir.

Le fermier passa dans l'autre enclos, suivi du maître d'école; mais, en s'approchant, ils aperçurent l'écuelle renversée, la chaîne rompue et le chenil vide; Rustaut avait profité de la nuit pour franchir une brèche du mur de clôture.

— Dieu me pardonne, il s'est échappé! s'écria Christophe étonné.

— Pour retourner à son ancien maître, fit observer Carpentier.

— Et que diable est-il allé chercher là-bas?

— Ce que vous n'aviez pu acheter avec lui, voisin, dit doucement le vieillard, la vue de l'homme qui l'a élevé et nourri! Votre niche était plus chaude, votre gamelle plus abondante et votre chaîne plus légère que celles de Pierre; mais chez Pierre étaient les souvenirs et les habitudes d'attachement, et pour les bêtes comme pour les hommes, il y a quelque chose qui ne se vend ni ne s'achète. L'argent procure ici-bas tous les biens, sauf celui qui donne une valeur à tous les autres, l'affection! Vous avez de la sagesse et vous n'oublierez point la leçon que vous donne le hasard : vous saurez désormais que si l'on peut avoir le chien pour de l'argent, on ne peut conquérir son amour qu'avec des soins et de la tendresse.

FIN

TABLE